





IV.

Philosophie.

94.

00

No 10953 *

21



70 & 71

REFLEXIONS
SUR LE RIDICULE,
ET
SUR LES MOYENS
DE L'ÉVITER;
OU SONT REPRESENTEZ
les Mœurs & les différens Caracteres
des Personnes de ce Siécle.
Par M. l'Abbé DE BELLEGARDE.



Suivant la Copie Imprimée
A P A R I S,
Chez JEAN GUIGNARD, à l'entrée
de la Grand'-Salle, à l'Image S. Jean.

M. DC. XCVI.

AVERTISSEMENT

Le point de vue de l'histoire
de la France, que les
historiens ont vu, est un
point de vue qui est
le plus juste, le plus
sage, le plus équitable
qui soit. C'est pourquoi
il est si difficile de
faire un livre d'histoire
qui ne soit pas un
ouvrage de parti. C'est
pourquoi il est si difficile
de faire un livre d'histoire
qui ne soit pas un
ouvrage de parti.



L 39



AVERTISSEMENT.

CE n'est point un Ridicule outré & grossier, que ces Reflexions combattent; c'est un Ridicule délicat, où les Personnes les plus polies tombent quelquefois, sans s'en appercevoir. Souvent les choses dont elles s'applaudissent & qu'elles affectent pour se distinguer, les exposent au mépris & à la raillerie, parce qu'on entrevoit dans leurs manières une sotte vanité, ou une envie demesurée de plaire, & d'effacer tout le monde. C'est ce qui fait qu'on a tant de peine à céder & à se rendre aux raisons des autres; cependant une opiniâreté importune à soutenir ses propres sentimens, fait dire bien des extravagances; la plupart des choses dont on dispute avec tant de chaleur, sont frivoles & de nulle conséquence; mais l'on se fait un point d'honneur de remporter une victoire chimerique. Un excez de sincer-

cerité n'est pas moins ridicule, qu'un entêtement opiniâtre : on voit des gens d'un certain caractère, qui ont toujours quelque chose de chagrinant à dire aux personnes qu'ils fréquentent. Pourquoi se charger de leur donner des conseils, s'ils ne demandent pas nôtre avis ? Nous n'aimons point ceux qui nous parlent de nos défauts : Nous voulons être flatez & applaudis. C'est une impertinence de blâmer dans les autres les mêmes défauts qu'on est en droit de nous reprocher, & qui sont plus sensibles & plus grossiers en nous que dans ceux que nous censurons.

On a mieux aimé traiter cette matière par pensées détachées, que de faire de longs Chapitres, ou des Traitez complets, qui eussent peut-être été plus ennuyeux & moins utiles. Le génie François brusque & impétueux aime le changement & les matieres nouvelles; de longs discours sur les mêmes sujets

jets l'ennuient; l'esperance de voir de nouveaux pais & de faire de nouvelles découvertes, pique la curiosité.

Ces Reflexions sont nées à différentes reprises & dans des occasions différentes, en examinant les mauvais procedez, les manieres ridicules, les bizarreries des hommes, & les raisons pourquoi de certaines gens, avec assez de mérite, ne plaisent point.

On ne donne point cet Ouvrage au Public comme un Ouvrage d'une extrême conséquence; on peut dire seulement qu'il n'y a pas une page où il n'y ait à profiter; la peinture des vices qu'on y critique, servira d'avertissement pour s'en corriger: Celui qui se sent attaqué dans son foible, & qui se voit dépeint au naturel, conçoit un secret dépit contre l'Auteur qui lui montre le flambeau; semblable en cela aux femmes laides, à qui on presente le miroir.

Ceux qui parlent en Public, trouveront peut-être dans ces Reflexions, toutes simples qu'elles paroissent, de quoi embellir leurs discours, qui sont pour l'ordinaire vuides de sentimens; ils n'approfondissent point les mœurs; ils ne connoissent pas assez les replis du cœur humain, ni les mauvais effets des passions, ils ne disent le plus souvent que des choses vagues & générales, qui n'interessent personne, & qui rallentissent l'attention de l'Auditeur: Un trait qui le peint, le réveille.

Les noms qu'on a citez dans cet Ouvrage, n'ont point de sujet réel; les vices qu'on y a attaquez, sont des foibles de l'humanité, qui conviennent à tous les hommes en général; mais qui ne tombent sur qui que ce soit en particulier.

On trouvera peut-être quelques maximes & quelques traits, qui semblent rentrer les uns dans les autres & que les personnes peu intel-

telligentes confondront; mais il y a dans les vices & dans les passions, des différences délicates, qui ne sont remarquées que des Connoisseurs: il faut, pour les bien développer, les montrer sous d'autres jours, & avec des circonstances qui en fassent connoître le degré & mieux sentir le Ridicule. Les tempéramens, les humeurs, les conjonctures donnent aux vices de nouvelles attitudes, si l'on peut parler de la sorte; le tour de l'esprit, les mouvemens du cœur, les affections, les intérêts changent la nature des passions, qui sont différentes dans tous les hommes: Ainsi j'ai crû que ces repetitions apparentes étoient nécessaires pour l'exécution de mon dessein.

RE-

REFLEXIONS SUR LE RIDICU-
LE. Page 1

DE L'IMPOLITESSE.	5
DE L'INDISCRETION.	26
DE L'AFFECTATION.	50
DE LA SOTTE VANITE'.	67
DU MAUVAIS GOUST.	85
DE L'IMPOSTURE.	99
DE L'ESPRIT CHAGRIN.	118
DE L'IMPERTINENCE.	135
DE LA PREVENTION.	156
DE L'INTEREST.	177
DE LA SUFFISANCE.	198
DES CONTRE-TEMS.	212
DE LA BIZARRERIE.	229
DE LA FAUSSE DELICATESSE.	246
DES BIENSEANCES.	259



REFLEXIONS

SUR LE RIDICULE,

&

SUR LES MOYENS

DE L'EVITER.



ON peut tomber dans le Ridicule avec de l'esprit, du merite personnel, de belles qualitez, de rares talens, si l'on ne fait pas les mettre en œuvre: Au contraire, des personnes qui n'ont qu'un médiocre merite, se font rechercher, & elles effacent par leur politesse, & par leurs agréments,

A

mens,

mens, les plus beaux esprits du monde; parce qu'ils ont je ne sai quoi de dur & de grossier, & des manières ridicules.

Les hommes sont nez pour la société; ainsi la plus utile de toutes les sciences est celle qui apprend à vivre: Il faut être perpétuellement en garde contre le Ridicule, pour éviter tout ce qui peut rebuter les personnes que nous pratiquons, & diminuer le plaisir qu'elles goûtent en nôtre commerce.

Les bonnes qualitez contribuent quelquefois à rendre un homme ridicule, quand il n'en fait pas un bon usage: s'il a de l'esprit & de la vivacité, il veut briller dans les conversations, & reduire tout à son sens; il exerce un empire tyrannique sur les opinions: son esprit le porte quelquefois à des singularitez bizarres, à des indiscretions dangereuses, ou lui inspire une vanité extravagante, qui le fait apprehender par tout où il se trouve; car il veut dominer par tout.

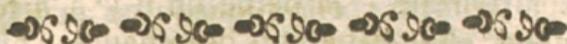
Quelque merite qu'ait un homme, il ne faut point qu'il se laisse trop voir: il est peu de gens, qui ne se fassent moins estimer par un long commerce, parce qu'on ne veut pas toujours

jours se gêner à cacher ses défauts. L'envie de plaire aux personnes que l'on commence à pratiquer, fait qu'on se tient en garde, & qu'on ne se montre que par les beaux côtez: A mesure que cette envie se rallentit, le soin de cacher ses imperfections diminue, & l'on se laisse voir à nud, si l'on peut parler de la sorte. Il en est à peu près comme d'un mari & d'une femme; les premiers jours de leur mariage, ils ne se montrent l'un à l'autre, qu'avec tous leurs avantages; mais enfin ils se lassent de cette contrainte; & c'est le premier pas qu'ils font vers l'indifférence, qu'ils ont l'un pour l'autre dans la suite de leur vie.

Il ne faut point s'aveugler sur ses défauts, ni chercher de mauvaises raisons pour s'étourdir, il est aisé de se tromper soi-même, mais on n'impose point au Public; c'est un juge éclairé & inexorable; si l'on prenoit le même soin pour se delivrer de ses passions, que pour les déguiser, on en guériroit. Je ne sai lequel vaut le mieux, ou un soin excessif de se cacher, ou l'indolence de certaines gens, qui se montrent toujours par leur foible; ils se laissent vaincre par la nonchalance

& la paresse : la peine qu'il y a à se défaire d'une passion dominante , ou du moins à la dissimuler , l'emporte souvent sur l'amour de la gloire & de la fortune , quelque vives que soient ces passions.

L'estime publique est souvent plutôt un effet de l'étoile que d'un véritable mérite ; il faut de l'adresse & du bonheur pour se faire une grande réputation , & pour la conserver : l'Homme est un composé de bonnes & de mauvaises qualités , voilà le plan sur lequel il doit travailler pour se faire au goût du monde : qu'il ménage ses talents , & qu'il les développe si à propos , que jamais on ne s'en dégoûte. Ce qui éblouit d'abord , fait bien-tôt moins d'impression , & rebute un peu après. On perd quelquefois l'estime des hommes , sans que les bonnes qualités qui l'avoient méritée , diminuent. Un commerce trop fréquent avec les mêmes personnes fait qu'on se dégrade d'un certain air de dignité , que la retraite & le sérieux donnent à ceux qui se montrent plus rarement.



DE L'IMPOLITESSE.

L'Impolitesse n'est pas un défaut unique ; elle est l'effet de plusieurs vices ; c'est quelquefois une ignorance grossière des bienséances , ou une indolence stupide , qui empêche qu'on ne rende aux autres ce qu'on leur doit ; c'est une malignité chagrine qui fait qu'on est toujours dans la disposition de s'opposer à tout ce qui peut leur faire plaisir ; c'est la suite d'une fotte vanité , qui fait qu'on n'a d'égards pour personne ; d'une humeur fière & bizarre, qui se met au dessus des regles de la vie civile , ou d'un esprit noirci de melancolie , qui trouve du ragoût à brusquer les gens & à les desobliger.

L'Impolitesse est peut-être de tous les vices celui qui rend un homme plus méprisable , & qui lui attire plus de mauvaises affaires ; on lui pardonne ses foibles ; on excuse même les brusqueries & les emportemens qui lui échappent ; mais l'Impolitesse est une espece d'habitude , dont on souffre à

tous momens ; elle pique jusqu'au vif, quand elle est mêlée de sang froid, parce qu'alors elle marque du dédain, ou du mépris ; c'est ce qu'on ne pardonne jamais, on a toujours assez bonne opinion de soi, pour croire qu'on mérite d'être ménagé.

Les grossièretés malhonnêtes que se permettent quelquefois des personnes d'une qualité distinguée, revoltent tout le monde contr'eux, & sentent une mauvaise éducation : ce qui fait que les jeunes gens se donnent ces libertés, c'est la facilité qu'ils trouvent à fournir à de pareilles conversations ; cette facilité les rend paresseux ; mais elle rebute les personnes délicates : elle leur gâte le goût à eux-mêmes, & les jette dans des familiarités honteuses, & qui blessent le respect que des gens de qualité se doivent les uns aux autres & à eux-mêmes.

Il ne faut pas s'étonner, que les jeunes gens soient si grossiers & si impolis ; la politesse est un assemblage de discrétion, de civilité, de complaisance, de circonspection, & d'une modestie accompagnée d'un air agréable, qui se répand sur tout ce que l'on dit, & sur tout ce que l'on fait : Ils ne sont

ni discrets, ni civils, ni complaisans : ils ont tous les vices opposez, & ils ne songent point à s'en défaire : leurs paroles & leurs actions ont je ne sai quoi de dur & de feroce : l'air guerrier ne les quitte point ; il semble qu'ils aillent toujours à l'affaut.

C'est un caractere bien fade, que celui de certaines gens, qui font métier de dire des douceurs à toutes les femmes. On est obligé d'être civil & honnête à leur égard : mais celles qui ont quelque discernement, n'ont que du dégoût pour ces insipides adorateurs, qui prodiguent leur encens indifferemment à tous les beaux visages. Les jeunes gens de ce siecle sont assez revenus de cette ridicule oisiveté ; leurs mœurs sont plus agrestes que flatteuses ; ils ont plus à craindre l'impolitesse & l'incivilité, qu'un excez de complaisance & trop d'attachement pour les femmes.

Il faut faire l'honneur à ceux qui parlent, de les écouter, & de leur répondre à propos : mille gens laissent trop entrevoir leur distraction & l'inquietude où ils sont : on voit sur leur visage l'impatience qu'ils ont de vous quitter, & l'ennui que vôtre discours

leur cause : au lieu d'être attentifs à ce que vous leur dites, ils n'ont d'attention que pour épier le moment de deserter, sans donner le tems d'achever ce que l'on a commencé à leur dire. Si on en croit l'empressement de *Theobalde*, il a toujors sur les bras les plus importantes affaires du monde; tous les momens qu'on lui dérobe, sont précieux; il ne vous répond que négligemment, & il vous ménage si peu, que de vous laisser appercevoir que vous lui êtes incommode, & qu'il vous regarde comme un fâcheux.

Les Provinciaux & les personnes qui manquent d'esprit, écoutent dans une conversation avec une attention imbecille, & n'osent parler : on leur est souvent obligé de leur silence; il vaut mieux qu'ils se taisent, que de parler de leurs Fermiers, de leurs chiens, de leur bonne jument, de leur chasse, de courre un lièvre, du nombre des perdrix qu'ils ont tuées dans une Automne, tant de grises, tant de rouges, ils en disent presque les noms. Cette critique ne regarde que ceux qui ne font point sortis de leur Province, & qui n'ont nul usage du monde.

Le moÿen que des personnes raison-

na

nables, & qui ont quelque teinture de politesse, ne s'ennuient pas dans la plupart des conversations; on n'y trouve que de mauvais plaisans, qui ne débitent que des fadaïses: des médifans, qui déchirent sans miséricorde la réputation de tout le monde; des esprits stériles qui ne fournissent rien; des gens superficiels, ou tournez à la bagatelle, qui ne peuvent soutenir une conversation polie, & qui roule sur des matières frivoles; des personnes préoccupées de leur propre mérite, & qui n'approuvent que ce qui a quelque rapport à eux-mêmes. Les plus incommodes de tous sont ceux qui veulent toujours contredire, & qui se déclarent d'abord contre ce que les autres avancent: ils ne sont pas toujours sûrs de leurs propres sentimens; ils ne contredisent que pour avoir le plaisir malin d'être d'une opinion contraire.

C'est une incivilité impardonnable d'interrompre celui qui fait un récit: il vaut mieux qu'il manque en quelque circonstance de l'histoire, que de le redresser, s'il ne demande pas nôtre avis: ou de témoigner qu'on fait, il y a long-tems, une Nouvelle qu'on

veut nous apprendre. Pourquoi refuser à un homme le plaisir qu'il auroit en croïant nous dire une chose que nous ignorons?

On n'a gueres de peine à comprendre pourquoi l'entretien des jeunes gens est si dégoûtant & si insipide; l'agrément que la jeunesse donne, ne peut les soutenir contre la dureté & l'extravagance de leurs manieres: les charmes de l'exterieur font moins de plaisir à la longue, que l'impolitesse ne cause de dégoût.

La familiarité avec les femmes qui ont du merite & de la beauté, est dangereuse; mais il ne faut pas pour cela manquer à la civilité qu'on leur doit: c'est par-là qu'on les dédommage en quelque maniere de la dépendance, où les loix les ont assujetties; aussi elles sentent vivement l'injure qu'on leur fait, en leur manquant de respect, & elles se vangent quand elles en trouvent l'occasion.

On a de la peine à ceder, quand on croit avoir raison; cependant il vaut mieux ceder, que de faire paroître une opiniâreté importune à soutenir ses sentimens. La plupart des choses dont on dispute, sont frivoles

&

& de nulle consequence ; pourquoi se faire un point d'honneur de remporter la victoire, & d'amener tout le monde à nôtre sentiment ? laissons-leur le plaisir de croire qu'ils pensent juste, & qu'ils ont raison.

C'est manquer de civilité & de politesse, que d'écouter ce qu'on ne nous dit pas. Ces personnes qui sont si attentives à deviner ce qu'on a envie de leur cacher, sont fort incommodes dans le commerce ; & ils s'attirent la haine des gens, s'ils divulguent des secrets qu'ils ont dérobez de la sorte.

Les hommes ont naturellement envie de se distinguer & d'effacer tous les autres : voilà ce qui fait que l'on sort si mal content de la plupart des conversations. Chacun songe à soi & à faire paroître son esprit, autant qu'il peut ; on se souleve contre ceux qui veulent primer, & qui s'emparent absolument de la conversation ; c'est une espece de tyrannie qu'ils veulent exercer sur les esprits : on ne les hait gueres moins que ceux qui veulent dominer seuls dans une Republique. Il faut s'accommoder aux talens des personnes que l'on frequente, & faire tomber adroitement le discours sur des

matieres qui leur conviennent. C'est un bon moïen de plaire, que d'écouter les autres avec plaisir, & sans jalousie, & de leur donner des ouvertures pour développer leur esprit.

On ne peut s'empêcher d'avoir du chagrin contre ceux qui nous manquent de parole; mais il est plus honnête & plus genereux de dissimuler son dépit, que de faire de l'éclat; ce qui se presente d'abord, c'est l'envie de les quereller; on leur reproche, avec des termes aigres & offensans, la faute qu'ils ont faite. Nè vaut-il pas mieux leur insinuer doucement, qu'ils ont manqué à leur devoir, & que nous sommes touchez de leur procedé? Les reproches trop imperieux, loin de contribuer à ramener les gens à leur devoir, les revoltent assez souvent.

A moins que d'avoir beaucoup d'esprit, le changement de fortune change les mœurs, & altere les sentimens. Ceux qui n'auroient point d'ambition dans une fortune mediocre, deviennent quelquefois insolens, quand ils se trouvent dans une plus grande élévation, qui ne sert qu'à mettre au jour leurs extravagances, & à les faire mépriser de tous ceux qui n'esperent rien de

de leur credit. *Cliton* avoit peu de bien ; il étoit doux , civil , poli , flatteur , caressant : il a herité , il est devenu hautain , fier , dédaigneux , il méprise ses anciens amis ; il ne les connoît pas , il ne les voit pas , il a oublié leurs noms & le sien propre : ce n'est plus le même homme , ce sont deux *Clitons*.

On n'oblige pas toujours les gens , en leur rendant de bons offices ; il faut que les bienfaits soient assaisonnez. *Cleonte* m'a servi dans une affaire , où j'ai eu besoin de son credit : je lui ai de l'obligation de la chaleur qu'il a fait paroître pour mes interêts ; mais depuis ce tems-là il parle éternellement de ce qu'il a fait pour moi , & sans avoir envie de me le reprocher , il ramene à tout moment la conversation sur cette matiere. *Vou* souvient-il de ce que je fis pour vous dans cette occasion ? je vous tirai d'un pas bien glissant. C'est perdre le prix d'un bienfait , que d'en parler , & de s'applaudir des démarches qu'on a faites pour ses amis. Mais celui qui a reçu un bon office , doit en conserver éternellement la memoire , & ne point rougir de rencontrer les yeux de son bienfacteur.

Il est ridicule que des hommes s'ajustent,

flent, & se parent comme des femmes; ils doivent aussi éviter d'être crasseux & malpropres. Un extérieur trop négligé donne de mauvaises impressions de la personne, & lui fait perdre une partie de son mérite. Un homme qui a bon air & bonne grace, dispose les gens à recevoir plus favorablement ce qu'il a envie de leur insinuer: la bonne mine & le bel extérieur préviennent en faveur de celui qui parle; on écoute avec moins de plaisir un homme négligé & en desordre.

Se fâcher à tout moment, être toujours sur *le-qui-vive*, est la marque d'un petit génie, ou de peu de politesse, ou d'une éducation basse. Les âmes nobles & élevées ne se laissent pas émouvoir, & ne sortent point de leur assiette ordinaire pour des bagatelles. Les personnes polies excusent aisément les foiblesses, ou les grossièretés des autres, & ne font pas semblant de s'apercevoir des petites incongruités qui pourroient les aigrir, ou d'entendre les paroles desobligeantes qu'on leur dit.

Si Bon vous brusque; si l'on vous parle d'une manière fière & hautaine, ne répondez pas sur le même ton. Le
moien

moïen de déconcerter les personnes fières, est de leur parler sans s'émouvoir. Cette retenue est la marque d'une ame qui se possède: & ce contraste fait encore plus paroître le ridicule de l'emportement de ceux qui vous offensent. Laissez aux autres dire toutes les sottises qu'ils voudront, mais n'en dites point.

Je ne prétens pas qu'on ait une complaisance fade pour tout ce que disent les autres, & qu'on leur applaudisse niaisement. La contrariété des sentimens est quelquefois nécessaire pour réveiller la conversation: mais il faut prendre garde, que la dispute ne s'échauffe trop. *Eutyme* propose ses sentimens comme des décisions; il faut absolument être de son avis, ou se quereller.

Un excez de sincerité est quelquefois aussi dangereux, qu'une complaisance trop molle & trop étudiée. Vous devenez l'effroi de toutes les conversations par la liberté que vous vous donnez, de dire en face aux gens tout ce que vous pensez d'eux. Pourquoi vous chargez-vous de leur donner des conseils, s'ils ne demandent pas vôtre avis? c'est un moïen sûr de vous fai-

re haïr; on ne se soucie pas d'être redressé; on veut être flatté & applaudi.

C'est souvent une incivilité de parler bas en conversation: ceux qui sont exclus de ces mystères, ont droit de soupçonner qu'on parle d'eux, ou qu'on les méprise. *Lycas* s'approche toujours de *Cleandre*, dans tous les lieux où il le trouve, & lui parle sans cesse à l'oreille: si quelqu'autre interroge *Lycas*, il lui répond négligemment, & sans le regarder: pour ménager *Cleandre*, dont il attend de bons offices, il se met au hazard d'offenser toute la compagnie.

Personne n'est obligé de donner des fêtes, ou des repas; on ne voit point de loi qui l'ordonne, mais quand on le fait, il faut le faire de bonne grace. Ne laissez pas entrevoir sur un visage inquiet & mal content, le chagrin que vous avez de faire de la dépense. Il ne faut pas compter les morceaux des conviez, ni combien de fois ils demandent à boire.

Lors qu'on est à table il faut éviter avec soin tous les discours qui peuvent causer quelque dégoût aux conviez. C'est une impolitesse de parler de cer-
tai-

taines maladies dégoûtantes, de remèdes, de Médecins; toutes ces choses font naître des idées, qui font soulever le cœur, & qui amortissent l'appetit. Il ne faut point non plus parler de certains Infectes, dont les personnes délicates ne peuvent souffrir la vûë ou l'idée.

Un malade amuse son chagrin, & se soulage en parlant de son mal; l'attention qu'on lui donne, le console, elle émousse en quelque maniere la vivacité de sa douleur; mais il ne faut pas qu'il abuse de la complaisance de ceux qui veulent bien l'écouter, ni qu'il tombe dans un détail trop exact des circonstances de sa maladie, & du succès de ses remèdes.

A parler en general, il ne faut jamais se permettre la Raillerie, ceux qui font semblant de la souffrir, en enragent au fond du cœur. Il faut avoir bien de la force d'esprit pour vouloir être raillé devant des personnes que l'on estime. Mais de quelle adresse & de quelle souplesse d'esprit n'a-t-on pas besoin pour assaisonner tellement les railleries, qu'elles ne puissent blesser personne, ni aigrir ceux sur qui elles tombent? Les esprits,
tour

tournez à la raillerie, ne peuvent gueres esperer de conserver long-tems leurs amis.

Il n'y a point de rôle plus difficile, ou qui demande des égards plus délicats, que celui de Censeur. Quelque bonne mine qu'on fasse, on n'aime gueres ceux qui critiquent nôtre conduite, ou nos ouvrages. On s'expose à de grands chagrins, en s'érigeant en pedagogue, & l'on est souvent mal payé des avis qu'on donne aux autres. Pourquoi s'ingerer à redresser des gens sans favoir s'ils le trouvent bon? & pourquoi s'exposer de gaieté de cœur à des brusqueries, dont ils ne sont pas toujours les maîtres, quand on les attaque par des endroits si sensibles?

Ce n'est gueres par l'envie qu'on a de corriger les gens, ou de les rendre meilleurs, qu'on les censure; c'est pour prendre un ascendant sur eux, & pour montrer une superiorité de génie; voilà justement ce qui les révolte. Au lieu de témoigner de la douceur, & de prendre un air modeste & insinuant, en avertissant les autres de leurs fautes, ils laissent entrevoir de la vanité ou du chagrin, ou une secrette complaisance de se croire exemts des imper-

perfections, qu'ils reprennent dans les autres.

On n'est gueres obligé aux gens, qui ne nous viennent voir, que pour nous quereller; qui durant toute une visite ne nous disent pas une seule parole obligeante, & qui se font un plaisir malin d'attaquer nôtre conduite, & de nous faire entrevoir nos défauts.

Ne vaut-il pas mieux garder le silence, que de dire du mal de son prochain, & de faire paroître de l'esprit aux dépens de la reputation des autres? Un honnête homme ne doit jamais se licencier à dire du mal des Femmes: c'est être brutal, que de leur reprocher en face des défauts personnels, la legereté de leur esprit, quelque fâcheuse aventure de leur vie; de laisser échapper des paroles qui ressentent l'injure ou le mépris. C'est une éloquence usée, que de plaindre leurs disgrâces, & d'en témoigner une compassion étudiée, pour mieux jouer la comédie, & pour cacher le poison de la médifance.

Je trouve qu'il y a une espèce de cruauté à dire, devant des gens, des paroles desobligeantes, qui les cha-
gri-

grinent & qui les déconcertent. Un mot malicieux fait quelquefois plus de dépit, qu'une affaire de conséquence. Ces sortes de bagatelles troublent la joie, ruïnent la douceur de la société, empoisonnent la vie, & ont tres-souvent de fâcheuses suites.

On ne peut gueres s'empêcher de remarquer certains défauts, qui fauvent aux yeux; mais il ne faut pas toujours faire semblant de les voir; encore moins faut-il en parler, ou les reprocher incivilement à ceux qui y sont tombez: c'est faire l'important & le précieux, que de ne pouvoir souffrir les imperfections & les sottises des autres. Cette fausse délicatesse est souvent la marque d'un petit esprit, ou d'une grande présomption.

Une maniere délicate de reprendre ceux qui font des fautes, est de le faire en general, & sans s'adresser directement à la personne, qui s'est oubliée, pour lui en épargner la confusion. Cette maniere détournée fait plus sûrement son effet; elle redresse sans avoir l'aigreur de la réprimande. Si la faute n'est pas de conséquence, il vaut mieux faire semblant de l'ignorer, que la relever: mais si elle est de
telle

telle nature, que le devoir, la bien-séance, l'amitié obligent d'en avertir celui qui s'égaré; il faut le faire avec toutes les précautions & tous les adouciffemens qu'il est possible d'y apporter.

Les hommes doivent en quelque façon avoir plus de soin de se rendre agréables, que de se rendre habiles. De quelle utilité leur est une érudition si profonde, si leurs manières sont rebutantes? C'est acheter trop cher quelques bonnes choses qui leur échappent de tems en tems, que d'effluër leur bizarrerie.

Ce qui fait que les Savans de profession sont si peu au goût des gens polis, c'est qu'ils n'étudient point le monde, & qu'ils ne consultent que leurs livres; une application continuelle à ce qu'ils ont lû, les rend distraits, & les enfonce dans eux-mêmes: A peine écoutent-ils ce qu'on leur dit; ils ne répondent que d'une manière languissante; les entretiens ordinaires ne leur paroissent pas assez relevés pour mériter leur attention. Ne vaudroit-il pas mieux savoir un peu moins de Grec & de Latin, & ne pas s'enterrer avec les morts,

pour

pour apprendre à converser parmi les vivans ?

On y perd plus qu'on ne pense, à négliger les dehors & les choses extérieures : cette négligence ruine quelquefois dans un moment toute l'estime qu'on avoit de vous, avant qu'on vous eût vû. *Theodeme* est savant & honnête homme ; mais il est agreste & impoli ; il ne ménage pas assez les gens à qui il parle ; on le fuit ; la haute reputation que son savoir lui a acquise, lui fait moins d'honneur, parce qu'il manque d'agrément & de politesse.

Peu de gens se défont de l'impolitesse, parce qu'ils ne se connoissent pas ; ils croient être doux, faciles, commodes, insinuans, d'un commerce aisé ; & ils ne peuvent pas même soupçonner, qu'on les regarde comme des gens impraticables, épineux, brusques, bizarres, qui ne menagent personne, & qui donnent le fait à tout le monde, presque sans y penser, & même sans en avoir envie. L'Impolitesse est un vice, qui fait que par nos paroles, par nos actions, par nos manières, les gens ont droit de se plaindre de nous & de nôtre procédé ; au contraire l'esprit de politesse, comme

l'a

l'a défini un grand Maître en cette matière, est *Une certaine attention, qui fait que par nos paroles, & par nos manières, les autres sont contents de nous & d'eux-mêmes.*

L'École du monde est le plus prompt remède pour guérir de l'impolitesse; on prend insensiblement une teinture de politesse & d'urbanité à voir souvent des personnes polies; le commerce des personnes que l'on respecte, inspire de la complaisance, de la douceur, de l'agrément: mais il faut les voir avec attention. Mille gens passent toute leur vie à faire des visites, sans en devenir plus polis & plus à la mode; parce qu'ils ne font point de réflexion sur ce qui plaît dans les autres, & sur ce qu'ils ont eux-mêmes de rebutant & de grossier. Si l'on prenoit la peine de remarquer les extravagances des autres, & le mauvais effet qu'elles font, on prendroit garde d'y tomber. Quand on voit de ses yeux combien un homme qui n'a point de complaisance, est ridicule & incommode, on s'étudie à être complaisant. Il faut se faire justice, & se persuader que nos imperfections blessent les autres, comme celles des autres nous blessent nous-mêmes.

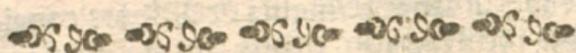
L'in-

L'indiscretion, les manieres étourdies sont des effets de l'impolitesse : au contraire la retenuë, la discretion, conduit aisément à la politesse ; elle empêche qu'on ne parle étourdiment, & fait qu'on prend des mesures si justes, qu'on nes'oublie en rien.

La civilité, la complaisance, la politesse sont-ce des vertus d'une pratique si difficile, puisqu'elles se trouvent en si peu de personnes ? On remarque, dans la plupart des hommes, des irrégularitez bizarres, qu'on a assez de peine à comprendre. L'amour propre & l'interest en sont souvent la cause ; c'est en quoi je trouve qu'on raisonne fort mal. Le moïen le plus sûr pour s'emparer des esprits, & pour engager les gens à nous rendre de bons offices, c'est de les prevenir par des manieres douces & insinuates, par des complaisances, & par des assiduitez : Au contraire les duretez, l'impolitesse, les brusqueries les aigrissent, & les obligent quelquefois à se déclarer contre nous, quelque bonne intention qu'ils aient de nous servir.

La voïe la plus courte & la plus aisée pour s'insinuer dans l'esprit des gens, est de s'accommoder, autant qu'on peut

peut , à leurs humeurs & à leurs caprices : il faut de l'esprit & du manège pour en venir là ; on est souvent obligé de se captiver , de renoncer à son goût , à ses inclinations , à son humeur , pour se faire au goût & à l'humeur des autres , & pour épouser toutes leurs inclinations ; quand on est arrivé à ce point , on est sûr de plaire. Mais cette espece de philosophie ne s'acquiert qu'avec peine. Le monde est rempli de gens bizarres , qui abusent de la déférence , & de l'honnêteté qu'on a pour eux : ils mettent souvent la complaisance des autres à de terribles épreuves : on ne doit pas être complaisant jusqu'à la bêtise ; il y a des bornes & des mesures à observer en cela , comme en tout le reste ; il faut savoir jusqu'où la complaisance doit aller : si elle est outrée & rampante , elle devient fade , & rebute , au lieu de faire un bon effet. Le secret consiste à trouver le juste milieu entre la fadeur de l'adulation , & l'aigreur de l'impolitesse.



DE L'INDISCRETION.

UN homme indiscret n'est point le maître de ses paroles, de ses actions, de ses mouvemens. Ses secrets lui échappent presque malgré lui ; il parle quand il faudroit se taire : Il est étourdi, brusque, sans égards, ni pour le rang des personnes, ni pour la nature des choses qu'on lui confie. Il s'ingere dans des lieux, & dans des affaires qui ne sont pas de son ressort, & où on ne le demande point : Il fait des confidences contre ses propres intérêts, & au préjudice de ses amis. Un homme indiscret est le fléau des conversations ; ceux qui parlent en sa présence, sont toujourns sur *le-qui-vive*, & dans une contrainte qui les gese ; il fait parler les gens autrement qu'ils n'ont pensé ; il faut être dans de perpetuels éclairciffemens, & faire de longues apologies pour justifier la droiture de ses intentions : Il va rapporter aux gens les choses desobligeantes qu'on a dites sur leur chapitre, & cite les noms de ceux qui ont parié ; voilà

fa

sa methode : Il ne se corrige point de son indiscretion , qui lui a tant fait faire de fautes , & qui lui a attiré de si honteux reproches ; Ce qui fait qu'on le fuit , & qu'on le craint comme un homme dangereux , qui par son étourderie ruïne ses affaires & celles des autres.

L'indiscretion est une source inépuisable d'impertinences , & bannit les agrémens du commerce , & de la société civile. Les indiscrets ne sont bons à rien , incapables de toute affaire qui demande du secret ; ils se rendent ridicules sans s'en appercevoir , parce qu'ils manquent de jugement , & qu'ils ne font pas assez de réflexions pour connoître leurs extravagances.

C'est une grande indiscretion de parler des défauts d'autrui en presence de ceux qui ont ces mêmes défauts , de mépriser *Celidan* qui contrefait l'homme de qualité , quoiqu'il ne le soit pas , devant *Geronte* , qui n'est qu'un Bourgeois revêtu , & qui se donne pour Noble. Mais c'est le dernier degré de l'impertinence , de blâmer dans les autres les mêmes défauts qu'on est en droit de nous reprocher à nous-mêmes , &

qui sont plus sensibles, & plus grossiers en nous, que dans ceux que nous censurons.

Qu'on s'épargneroit de momens de chagrin, si on ne se mêloit point des affaires d'autrui, & si on ne se chargeoit pas du soin de les redresser, quand on voit faire quelque fausse démarche. Il est permis de tout voir, quand on a de bons yeux; mais il n'en faut rien témoigner, si l'on a soin de son repos. Quand on a tout entendu, il faut avoir la-discretion de se taire.

Prenez garde de vous engager trop légèrement à promettre vôtre secours & vos soins aux gens qui vous les demandent. Ceux à qui l'on a promis, ont droit d'exiger qu'on leur tienne parole; quelques-uns en offrant leurs services, ont une volonté déterminée de ne rien faire de ce qu'ils disent; & quand on a besoin d'eux, ils usent de détours & de mauvaises excuses. Cette supercherie fait souvent manquer des affaires de conséquence, parce qu'on avoit compté sur eux, & l'on se trouve hors de mesures. C'est avoir l'ame mal faite, ou une sottise vanité, que de promettre à tous venans, & de
ne

ne tenir parole à personne. Certaines gens promettent, parce qu'ils n'ont pas la force de refuser, soit que ce soit foiblesse d'esprit, ou l'effet d'une honnêteté mal entendue. Il seroit plus honnête & plus obligeant de dire naïvement, que vous ne pouvez faire ce qu'on vous demande, que d'amuser les gens par de belles paroles, qui sont souvent cause, que l'on prend de fausses mesures.

Si vous voulez vivre tranquille, laissez les gens vivre à leur maniere, à moins que vous ne deviez répondre de leur conduite; ne redites point ce qu'on vous a dit; ne donnez que rarement des conseils; s'ils ne réussissent pas, on s'en prend à vous, & l'on vous rend garant de l'évenement. Ne decidez pas avec trop de legereté, pour ne pas vous exposer à la haine de l'un des partis. Il y a beaucoup d'indiscretion à condamner legerement, sans être assuré de son fait. Si vôtre critique est déraisonnable; si elle est outrée, ou injuste, le ridicule en retombe sur vous. Il ne faut pas non plus approuver, ni louer ce qui ne merite ni approbation ni loüange; c'est souvent une marque de peu de delicateffe, ou d'un mauvais discernement.

Les choses generales & publiques sont exposées au jugement de tout le monde ; chacun en peut décider selon son affection. Ceux qui font des actions, lesquelles meritent d'être censurées, & qui ne prennent pas le soin de se cacher, ont tort de trouver mauvais qu'on les censure. Il faut se dire à soi-même, que le Public n'aura point pour nous d'indulgence, si nous ne le ménageons pas ; il n'est plus tems de l'appaiser, quand le mal est fait, & qu'on s'est, pour ainsi dire, abandonné à la critique.

Celimene se plaint toujours qu'on la déchire impitoyablement, & qu'on fait d'affreuses satires de sa conduite, c'est sa faute ; elle n'a aucun soin de sa reputation ; elle est trop indiscrete & trop étourdie, pour s'affujettir aux précautions ; elle est la premiere à s'applaudir de ses intrigues ; elle parle librement de ses commerces & de ses aventures devant tout le monde : le Public suit son exemple, & se donne aussi la liberté d'en parler ; A-t'elle droit de se plaindre ?

C'est une indiscretion d'aller se mêler incivilement dans l'entretien des personnes qui se parlent d'affaires, & qui ne veulent point avoir de témoins de

de ce qu'ils disent. Pourquoi se faire regarder comme un Fâcheux ? il est aisé de lire sur le visage des gens que vous abordez, si vous leur faites plaisir, ou si vous leur êtes à charge. La bonne opinion que chacun a de son mérite, l'aveugle & l'empêche de sentir qu'il incommode.

N'aiez pas l'indiscretion d'entrer trop brusquement chez des Femmes, & sans leur donner le tems de paroître avec avantage : Elles n'aiment pas à être surprises, & ne le pardonnent gueres, quand on ne leur donne pas le loisir de se parer & d'ajouter à leur beauté naturelle, ce qu'elles empruntent de l'art & de l'invention.

C'est un mauvais moïen pour conserver la vertu d'une Femme, de témoigner que l'on s'en défie, & d'observer sa conduite avec trop de précautions : cette contrainte lui ouvre l'esprit pour trouver des inventions, afin de s'affranchir d'un joug qui lui pèse. Mais il ne faut pas aussi qu'un mari soit si docile & si commode, que de voir, sans en prendre aucun soupçon, sa femme caressée par des hommes qui ont du mérite. Qu'il ne se laisse point endormir par les maximes de sagesse,

qu'elle debite éternellement: Ces dehors affectez, ces discours perpetuels de morale & de vertu ne sont que de fausses lueurs pour ébloüir un mari trop credule.

Je crois que la plûpart des femmes qui écrivent si librement & si familiérement à des hommes, n'y entendent point finesse, & qu'on peut les excuser sur leurs intentions: mais elles devroient être un peu plus reservées sur ce chapitre, & plus aaves de leurs Lettres. Quoique souvent elles n'aient rien dans le cœur, elles se servent d'expressions tendres & passionnées, & croient que leurs Lettres, quelqu'obligeantes qu'elles soient, ne tirent point à consequence. Autrefois une femme qui auroit écrit de ce stile, eût été à demie deshonorée. On est maintenant moins severe; cependant cette démangeaison d'écrire marque un esprit tourné aux intrigues & un grand fonds de coquéterie.

Une Femme qui se livre, & qui fait toutes les avances, perd son temps, si elle songe à se faire aimer. Est-ce pour plaire aux hommes que les Femmes les louent de leur beauté, de leurs agréments & de leur merite, & qu'elles leur disent tout ce que les hommes devroient

vroient leur dire à elles-mêmes ? Ces loüanges sont fort mal placées. On n'a que du dégoût & du mépris pour celles qui se jettent à la tête de leurs Amans.

Une Femme est parvenuë au dernier point d'effronterie, quand elle ne se met plus en peine de la maniere dont on parle de sa conduite ; il y en a d'assez folles pour aimer mieux qu'on en dise du mal, que de n'en point parler du tout. Celles qui ont des foiblesses, devroient au moins se ménager avec le Public, & garder des mesures pour sauver les apparences. Mais les Femmes d'un certain caractere trouveroient les plaisirs fades, si tout le monde n'en étoit le témoin, & si elles ne faisoient penser beaucoup plus de mal qu'elles n'en font en effet. Celles qui ont encore quelque reste de pudeur & de retenüë, tachent de se disculper : elles disent par tout, que leurs intentions sont bonnes, & qu'elles ne songent point à la bagatelle ; elles ont le malheur de n'être pas cruës ; on s'en tient à ce que l'on voit, & non pas à ce qu'elles disent. Passer le jour & la nuit à jouër avec des hommes, qui entrent chez elles à toutes les heures ; Aller

comme elles font sans aucun ménagement, dans des lieux suspects; Entretienir des liaisons avec des personnes, dont la conduite est attaquée; Ne mettre dans sa confiance, que des gens décriez, ce sont des indices presque manifestes qu'on a le cœur gâté, & de grandes dispositions à la débauche.

L'esperance d'épouser fait, que les Filles se donnent des licences, qui les perdent de reputation: on ne lit pas dans leurs intentions, & l'on juge d'elles par leur conduite & par les apparences. Le pretexte qu'elles prennent pour s'émanciper de la sorte, devoit les rendre plus circonspectes & plus retenues: les facilitez qu'elles font paroître, & les libertez qu'elles donnent à ceux qui leur font la cour, sont des marques de folie, quoiqu'elles les regardent comme des marques de tendresse & de passion. Cette indulgence malentendue fait perdre toute l'estime, que leurs Amans pourroient avoir d'elles, si elles se ménageoient davantage, & si elles étoient plus fières; c'est ce qui éteint l'envie d'épouser; ce qui fait qu'on ne les regarde que comme des amusemens.

La Conversation est une espece de
com-

commerce, où chacun doit fournir du sien, c'est-à-dire écouter & parler à son tour. C'est agir contre la bonne foi, & contre les loix du commerce, que de prendre tout pour soi, & de frustrer les autres de la part qu'ils ont au gain: de même c'est faire une espece d'injustice à ceux qui composent le cercle, que de vouloir parler toujours. Si c'est pour faire paroître vôtre esprit, & pour vous faire estimer, vous entendez mal vos interests; vous aigrissez contre vous, ceux que vous forcez à garder le silence; qui ne peuvent souffrir l'ascendant que vous vous donnez, ni ce degré de superiorité que vous voulez usurper.

Il est rare que ceux qui parlent beaucoup, puissent plaire longtems à des personnes raisonnables; les grands Parleurs croient se distinguer & jeter de la poudre aux yeux, par cette fécondité qui ne s'épuise jamais, & ils rebutent tout le monde par leur babil: Ils ne peuvent gueres empêcher, qu'il ne leur échappe beaucoup d'extravagances. Il est plus aisé de parler juste, quand on parle peu: il faut sur tout avoir grand soin de ne dire jamais rien de désobligeant à personne, c'est

une loi qu'un honnête homme doit s'imposer. Retenez ce bon mot qui est prêt à vous échapper, il fera peut-être rire un moment; mais ce sera une blessure éternelle dans le cœur de celui pour qui il est dit; il ne vous le pardonnera jamais. Ayez de la retenue à blâmer ceux qui par un défaut de genie, ou d'habileté, ne réussissent pas dans ce qu'ils entreprennent; Ne riez point de leurs sottises, & n'ajoutez pas la confusion au chagrin, que ce mauvais succès leur donne.

C'est une foiblesse naturelle à tous les hommes de vouloir apprendre aux gens qu'ils voient la première fois, le détail de leur fortune, & de leurs affaires, qu'ils dépeignent toujours les plus avantageuses qu'il leur est possible: Ils le font par l'envie qu'ils ont de plaire & d'être estimez; mais c'est un ridicule qui les fait regarder comme des importuns.

La sincérité n'oblige pas toujours à dire tout ce que l'on pense: si l'on vous examine trop curieusement; si l'on vous presse de parler sur de certaines matieres, que vous ne pouvez éclaircir, sans faire tort à un tiers, ou sans vous faire tort à vous même, gardez-

dez-vous bien de vous ouvrir & de vous laisser penetrer ; servez-vous de réponses generales , qui ne font que battre la campagne , & qui ne disent rien de positif. Les personnes équitables ne doivent point trouver mauvais, qu'on leur fasse mystere des choses qui demandent le secret , & qu'on ne peut publier , sans trahir ses amis , ou sans se trahir soi-même.

Il y a de l'indiscretion à confier un Secret important à des Femmes. Quoiqu'on en trouve quelquefois de discrettes , la plupart ne sont pas assez les maitresses de ce qu'elles disent : un secret leur échappe malgré elles , sans qu'elles s'en apperçoivent , & sans qu'elles aient envie de le découvrir. Le commerce des Femmes ne peut être que ruineux , si la raison ne gouverne le cœur.

Le caractère de Confident demande de grandes complaisances. Un homme plein de quelque passion qui l'occupe , croit que tout ce qui y a du rapport , est fort important ; mais ceux qui l'écoutent avec indifférence , regardent, comme des bagatelles importunes, ce qu'il leur revele comme des mysteres. On ne peut pas demander du

fang froid dans un homme qui a une grande passion, ou une grande affaire, dont il est pénétré: mais je voudrois du moins qu'il eût la discretion de ne point fatiguer ses amis, par des confidences inutiles, quand il n'a rien à leur confier.

Quel supplice que d'entendre les Joüeurs parler éternellement de leurs gains & de leurs pertes; faire le detail de tous les incidens qui sont survenus, comme si on y prenoit un grand interest; nommer toutes les personnes avec qui ils jouënt, & dont ils font exactement le portrait en beau, ou en laid, selon leur caprice. Tous les Joüeurs ont le même jargon, *coupe-gorge, premier pris; il a fait trois fois la main; il a perdu ou gagné deux cens Louis durant la séance*: voilà leur stile; il ne leur reste que de porter sur eux des jeux de cartes, pour faire la demonstration de tous les coups qu'ils ont jouëz, & de dire, comme le Fâcheux de la Comedie, en maudissant la Divinité qui préside au Jeu: *Un six de cœur! Deux points!*

Cen'est que faute d'application, si l'on ne s'apperçoit pas qu'on est à charge aux gens, & qu'on les incom-

mo--

mode ; il est aisé de remarquer , quand nos visites importunent : Ne vaut-il pas mieux demeurer chez soi , & souffrir le chagrin de la solitude , que d'aller incommoder les autres par des visites & des conversations , dont ils enragent ?

Ceux qui sont au dessus de nous par leur rang ou par leur naissance , ne peuvent souffrir qu'on les efface , ni même qu'on les égale dans les qualitez où ils se piquent de primer. Ne soyez point le rival d'un homme qui peut vous abaisser , ou vous perdre impunément ; cette rivalité ne peut être que funeste pour vous ; cachez une partie de vos talens : il y a plus d'esprit qu'on ne pense , à ne point faire paroître tout son esprit.

Si vous laissez entrevoir vos fineses , il vous servira peu d'être fin ; l'on vous regardera comme un espion , ou comme un homme contre qui il faut toujours être en garde , & l'on prendra tant de précautions contre vos lumieres , qu'elles vous seront inutiles.

Les distinctions que les Peres & les Meres ont pour quelques uns de leurs enfans au préjudice des autres , font
tous

toûjours de mauvais effets , s'ils ont l'indiscretion de faire paroître leurs sentimens , & il est presque impossible de les cacher ; plus ils ont de tendresse pour les uns , plus ont-ils d'indifference , ou même d'averfion pour les autres. Cette difference de sentimens ruïne l'amitié reciproque , que les enfans d'une même famille se doivent , parce qu'elle excite entr'eux la jalousie. Les Peres & les Meres ont bien de la peine à se tenir dans un parfait équilibre à l'égard de tous leurs enfans ; mais il faut user d'adresse pour dissimuler cette préférence , & pour en prévenir les suites.

A quoi pensent les Maîtres , qui parlent si librement de leurs affaires devant leurs domestiques ? Peut-on compter sur la discretion de ces ames serviles & paitries de boüe ? ils ne peuvent gueres s'empêcher de dire tout ce qu'ils ont appris , & c'est par ce canal que les plus importans secrets des Maîtres sont révelez. Les Valets ont une merveilleuse curiosité de tout favoir , & une grande démangeaison de le redire ; il semble qu'ils vueillent se dédommager par là , de la peine
&

& du malheur de la servitude. Le dépit, l'intérêt, leur imbecillité les fait parler, & quelquefois leur malignité.

La plupart des jeunes gens sont trop évapores, & parlent sans savoir ce qu'ils disent : Craignent-ils qu'en parlant moins, on ne juge mal de leur esprit ? Il y a une manière d'écouter, qui persuade aisément que ce n'est point par stupidité, que l'on garde le silence ; au pis aller, ne vaut-il pas mieux laisser douter aux gens, si l'on a de l'esprit, que de les convaincre en parlant mal à propos, qu'on en manque ?

Ce qui coûte le moins à donner, ce sont les Conseils ; un galand homme l'a dit : c'est une matière fort délicate, qui veut être meurement pesée. On vous consulte sur une matière délicate, vous répondez au hasard ; on suit votre avis, & l'on s'embarque mal à propos dans une affaire de conséquence ; quels reproches n'est-on point en droit de vous faire, si l'événement est malheureux ?

A moins de bien connoître le caractère & la docilité des gens à qui l'on a à faire, il faut être très-reservé à leur

leur donner des avis. Au lieu de vous rendre nécessaire, on vous regarde comme un homme incommode, qui a toujours quelque fâcheuse nouvelle à dire, & qui contrôle tout. La plupart des gens sont assez instruits de leurs devoirs; s'ils font des fautes, ce n'est pas qu'ils manquent de lumières; ils savent mieux qu'ils ne font; & ce qu'on leur dit, est assez inutile. Il faut tant de circonspection pour donner des conseils aux autres, que les plus sages ne s'y hazardent gueres. La plupart regardent les avis comme des reprimandes: on les blesse au lieu de les guerir. Vous devenez l'ennemi de ceux que vous vouliez ramener à leur devoir, & à qui vous vouliez épargner le chagrin de faire quelque sottise.

Si vous vous hazardez à faire des remontrances, & qu'on les reçoive mal, ne laissez pas entrevoir du dépit, & ne prenez pas les gens à partie: c'est être bizarre & misantrope de vouloir assujettir le monde à suivre tous les conseils qu'on leur donne, & trouver mauvais, qu'on prenne un autre parti: ce chagrin est une délicatesse d'amour-propre. Rien n'est fi-
ter-

terrible qu'un ami qui prend avantage de son experience, qui propose tous ses avis comme des loix & d'un air de Maître; qui veut ôter le droit d'examiner ce qu'il dit, & qui veut forcer l'esprit par l'autorité, plutôt que de le gagner par des insinuations.

Le monde est plein de gens qui rapportent tout ce qu'ils entendent dire, qui le défigurent, qui l'empoisonnent: C'est un fort vilain rôle & un moïen sûr de se faire haïr & mépriser: Vous n'obligez guères un homme à qui vous racontez les mauvais discours qu'on a tenus de lui; vous êtes bien-tôt païé de vôtre indiscretion, & vous devenez le premier objet de son averfion & de son chagrin.

Il faut être bien hardi pour railler les autres sur leurs défauts ou sur leur conduite: c'est leur donner une espece de droit de vous railler à leur tour. Le dépit que l'on sent de se voir reprocher quelque chose en face, donne de la vivacité & des lumieres, pour appercevoir les défauts de ceux qui s'érigent en censeurs: il n'est pas toujours necessaire de rêver long-tems pour leur trouver des reparties, puisqu'on

qu'on peut souvent leur faire avec plus de justice les mêmes reproches qu'ils font aux autres. *Philemon* reproche à *Sofie* la bassesse de sa naissance; & mille gens savent que le pere de *Philemon* étale & vend du drap dans une Ville qui n'est pas éloignée de cinquante lieues de Paris. Si vous êtes sage, & si vous aimez vôtre repos, n'attaquez jamais une Femme sur sa beauté, quand elle se pique d'être belle; ou sur sa conduite, si elle affecte de faire la prude; ces matieres sont delicates, & font des blessures bien douloureuses.

La raillerie est d'un usage difficile & même dangereux, si elle n'est accompagnée de certaines circonstances qui en ôtent l'aigreur & l'amertume. Il faut qu'elle rejoüisse les indifférens, sans blesser les intéressés; ce pas est glissant: le but de la fine raillerie est de réveiller la Conversation; si vous relevez les sottises ou le foible des autres, vous les offencez. Il faut s'arrêter & changer de discours, si-tôt qu'on s'apperçoit que la plaisanterie embarasse ou chagrine ceux à qui elle s'adresse. On se mettroit au hazard de se faire une affaire serieu-

rieuse d'une chose , qui dans son principe n'est qu'une pure bagatelle.

Ceux qui raillent les autres , n'ont pas toujours envie de les offencer ; ils le font plutôt pour avoir le plaisir de dire un bon mot , que par un dessein prémédité de les chagriner. Les personnes d'esprit , & qui entendent raillerie , se mettent du côté des rieurs , & donnent quelque chose à l'intention de celui qui parle. Un homme tout d'une piece relève chagrinement ce qu'on dit ; & le dépit qu'il fait paroître , r'anime la plaisanterie qui seroit tombée d'elle-même.

On trouve dans les societez des gens d'un certain caractere qui semblent n'être au monde , que pour dire des choses desobligeantes , il ne faut pas broncher devant eux ; ils relevent toutes les fautes qu'on fait en leur presence , & en plaisantent jusqu'à fatiguer tous ceux qui les écoutent. D'autres sont naturellement brusques ; leurs manieres , le ton de leur voix ont je ne sai quoi de sauvage ; il semble qu'ils n'ouvrent la bouche que pour dire des injures aux gens.

On sait bien qu'il ne faut être ni
guin-

guindé, ni mystérieux, ni faire le suffisant, ou le rencheri : mais il ne faut pas aussi dès la première visite que l'on rend, être familier, comme si l'on se connoissoit depuis longtemps; parler de ses plus secrètes affaires, ou exiger que des personnes que vous connoissez à peine, vous fassent des confidences : elles sont toutes étonnées de cette familiarité qui naît dans un moment.

Les belles personnes, quelque peu d'esprit qu'elles aient, effacent d'abord tout ce qui se présente devant elles, parce que peu de gens font des reflexions : on est surpris par la beauté, avant qu'on ait eu le tems de se reconnoître; il n'y a que l'usage qui puisse faire revenir de ce premier étourdissement; les mauvaises choses qu'elles disent, dissipent le charme, & l'on se lasse à la fin de regarder toujours une belle peinture. Une Femme qui a une grande beauté & peu d'esprit, doit garder un silence politique, si elle a assez de lumieres pour connoître ses véritables interets.

Un homme d'épée ne se fait distinguer de la multitude, que par d'émin-

nen-

mentes qualitez, & par un grand courage soutenu d'une rare prudence. Il faut discerner les occasions, où l'on doit s'exposer. Ce n'est pas à un Commandant à faire le Carabinier, ou le Cheval-Leger; qu'il soit brave sans être étourdi; on ne plaint point ceux qui se font tuer en des endroits où leur devoir ne les appelloit pas: Mais quand on se trouve dans des occasions, où il n'y a plus de ménagemens à garder, il faut donner une libre étendue à son courage.

Il ne faut qu'une passion, quand elle est violente, pour ruïner la fortune la mieux établie; que doit-on donc attendre de ceux qui se livrent à toutes les passions, & qui donnent dans toutes sortes de plaisirs? A voir l'emportement de certaines Femmes, il semble qu'elles s'étudient à mettre le desordre dans leurs affaires: Elles risquent au jeu des sommes immenses; elles empruntent de l'argent, dont elles païent de grands interêts; elles achètent tres cher, vendent leurs nippes à tres vil prix, mettent tout en gage; c'est une déroutte & une dissipation generale. *La Comtesse Mer-*
let,

let, après avoir perdu tout son argent à la bassette, vendit sa vaisselle, sa tapifferie, son linge, ses juppes, & le lit où elle couchoit.

La ruine de certaines Maisons est infailible, où le mari n'est qu'un fantôme, au nom duquel tout se fait, sans qu'il ait jamais connoissance de rien. Ce renversement est un présage sûr de la dérouté des affaires domestiques. Une maison gouvernée de la sorte ressemble assez à un navire, qui vogue au gré des vents, sans que le Pilote y prenne garde.

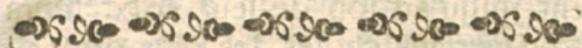
La dépense mal placée, & mal entendue ne fait point d'honneur; il faut de l'art pour dépenser à propos; & pour ménager par-là les gens qu'on veut mettre dans ses interêts. On sent long-tems le contrecoup des dépenses indiscrettes; mille gens sont ridicules dans leurs profusions, comme dans leurs plaisirs; ils ruinent leurs affaires, sans gagner l'amitié de ceux qui sont la cause de leur dérouté.

C'est une grande sagesse de proportionner sa dépense au bien que l'on posse-

possède ; la dissipation a des retours bien chagrinans. Il est dur après avoir vécu dans l'éclat , de manquer du nécessaire , & de sentir à tous momens l'importunité que causent les besoins domestiques. Ceux qui vous envyrent d'éloges interessez , tandis qu'ils trouvent chez vous une table magnifique , ne font pas semblant de vous connoitre , & vous méprisent , quand le dérangement de vos affaires vous réduit à avoir besoin de leur secours.



C DE



DE L'AFFECTION.

L'Affectation est une menterie de toute la personne , qui s'éloigne de ce qu'elle a de naturel , par où elle pourroit plaire , pour chercher dans un air emprunté de quoi se rendre ridicule. L'affectation est la fuite d'un goût gâté, d'une imagination extravagante , d'une envie démesurée de plaire , & de se distinguer , mais mal entenduë. Les autres vices se renferment dans de certaines bornes , & ils ont un objet particulier ; l'affectation se repand sur tout ; elle infecte les belles qualitez du corps & de l'esprit. Dans ces gens-là la maniere de parler , de marcher , de s'habiller , de tourner les yeux ou la tête , n'a rien de naturel ; ce sont des mouvemens inconnus aux autres hommes : pour parler il ne faut qu'ouvrir la bouche sans se peiner ; mais ils y cherchent du mystere ; il semble qu'ils remuent des ressorts : Ils seroient fâchez de rire , de tousser , de cracher , comme le Vulgaire ; ils déguisent

sent jusqu'au son de leur voix. Pour exprimer les choses les plus ordinaires ils se font un jargon qu'on a toutes les peines du monde à comprendre ; ils ne se servent que de mots choisis & de periphrases ; leur gravité, leur fierté, leur dévotion se ressentent de ce vice prédominant ; ils se donnent des louanges, ou ils se blament par le même motif ; s'ils font semblant de rejeter les éloges qu'on leur donne, ils laissent entrevoir leurs intentions au travers de leurs grimaces étudiées. Quoi qu'ils jouissent d'une parfaite santé, ils se plaignent éternellement de la délicatesse de leur complexion, & trouvent fort mauvais, qu'on ne compatisse pas à leurs peines imaginaires.

L'air affecté & précieux empoisonne les meilleures choses ; quelque belles qualitez qu'on ait, il ne faut que ce foible pour devenir ridicule. Si *Emilie* vouloit parler pour se faire entendre ; si elle n'affectoit point de se servir d'expressions trop recherchées ; si elle ne déguisoit point le son de sa voix, qu'elle a naturellement doux & harmonieux ; si avec de l'embonpoint & un visage fleuri,

elle ne se plaignoit point à toute heure, de sa mauvaise santé, on la trouveroit fort raisonnable; mais les personnes sensées ne la peuvent souffrir à cause de ses mauvaises affectations.

Prenez garde de vous travestir; ne copiez point les autres; demeurez dans vôtre naturel, si vous avez envie de plaire: ce qui est faux & affecté, est toujours fade & ennuyeux. Ouvrez les yeux, contemplez *Lucine* pour voir les mauvais effets de l'affectation: elle a de l'esprit, de la beauté, du mérite; cependant elle ne plaist point, parce qu'elle veut contrefaire les autres: elle imite la démarche de celle-ci, le son de la voix de celle-là; elle tourne les yeux d'une maniere, qui ne lui est point naturelle; elle ouvre & ferme la bouche par mesure, il semble qu'elle n'agisse que par ressorts, comme une machine; c'est une automate: Il est vrai qu'elle s'est réglée sur de bons modeles; mais tout ce qu'elle fait, choque, parce qu'elle a abandonné son air naturel, pour copier celui des autres: c'est une fort mauvaise copie d'excellens originaux.

Ce-

Celimene dans tous les endroits où elle se trouve , parle contre la galanterie : elle fait la prude & la précieuse : personne n'ignore le nombre & le nom de ses Galans ; on s'en mettroit moins en peine , & l'on ne penseroit point à démêler ses intrigues , sans l'affectation qu'elle a de vouloir passer pour une femme modeste & régulière. C'est irriter la satire , que de declamer contre des vices , que la conscience nous reproche , & qui ne sont pas ignorez du Public. Cette hypocrisie fait rire tout le monde ; au lieu de nous disculper de nos défauts , elle donne une nouvelle attention à les remarquer.

Vous voulez paroître sage , mais vôtre sagesse a un air austere , qui ressemble trop au chagrin. Les plaisirs honnêtes ne sont pas incompatibles avec la véritable sagesse. C'est estre précieux plustost que philosophe , de n'oser rire , lorsqu'il se dit des choses plaisantes & agréables.

Quelque prude qu'une Femme vueille paroître , il ne faut pas qu'elle ait une vertu farouche , ni qu'elle fasse semblant de s'allarmer , quand on lui dit choses flateuses , ou qu'on la loue

de son merite, de sa bonne mine & de sa beauté : elle en est mieux instruite que personne, & c'est une pure affectation, que de rejeter, d'un air chagrin pour contrefaire la modeste, les loüanges qu'on lui donne.

Une Femme se rend suspecte, qui se pare d'une sagesse scrupuleuse : cette grande affectation de paroître prude, est souvent trop étudiée : mais l'autre extremité est encore plus dangereuse & plus blâmable; des manieres trop flateuses & trop caressantes marquent une ame coquette : c'est mal raisonner, que de croire engager & retenir les gens par des douceurs. Pour peu qu'on ait de delicateffe, on est bientôt rebutté de cette complaisance mal ménagée, & dont on fait une si mauvaise œconomie. La severité, la retenüe, une fierté honnête est un moÿen plus sûr pour inspirer une passion qui dure; au lieu que des discours trop complaisans, une tendresse qui se laisse trop voir, un devoüement aveugle, éteignent en peu de tems les passions qu'on croit les plus vives & les plus enracinées.

Les Femmes qui disent à tout propos, qu'elles ne sont point coquettes :
que

que celles qui s'émancipent , ou qui s'oublient , leur font pitié , sont plus coquettes qu'elles ne croient : mais elles ont quelque secret interest à dérober leur marche , à ceux qui les éclairent de trop près : celles dont la conduite est plus unie , & à qui la conscience ne fait point de reproches , agissent plus naturellement ; elles ne font point les prudes & les précieuses. Il y a à parier que celles qui affectent toutes ces grimaces , n'ont qu'une vertu superficielle : les discours éternels qu'elles font à la louange de la pudeur , l'air de hauteur dont elles traitent celles qui ne gardent pas assez les apparences , ne font pas de bons garants de leur pruderie ; mais cette reserve apparente sert pour ébloüir les dupes : c'est une espece de voile , sous lequel elles cachent leurs secrets mysteres ; c'est un vernis qui donne du lustre à leur fausse modestie.

Quelques façons que fassent les Femmes ; quelque belles que soient les maximes qu'elles étalent en faveur de la sagesse , la plupart sont coquettes dans l'ame ; elles ont naturellement le cœur tourné à la galanterie & aux intrigues ; il n'y a qu'une haute vertu qui puisse corriger ce penchant : mais comme cet-

te sublime vertu est assez rare, le penchant les emporte. On leur est obligé, quand elles veulent bien se contraindre, pour garder les dehors & pour sauver les apparences : cette contrainte est un hommage qu'elles rendent à la vertu.

C'est une scene assez réjouissante pour ceux qui connoissent les intrigues secrètes de certaines Femmes, d'entendre les harangues & les sermons qu'elles font à la louange de la pudeur. Ils ne peuvent s'empêcher de leur rire au nés, en les voyant débiter des maximes severes d'un ton grave & composé. Quelques dupes se laissent séduire par ces apparences ; les connoisseurs savent à quoi s'en tenir.

Il vaut mieux souffrir modestement les louanges qu'on vous donne & que vous meritez, que de les rejeter avec une dureté mystérieuse & affectée. Le ridicule est égal d'aimer trop à estre loué ou de refuser les louanges avec une affectation qui se laisse trop voir. Souffrez ce que l'on vous dit d'honnête & d'obligeant, ou detournez adroitement le discours, sans que ceux qui vous parlent, aient à se repentir des louanges qu'ils vous ont données, ou qu'ils aient droit de vous regarder comme un homme impoli & brutal. D'où

D'où vient l'affectation que vous avez de parler incessamment à vôtre desavantage ? Est-ce par modestie ? Voulez-vous faire penser de vous tout le mal que vous en dites ? Ce n'est point là vôtre intention : mais vous voulez parler de vous à quelque prix que ce soit. Ce n'est qu'un raffinement de vanité , pour engager le monde à vous donner de l'encens , & à vous prouver que vous n'avez point en effet les défauts que vous vous attribuez par modestie.

C'est par le mesme motif que l'on parle de ses bonnes qualitez & de ses défauts. Qui le croiroit , que ce fût par une complaisance secrette & délicate , qu'*Ismene* dit si souvent qu'elle n'est pas belle , & qu'elle a le teint rude & grossier ? Elle veut , par cet aveu sincere , engager les gens à entrer dans le détail de sa beauté ; à lui parler de ses yeux qu'elle a grands & doux : Si elle n'étoit pas bien persuadée , que ses agrémens réparent ses défauts , elle n'en parleroit pas avec tant de franchise.

C'est mal s'y prendre , que de vouloir établir sa réputation sur le débris de celle des autres. J'augure mal de la vertu d'une Femme, qui condamne avec

C 5 une

une extrême severité la conduite des autres Femmes. L'affectation de ces Critiques outrées, qui interpretent en mauvaise part tous les clins d'œil, tous les gestes & tous les pas qu'on fait, est une marque presque infaillible, qu'elles font tout ce qu'elles condamnent. On n'a pas le cœur bien sain, quand on soupçonne du crime dans les actions les plus indifferentes.

La plupart des Femmes prennent pour civilité & politesse ce qu'elles font par une complaisance trop commode, & ce qui n'est que l'effet d'une humeur trop facile : Si c'est pour plaire aux hommes qu'elles se relâchent de la sorte, elles raisonnent mal ; la fierté est un moïen plus infaillible pour les ramener au point qu'elles souhaitent ; elle les tient dans le devoir & dans le respect auprès d'elles. Il ne faut pas cependant confondre la retenue avec une fierté farouche & hautaine, que les fausses Précieuses affectent quelquefois pour éblouir par des mines ceux qui n'approfondissent pas leurs mysteres. Il y a des Femmes qui croient faire les fieres, en brusquant tout le monde, & qui rebutent ceux qui leur disent des choses flatteuses, c'est extravagance plutôt que fierté.

Les

Les personnes indolentes, qui neparoissent point touchées de ce qu'on leur dit de plus obligeant, sont fort incommodes pour le commerce; elles croiroient se faire tort, si elles sortoient pour un moment de leur gravité: les fausses prudes tombent souvent dans ce défaut; à peine osent-elles se hasarder à rire, quelque réjouissantes que soient les choses qu'on leur dit. Si elles ouvrent la bouche, c'est pour dire deux ou trois paroles d'un ton précieux & radouci. On ne leur tient pas grand compte de cette pruderie affectée; elles feroient mieux de s'humaniser & de rire comme les autres, quand les sujets se demandent: une gaieté honnête, mêlée d'un peu de sérieux, est d'un grand charme pour la société.

Les personnes qui préparent, & qui apprennent de mémoire ce qu'elles doivent dire dans la conversation, plaisent rarement. Il faut que l'occasion fasse naître l'entretien, & se laisser conduire au hazard. Ceux qui se sont fait un plan de ce qu'ils doivent dire, n'écoutent point ce que disent les autres; ils sont attentifs à épier le moment de debiter ce qu'ils ont appris; mais il arrive rarement qu'ils le pla-

cent à propos. Quand vous avez dit quelque bon Mot, ne le repetez pas, soit que les autres y aient fait attention, ou qu'il leur soit échappé. Ne vous donnez point pour Bel-esprit, si vous voulez qu'on vous estime, ou qu'on vous recherche : ne vous chargez pas tout seul du soin de faire rire les autres, & de défraier la compagnie. Il en est de la beauté de l'esprit, à peu près comme de la beauté des Dames, qui ne plaisent jamais moins, que lors qu'elles sont les belles.

Une mere, qui est déjà sur le retour, qui croit encore être belle, & qui veut passer pour jeune, a grand soin d'écarter ses enfans, qui seroient des témoins irreprochables de son âge. L'affectation de paroître jeune dans une femme qui commence à vieillir, ne lui attire que le mépris & la raillerie de ceux qui connoissent son entêtement, & fait qu'on regarde avec des yeux moqueurs, ses rides & son teint usé. Il ne faut plus songer à plaire par les agrémens, quand la saison en est passée. L'on n'impose point aux yeux, ce sont des juges trop éclairés. Les meres de ce temperament abandonnent à des étrangers l'éducation de leurs jeunes filles, qui

qui perdent , par cet éloignement, l'estime & la tendresse qu'elles leur doivent; mais elles y gagnent d'un autre côté, de n'être pas les témoins de leurs intrigues & de leur coqueterie.

Une femme qui s'est distinguée long-tems par sa beauté, veut encore se distinguer par la dévotion, quand elle ne peut plus être belle. Elle est fâchée de perdre l'empire qu'elle avoit sur les cœurs, elle tâche de s'établir une autre espece de domination sur les esprits. Pour y parvenir elle prend une conduite toute opposée à celle qu'elle a toujours tenuë. Les fêtes, les promenades, les compagnies, le jeu, le soin de ses ajustemens l'occupoient tour-à-tour : il faut joüer un autre rôle, & changer de batterie, lorsque le feu des yeux s'éteint, & que le visage se flétrit; il faut avoir recours à des singularitez & à la retraite, prendre un air mystérieux, affecter des manières severes, debiter les maximes de la plus haute vertu, avec un maintien grave & composé, quoique le cœur soit toujours dans la même situation; elle change d'objet sans changer d'inclination. Quand on regarde au travers de ses grimaces, on trouve en elle un orgüeuil secret & délicat,

des raffinemens de jalousie, & toutes les autres passions qui l'occupoient, quand elle étoit le plus attachée au monde.

Ce qui décrie davantage les Dévotes, c'est qu'avec les dehors & les apparences de piété, elles veulent faire tout ce que font les femmes du monde; Elles jouënt, elles font de toutes les parties de plaisir; elles ont le même soin de leur beauté que les coquettes. Les ménagemens qu'elles ont pour leur personne, vont jusqu'à la délicatesse. Elles ne peuvent souffrir une parole qui les blesse le moins du monde; & sous le prétexte d'un zele affecté, elles censurent la conduite de toutes les autres femmes & les déchirent par de cruelles médifances, comme si elles étoient chargées du soin de réformer toute la Ville.

Toute affectation sié mal; mais elle est criminelle en matière de dévotion, & ne convient qu'à ces Dévots de cabale, dont toute la vertu consiste dans un extérieur concerté.

Quelle fatigue d'entendre ces personnes, qui n'emploient dans leurs discours que des mots choisis pour exprimer les choses les plus triviales? Est-il

ne-

nécessaire de chercher une periphrase pour demander à boire, ou pour dire quelle heure il est ? Pourquoi affectez-vous, *Dorilas*, de vous servir toujours de mots nouveaux, & que vous inventez vous-même ? Ne voulez-vous avoir rien de commun avec le Peuple ? Avez-vous peur de ne paroître pas assez précieux ? Ces mots à la mode, dont vous croëz embellir vôtre discours, vous donnent un air efféminé & ridicule : vous croëz qu'on vous applaudit, quand on se moque de vous, & qu'on vous rit au nés.

Ceux qui sont d'une basse naissance, nes'attirent que du mépris par les artifices qu'ils emploient pour cacher la honte de leur origine. On leur sauroit meilleur gré, s'ils avoïoient de bonne-foi ce qu'ils sont. Rien n'est plus méprisable que l'affectation qu'ils ont de parler éternellement des emplois de leurs parens, & de ce qu'ils ont fait d'éclatant dans les siècles passez. Ils s'exposent à entendre souvent des choses tres-humiliantes pour eux ; car on n'est pas toujours d'humeur à applaudir à une vanité si ridicule.

Une femme qui s'est mis dans la tête de contrefaire la femme de qualité, quoi-

quoiqu'elle soit née dans la roture & en pure bourgeoisie, quitte tout ce qu'elle a de naturel, & par conséquent se défait de tout ce qui pourroit plaire. Ses manières, son langage, le ton de sa voix, sa démarche, tout est contrefait. Elle chicanne perpetuellement les autres sur leur qualité, sur le peu d'égard qu'on a pour sa personne. Elle renonce tous ses parens, dont les emplois mechaniques sont des témoignages irreprochables de son extraction. *Lysé* porte l'extravagance jusqu'à faire passer son mari pour son Homme d'affaires devant des femmes de qualité qui ne le connoissent pas, & qui lui demandent pourquoi elle garde dans sa maison un homme si mal-fait ?

C'est une tentation assez ordinaire aux personnes de la Ville, de vouloir être en commerce avec les gens de la Cour; d'entrer dans toutes leurs parties, de les copier, d'étudier leur langage & leurs manières: Ce sont quelquefois de fort méchans modeles, qui sont encore de plus mauvaises copies. L'air d'autrui enté sur le sien, ne peut jamais faire un bon effet. *Fronton* est né dans l'opulence; il a une des premières Charges de la Robbe, qui lui donne un grand

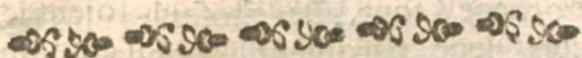
grand relief ; il a même de grands talens pour réussir dans son emploi ; mais il dédaigne son état & ses pareils ; il ne peut souffrir que les Petits-maîtres, il jure & il s'enivre comme eux ; il veut leur ressembler ; cette affectation gâte son mérite, & fait qu'il n'est ni Magistrat, ni Courtisan ; c'est une chimere.

Les personnes nées dans un haut rang sont plus naturelles, plus sociables, moins guindées, que les autres, qui se sont tirées de la poussière par leur savoir-faire, ou par hazard : ce faux air de grandeur qu'elles affectent, n'empêche pas qu'on ne les reconnoisse au travers de ces dehors empruntez. Que prétend *Dorine*, en se faisant porter la robe dans sa propre maison, lors qu'elle passe d'une chambre à l'autre ; Elle ne veut avoir de société qu'avec des Comtesses & des Marquises, de peur de s'encanailler ; c'est pour cela qu'elle ne voit aucune de ses parentes.

C'est une affectation qui marque je ne sai quoi de précieux ; de ne vouloir se servir que des plus excellens Ouvriers pour les choses les plus indifferentes. N'offrez rien à *Dorine*, qui ne vienne de la Boutique de *La Frenaye*, de *Legras*, de *Légu*, *Ledoyen* : Quelque rares
&

& quelque bien travaillez que soient les Ouvrages, son imagination n'est point satisfaite, s'ils ne sont du bon Faiseur, & de celui qui est le plus à la mode.

Les personnes sages doivent s'affujettir au caprice de la mode. Il y auroit de l'affectation à ne pas faire ce que tout le monde fait; ce seroit un air de singularité pour se faire regarder. Quelque extravagante qu'une mode paroisse, il faut la suivre quand elle est établie, & se contenter de ne pas enchevêtrer sur la folie de ceux qui les inventent. Que diroit-on d'un homme qui voudroit encore aujourd'hui porter des chapeaux pointus, & de ces chausses larges comme des cotillons?



DE LA SOTTE VANITÉ.

LA sotte Vanité, comme la définit le Traducteur de Theophraste, est un desir inquiet de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les Sujets les plus frivoles du nom & de la distinction. Un homme vain aime à parler toujours de soi, il se loue sans façon, ou il se blâme; il ne lui importe, pourvû qu'il vienne à son but, qui est de se faire estimer: l'idée qu'il a de son mérite, est la plus avantageuse du monde, il n'est que mediocrement touché du mérite des autres. Un homme vain aime à dépenser pour faire parler de lui; mais souvent les dépenses qu'il fait, sont folles & mal entendues; on en parle comme d'un extravagant. La sotte vanité ruine l'œconomie & le droit usage des talens naturels qu'un homme peut avoir, & fait qu'il se rend autant ridicule par ses bonnes qualitez, que par ses vices.

Les personnes vaines tâchent de se faire regarder par tout ce qu'elles font & par tout ce qu'elles disent: elles s'ac-

cro-

crochent à tout. Les choses les plus petites leur paroissent considerables, quand elles les croient de quelque secours pour faire naître de grandes idées de leur merite. On leur pardonneroit peut-être ce raffinement de vanité, si elles avoient quelque indulgence pour les autres, & si elles étoient moins attentives à épier toutes les occasions de les abbaïsser. Vôtre folie, *Plautine*, est de n'estimer que vous, & d'avoir un grand fond de mépris pour toutes les autres, quelque estimables qu'elles paroissent.

Nous ne pourrions nous consoler de voir que mille bonnes qualitez nous manquent, si nous ne les croyions remplacées par d'autres talens que nous nous flatons d'avoir. Quelques imperfections que l'on se connoisse, on ne laisse pas d'avoir des complaisances secretes pour son merite. Il n'y a point d'Avocat si décrié au Barreau, qui ne s'applaudisse en plaidant, & qui ne cherche dans les yeux de ses Auditeurs, des loüanges que tout le monde lui refuse.

On n'ose dire en general qu'on va de pair avec ceux qui ont un grand merite : mais quand on examine en dé-

détail ses bonnes qualitez , on croit ne ceder à personne. Cette persuasion est bonne à quelque chose ; elle fait que chacun est content de soi , & si l'on n'occupe pas les premiers postes , on se console parce qu'on croit en être digne.

Les personnes entêtées de vanité croient qu'on n'a jamais assez de déférence pour elles, & ne se contentent pas des devoirs les plus respectueux ; la moindre formalité à quoi l'on manque , les irrite : elles font des plaintes de ces petites négligences, comme si tout étoit renversé, ou qu'on leur fist le plus grand tort du monde. Mais en récompense, elles se dispensent aisément des devoirs les plus essentiels, & croient que les moindres égards qu'elles ont pour les gens, les acquittent de tout ce qu'elles leur doivent.

L'envie de faire parade de ce que l'on fait, & d'éblouir le monde par le pompeux étalage d'une érudition fastueuse, est la marque d'une sotte vanité. Un homme qui a de la raison, parle aux gens selon leur caractère ; il s'humanise & s'abaisse à propos : il ne veut point paroître plus savant que ceux à qui il parle ; & sans se parer d'une vaine
scien-

science, il entre dans le genie des autres, & leur fait trouver plus d'esprit qu'ils n'en ont naturellement : cette découverte les flatte, & les affectionne à un homme si commode & si complaisant : Ils sont bien plus contens de lui, que s'il les eût charmé par son savoir.

Ceux qui veulent toujours briller, & se faire admirer des autres, s'en font rarement aimer ; nous avons un secret dépit contre les personnes qui nous effacent ; pour s'insinuer dans l'esprit des hommes, il faut les aider autant qu'on peut, à développer leurs talens : ils se retirent contens d'auprès de vous, quand ils le sont d'eux mêmes ; ils conviennent aisément de vôtre merite, quand ils croient vous avoir persuadé du leur. Que pretend *Damis* avec son air suffisant & cette fierté ridicule, cette complaisance qu'il a pour tout ce qu'il dit, & ce dégoût pour tout ce que disent les autres ? Veut-il se faire rechercher, en faisant le rencheri & le précieux ? Ceux qui paroissent si contens d'eux-mêmes, ne contentent guères les autres ; pour avoir leur approbation, il ne faut pas aisément se persuader qu'on la merite, ni tém.oigner pour cela trop d'empressement.

ment. Les personnes si avides de réputation, la perdent le plus souvent par l'avidité avec laquelle ils la recherchent : rien ne les détourne tant de leur but, que la passion excessive qu'ils ont d'y arriver. Il y a peu de gens qui ne déchoient un peu de la bonne opinion qu'on avoit d'eux, quand ils se laissent voir trop souvent & trop long-tems ; si l'on entrevoit leurs belles qualitez, on découvre aussi leurs défauts, qui sont une espèce de contrepoids, & qui emportent souvent la balance : il ne faut pas faire paroître tout d'une vûë ce qu'on vaut, & ce qu'on fait faire, si l'on veut entretenir toujourns les gens dans l'admiration.

Une Femme qui se croit belle, se flatte aisément que tous ceux qui la voient, sont touchez de ses charmes ; elle s'applaudit souvent d'un triomphe imaginaire, & prend sur son compte des soupirs, dont elle n'est nullement coupable.

Ceux qui sont nés dans l'opulence & dans une grande fortune, s'ils n'ont beaucoup d'esprit, manquent le plus souvent d'honnêteté : ils sont accoutumés à s'entendre flatter ; la complaisance qu'on a pour eux, leur inspire un orgueil insupportable & une fierté ridicule : personne n'est assez hardi pour leur
fai-

faire sentir combien ils sont impertinens ; on aime mieux en souffrir ; ils vivent sans s'appercevoir combien ils sont haïffables , & meurent sans avoir le moindre soupçon du ridicule , que leur donnoit leur sotte vanité.

Un homme d'esprit peut revenir d'une fausse démarche qu'il a faite , ou d'une sottise qu'il a dite : un sot n'en revient pas ; il se fait un point d'honneur de ne se pas dédire. Cette constance & cette fermeté mal entenduë est l'origine de ces disputes outrées , où l'on s'opiniâtre à soutenir des propositions ridicules , parce qu'on ne veut pas avouer , qu'on a dit une sottise ; mais c'est une nouvelle sottise de la soutenir.

Qui pourroit s'empêcher de rire , en voïant de certaines personnes entêtées de leur merite , qui se proposent comme des modèles , & qui se persuadent ridiculement que tout le monde les regarde sur ce pié-là ? On remarque assez à de certains traits & à de certains gestes étudiez , qu'ils sont fort contens des belles qualitez qu'ils croient avoir ; ils fatiguent tout le monde par le recit de leurs hautes perfections ; J'ai du bien , dit modestement *Lyfias* ; je suis d'une naissance illustre ; j'ai de l'esprit

l'esprit & un extérieur qui prévient les gens en ma faveur; je ne voudrois pas changer ma fortune avec celle de l'homme du monde le plus accompli & le plus heureux. *Lysias* a quelque chose de trop; un sot entêtement, qui l'empêche de se connoître.

Un homme né mediocre est toujours content de soi, & cette complaisance mal fondée est toujours une marque sûre de la mediocrité de son esprit; parce qu'il n'a point d'idée de ce qui est excellent, ses petits talens lui paroissent des qualitez éminentes: cette prevention, s'il n'y prend garde, est une grande source d'impertinences. Un bon esprit qui voit clair, est inquiet avec de rares talens, parce qu'il envisage toujours quelque chose au dessus de ce qu'il a: Voilà ce qui fait que toutes les conditions se balancent, & que les mieux partagez ne sont pas toujours les plus heureux.

Vous croïez que le reste des hommes n'a ni esprit, ni merite, ni talens, ni habileté: en récompense vous vous flattez d'avoir tout ce que l'on peut desirer dans un homme parfait & accompli. Cette double erreur vient du même principe; la vanité qui vous donne des

D

idées

idées si avantageuses de vôtre mérite, & qui vous ferme les yeux sur vos défauts les plus grossiers, vous donne une attention scrupuleuse pour remarquer les moindres imperfections des autres.

Un homme qui a un endroit foible, & quelque mauvaise qualité dont il se défie, use de mille détours pour la cacher. S'il est de basse naissance, il cite à tout propos des personnes illustres, dont il se dit allié; on lui applaudit avec un sourire moqueur, & on le regarde comme un extravagant; voilà tout le fruit de sa politique.

Des gens nés & nouris dans la roture peuvent-ils ignorer leur naissance, & oublier jusqu'à ce point ce qu'ils sont, que de se croire des personnes de qualité? C'est un amusement pour leur vanité, que de conter à quelque dupe, que leur maison est ancienne, & qu'ils tiennent aux premières Familles du Roïaume. *Clarimont* ne parle que des alliances de ses Ancêtres, qu'il va rechercher dans les siècles les plus reculez, en remontant jusqu'au tems des premières Croisades: son pere exerçoit un emploi tres-vil, tout le monde fait encore la nature du négoce, par où il a gagné assez de bien pour acheter une belle Charge à *Clarimont*. L'en-

L'entêtement d'épouser des gens de qualité a rendu beaucoup de filles tres-ridicules & tres-malheureuses : elles se livrent avec tout leur bien , amassé par le negoce & par l'œconomie de leurs parens , à un homme d'épée qui ne les épouse que pour leur argent , & que pour réparer les debris de sa fortune. Une Fille qui a du bien , & qui n'est pas de naissance , veut sortir de l'état obscur où elle est née : le comptoir & la boutique blessent sa vanité : elle épouse un Noble , qui l'exile dans une campagne reculée : elle quitte une maison où elle vivoit fort à son aise & dans l'opulence , pour habiter un vieil château & des masures.

On peut tomber dans le Ridicule par les choses mêmes en quoi on excelle. Un homme qui chante ou qui danse de bonne grace ; qui parle , ou qui écrit poliment ; qui a quelque talent rare , s'il s'applaudit de son merite , s'il se loüe , & s'il veut que tout le monde l'admire , il s'exposera à la risée de tout le monde. Naturellement nous n'aimons pas ceux qui nous surpassent en quelque chose. Si l'on a quelques qualitez éminentes qui effacent les autres , il faut les dédomma-

D 2

ger

ger par une grande modestie ; sans cela on leur déplaira infailliblement par les mêmes qualitez que nous étalons pour meriter leur estime. Voilà la véritable raison pour laquelle une belle femme plaît rarement à une autre femme, qui se pique de beauté.

Ce n'est pas toujours la marque d'un véritable courage, de s'exposer aux perils sans nécessité : Cette hardiesse vaine, indiscrette, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, & qui s'expose sans fruit, n'a pour but que les applaudissemens des hommes. Un Guerrier dont la valeur n'est pas fanfaronne, a une intrépidité sage & réglée, qui s'anime à la vûe des Ennemis; mais il n'abandonne rien au hazard, quand la prudence le peut conduire. On voit souvent des gens qui se font tuer par poltronnerie, & qui vont chercher le peril, parce qu'ils n'ont pas la force de l'attendre.

Il y a des hommes naturellement ingrats, qu'on ne peut gagner par les bons offices. Un fond d'humeur farouche les rend insensibles aux bienfaits; on les careffe, on les aime, on est attentif à épier toutes les occasions de les obli-

obliger ; ils demeurent froids & indifférens. Cette ingratitude est souvent l'effet d'un orgueil secret ; persuadez que tous les services qu'on leur rend, sont au dessous de ce qu'ils méritent, ils ne sont point touchés de ce qu'on fait pour eux. D'autres qui ont l'ame basse & rampante, ont une reconnoissance outrée pour les moindres bagatelles, & mettent au rang des bienfaits, la pure justice qu'on leur rend.

Il est plus difficile qu'on ne pense, de bien raconter un fait, une histoire, une nouvelle. Pour rendre la chose plus vrai-semblable, & pour lui donner plus de poids, on l'exagère presque toujours, c'est mal s'y prendre : ces exagérations sont le plus souvent une marque de la petitesse de l'esprit de celui qui raconte ; c'est aussi la marque d'un secret orgueil ; les personnes vaines cherchent toujours à se faire admirer par tout ce qu'elles font, & par tout ce qu'elles disent.

La trop grande demangeaison de parler & de dire tout ce que l'on fait, est l'une des choses qui marquent plus de foiblesse dans les hommes, & qui troublent plus leur repos. On ne peut se fier aux personnes de ce caractère ; ils

veulent qu'on croïe qu'ils sont confultez, qu'ils ont l'oreille des Grands, qu'on leur fait des confidences délicates, qu'ils entrent dans de grandes affaires; mais leur vanité n'est pas satisfaite, à moins que tout le monde ne le fache: ils trahissent souvent leurs meilleurs amis, sans y penser, & ils s'attirent à eux-mêmes de fâcheuses affaires, par cette sottise vanité qui les rend fort méprisables.

Il est rare de voir des gens se corriger de quelque défaut; c'est qu'ils ne se connoissent pas, & qu'ils ne croient point en avoir. Si l'on a encore assez de modestie pour n'oser le dire tout haut, on se le dit à soi-même tout bas: si l'on avoüe en public quelques imperfections, ce sont de celles qu'il n'est pas honteux d'avouër. *Trafon* avoüe ingénument qu'il est brusque & emporté; il veut insinuer par-là, qu'il est brave, & qu'il a beaucoup de courage. *Chimene* dit en parlant de soi, qu'elle est la plus indolente & la plus paresseuse personne du monde; que ne dit-elle qu'elle est précieuse?

On plairoit davantage, si l'on se donnoit pour ce que l'on est précisément; mais l'on affecte de se parer de talens

extraordinaires, pour ébloüir ceux avec qui l'on est en commerce. Combien de gens se sont rendus ridicules par l'entêtement de passer pour beaux-esprits ?

On n'auroit rien à leur reprocher, s'ils eussent pû se renfermer dans leur naturel. Une jolie femme seroit bien plus aimable, si elle ne vouloit point passer pour une beauté accomplie.

Ceux qui font semblant de mépriser les bonnes qualitez qu'ils ont, ou d'en diminuer le prix, en usent de la sorte, afin qu'on les remarque avec plus de soin. *Clarice* qui a les yeux parfaitement beaux, se plaint à tous momens qu'ils sont trop petits. Tout le monde est persuadé que *Geraсте* est bel-esprit; en peut-on douter après tant d'Ouvrages qu'il a donnez au Public ? Cependant il dit, qu'il n'aspire point à la gloire des Genies sublimes: mais il est au desespoir, quand on le laisse dans cette opinion, & qu'on ne lui prouve pas le contraire.

Je ne mets point de difference entre louer une personne, des bonnes qualitez qu'elle n'a pas, & lui dire malignement des injures. Ce qui fait qu'on se fâche si peu de ces railleries à double face, c'est que tous les hommes sont dupes.

sur les loüanges ; ils croient toûjours en meriter de plus grandes , & loin de se fâcher, ils vous remercient de cet encens empoisonné. Défiez-vous d'*Alys*, il veut vous surprendre , ou vous rendre ridicule , il y a toûjours du mystere dans les loüanges qu'il vous donne , il se fert d'expressions malignes qui dévoilent adroitement de certains défauts cachez, qu'il n'oseroit reprocher à découvert : ce sont des honnêtetez mysterieuses , que ceux qui n'y entendent point finesse , prennent pour des loüanges sinceres , mais qui font rire tous ceux qui penetrent dans son intention , ou qui sont de concert avec lui.

Ce n'est pas toûjours pour rendre justice au merite des autres , qu'on leur donne des loüanges excessives , c'est par une intention détournée d'être payé en la même monnoie. Ceux à qui l'on refuse ce tribut que leur orgueil exige ; ne peuvent s'empêcher de laisser entrevoir leur dépit.

Quel mépris n'a-t'on point de ceux qui passent toute une visite à se loüer eux-mesmes , qui parlent incessamment de leur famille , de leur fortune , de leur credit ? L'encens qu'un homme se donne à soi-même , fait toûjours un mauvais effet ,

effet, & s'il pouvoit gagner sur soi de ne se louer jamais, il en seroit bien plus louable. Les applaudissemens qu'on se donne, fatiguent tout le monde; il faut éviter sur toutes choses, de parler trop avantageusement de sa qualité; c'est une finesse usée. *Lysis* seroit fort agréable dans la conversation, il a l'esprit vif, des manières enjouées, il donne un tour délicat à tout ce qu'il dit; mais il ramène à tout propos l'entretien sur sa haute naissance; il dit sans façon qu'il est brave, il fait le détail d'une affaire qu'il a soutenuë avec vigueur, il se couronne par ses propres mains, & s'enivre de l'encens qu'il se donne.

Depuis qu'on s'est érigé en ridicule, on n'en revient gueres, parce qu'on ne se sent gueres; ce sont des défauts qu'on porte avec soi, & qui deviennent imperceptibles à ceux qui les ont; plus on vieillit, plus le ridicule croît. Pour s'en garantir il faut s'observer dans les petites choses comme dans les grandes. C'est dans les bagatelles qu'on se fait davantage connoître, parce qu'on les néglige. Il faut surtout être en garde contre les louanges empoisonnées, qui sont plutôt des satires délicates, que de véritables louanges: nous sommes dans un siècle

malin, où chacun cherche à se moquer de son prochain, & à le tourner en ridicule. On le fait souvent sous les plus belles apparences du monde, & avec des paroles les plus flateuses & les plus caressantes.

Tout homme qui écrit, s'il n'est modeste, & s'il n'a un grand empire sur soi, devient fanfaron par l'empressement de se produire, & de lire ses Ouvrages. Ces reçits fatiguent & importunent, c'est une pure sottise de vanité, qui rend un Auteur fort méprisable, & qui marque un cœur gâté par la sottise gloire. Qu'est-il besoin de rompre la tête à tout le monde; par des lectures qu'on n'écoute que par pure complaisance, & à quoi l'on ne fait semblant d'applaudir, que pour se moquer de l'Auteur & de son Ouvrage?

Vous voulez, à quelque prix que ce soit, *Philidor*, qu'on parle de vous; mais tout ce que vous faites pour vous distinguer, c'est ce qui vous rend ridicule: la fausse gloire est l'écueil des bonnes qualitez que vous avez. Ce grand équipage qui embarasse les ruës, & qui vous fait prendre souvent pour un Ambassadeur, est cause qu'on vous regarde comme un extravagant: il semble que

VOUS

vous ayiez borné vôtre merite à avoir un grand nombre de chevaux & de valets.

Qui pourroit s'empêcher de parler de soi & de se louer, auroit trouvé ce qu'il cherche, qui est de se faire estimer. Je sai que les personnes vaines goûtent un plaisir exquis à profner ce qu'elles font; mais elles devroient aussi avoir soin du plaisir des autres, qui souffrent en les écoutant. Laissez au Public la liberté de son suffrage, c'est à lui à décider de la gloire que vous meritez.

Vous parlez toujors de vous, *Philosophe*, de vôtre femme, de vos enfans; après avoir épuisé le chapitre de vôtre naissance par un long détail de vôtre généalogie, & le dénombrement de vos Ayeux, qui ont rendu d'importans services à l'État; vous parlez des richesses immenses que vous possédez, & de la dépense que vous faites, d'une Charge que vous voulez acheter, & d'une Terre à la campagne: Croïez-vous que le Public s'intereffe beaucoup à vôtre histoire? Il y a des momens où vous aimez mieux dire du mal de vous, que de n'en rien dire; ce n'est pas afin qu'on vous croïe, c'est pour parler de vous; le plaisir que vous y prenez, dé-

dommage vôtre amour-propre ; mais il faudroit aussi dédommager les autres de l'ennui que vous leur causez.

L'entêtement des hommes touchant leur réputation , est une grande foiblesse , & fait précisément le contraire de ce qu'ils prétendent ; il les expose au mépris , & les fait tomber dans le ridicule : ces délicatesses chagrines qu'ils ont sur le point d'honneur , ne les rendent pas plus dignes d'être honorez. Quels ressorts ne font-ils pas jouer , pour abaisser les autres , & pour s'élever sur leur ruïne ? Cette basse jalousie & cette malignité envieuse est la marque d'un merite mediocre.



DU MAUVAIS GOUST.

C'Est une espece de maxime que tout le monde debite sans l'examiner, qu'il ne faut point disputer des Gousts : il est cependant tres-assuré qu'il y a un bon & un mauvais Goust, & que ce seroit rendre un grand service aux gens, de leur faire sentir cette difference. L'homme du monde qui a le mieux penetré dans les replis du cœur humain, a dit qu'il y a dans les ouvrages de l'Art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans les productions de la nature ; celui qui ne le sent pas, ou qui aime en deçà, ou au delà, a le goust defectueux ; ce n'est donc pas sans raison que l'on dispute des gousts ; mais ce seroit une espece de prodige, de redresser ceux qui ont le goust mauvais, à cause de la répugnance naturelle que chacun sent à convenir de son peu de jugement : personne ne veut avoüer de bonne foi qu'il se trompe, ou qu'il a un mauvais goust.

La chose du monde la plus rare c'est

le discernement ; cependant tout le monde se mêle de juger , sans se mettre en peine de laisser voir son foible & son mauvais gouft. On veut , à quelque prix que ce soit , entraîner tout le monde à soi , & enlever tous les suffrages , quelque bizarre que soit le jugement que l'on fait des choses , qu'on approuve , ou qu'on blâme.

Le nombre est rare de ceux qui se connoissent en vrai merite ; ils prennent l'apparence pour la réalité , & le clinquant pour le bon or : ils se laissent ébloüir par un éclat superficiel , qui ne plaît qu'aux gens de mauvais gouft ; ainsi l'on peut esperer d'avoir des approbateurs , sans avoir un merite veritable. On peut même quelquefois hazarder de certaines choses équivoques , qui peuvent être interpretées en bien ou en mal : ceux qui en jugent sainement , ne s'y laissent pas tromper ; mais il y a bien des dupes.

Combien de gens donnent leur suffrage , par un entêtement ridicule , à des sottises qui sont rejetées par le bon sens ? Il est aussi difficile de faire valoir de mauvaises choses que tout le monde condamne , que de détruire celles qui ont une approbation generale : les mauvais

vais

vais connoiffeurs mettent leur gloire à refifter au torrent : fi on leur demandoit la raifon pour laquelle ils condamnent de certains Ouvrages, & qu'ils vouluffent répondre de bonne foi, ils n'en apporteroient point d'autre, que parce que tout le monde les approuve. Vous censurez dans une Piece les meilleurs endroits, & qui font applaudis de tous les connoiffeurs ; vous blâmez également ceux qui font bien, & ceux qui font mal ; vous riez d'un homme de mérite comme d'un fat ; manquez-vous d'équité, ou de difcernement ? Il faut opter.

Quelque extravagant qu'un homme foit dans fes goufts, il les propofe comme des modeles, & veut avoir des approbateurs. *Frontin* a fait bâtir une maifon d'une ftructure extraordinaire ; il eft charmé de cet édifice ; Et s'il en eftoit crû, on abattroit toutes les maifons, pour les rebâtir fur ce plan. Le gouft eft le triomphe de l'amour-propre ; ceux qui l'ont jufté & excellent, le rendent fameux par leurs inventions, quand même ils n'inventeroient que des bagatelles.

Ce qui fait que les Femmes aiment tant à parler, c'eft qu'elles ne favent rien.

rien. Cette maxime paroît un paradoxe; elle est cependant tres-veritable; comme elles n'ont rien dans l'esprit, tout ce qui frappe leurs sens, les occupe, & devient la matiere de leurs entretiens: ce qu'elles voient, ce qu'elles entendent, leurs joïes, leurs chagrins, leurs affaires domestiques, leurs intrigues, leurs querelles, sont des sources intarissables, pourvû qu'on ne parle que de bagatelles, elles ont toujours de quoi fournir à la conversation.

On voit des femmes d'un goüst si dépravé, qu'elles veulent absolument qu'on parle d'elles: que ce soit en bien ou en mal, cela leur est indifferent, pourvû qu'on en parle: le plus grand des malheurs, à leur avis, est d'être oubliées; elles y mettent bon ordre, & font tant d'extravagances, qu'il est impossible que le Public n'en soit informé. Autrefois les hommes étoient moins réservés, & avoient moins de retenuë que les femmes. La mode a changé, elles sont plus folles & plus emportées, elles gardent moins de mesures, & se mettent moins en peine de sauver les apparences. Il y a de certaines femmes d'un caractère si bizarre, qu'elles ne prendroient point de goüst à tout ce qu'e-
les

les font, si tout le monde n'étoit instruit de leurs aventures; elles font penser plus de mal, qu'il n'y en a effectivement dans leurs commerces; elles aiment le bruit & le fracas, & veulent se faire remarquer par quelque endroit.

Le croiroit-on, si on ne le voïoit de ses yeux, que des femmes distinguées par leur rang, & par leur naissance, se fissent honneur de leurs galanteries, & qu'elles établissent leur merite sur le nombre & sur la réputation de leurs Amans? Bien loin de faire mystere de ces sortes d'affaires, elles en parlent avec la même liberté, que si c'étoient des choses indifferentes. On les voit au Cours & aux Tuilleries, se promener tête levée avec leurs Amans; ils vont ensemble à l'Opera, à la Comedie, dans les maisons où l'on joïe; ils ne se quittent point. Un attachement si public & si déclaré ne devoit-il pas faire rougir une femme, qui auroit encore quelques sentimens d'honneur, & quelque reste de raison. L'on s'étonne, avec justice, qu'elles aient l'assurance de paroître en public; la corruption du siecle, les noms specieux qu'on donne à ces sortes de commerces, n'en adoucissent point l'infamie; si on les appelloit

loit

loit par le nom qu'ils méritent, elles auroient horreur d'elles-mêmes.

Quelque mérite qu'un honnête homme puisse avoir, il est exposé aux froides railleries des mauvais Plaisans; les fots y applaudissent, mais ce sont des fots: les honnêtes gens qui ne jugent point par prévention, lui rendent justice, & ont compassion de ceux qui prétendent le tourner en ridicule.

Un homme qui se ménage, & qui parle peu, ne donne pas de prise aux mauvais Plaisans, qui ne savent par où l'entamer: mais il est aisé de faire voir le ridicule de ces étourdis, qui parlent long-tems & fort haut, qui décident mal à propos, qui condamnent les bons endroits d'un Ouvrage, & en approuvent les méchans, sans discernement & sans règle.

Les Plaisans de profession aiment mieux choquer leurs meilleurs amis, que de manquer l'occasion de dire une plaisanterie: ils ne font pas réflexion, qu'en faisant rire les autres, ils se rendent eux-mêmes ridicules.

Mille gens croient se distinguer par des singularitez bizarres, qui font naître des idées tres-desavantageuses. Vous n'êtes pas dans le fond aussi liber-
tin

tin que vous le paroissiez : si vous vouliez garder les dehors , & sauver les apparences , vous passeriez pour un honnête homme. Quel ragoust trouvez-vous à vous décrier de gaieté de cœur ? La réputation d'honnête homme , d'homme sage & regulier , est-elle d'une si petite consequence , que vous la risquiez pour un bon mot , & pour quelques froides railleries sur des matieres , dont on ne doit parler qu'avec beaucoup de reserve. On juge des hommes par l'exterieur , & on a droit de croire , que leurs sentimens sont tels qu'ils affectent de les faire paroître.

Un bel-esprit , qui se croit tel , & qui veut être regardé comme bel-esprit , est le fléau de la société. Qui pourroit tenir contre les applaudissemens qu'il se donne , contre le mépris qu'il a de tout ce que les autres louent , & qui merite le plus d'être loué. Il se montre par ses endroits favorables ; toutes ses paroles , tous ses gestes , tous ses clins d'œil signifient qu'il est bel-esprit , qu'il en est persuadé , & qu'il en veut persuader les autres.

C'est une grande misere de n'avoir pas assez d'esprit pour s'appercevoir qu'on dit une sottise ; mais ceux qui
s'o-

s'obstinent à soutenir toutes leurs extravagances, sont encore plus à plaindre, parce qu'ils sont incorrigibles.

Quelle fatigue quand on a de la raison, d'écouter ces diseurs de rien, qui parlent long tems, & qui ne débitent que des paroles! Les Femmes d'esprit parlent beaucoup, & en bons termes: si elles pouvoient éviter les inutilitez, leur conversation auroit de grands charmes: En racontant une histoire, elles n'en omettent pas la moindre circonstance: Si elles parlent d'une affaire, elles l'examinent jusqu'aux plus petits détails; & après avoir tout dit, elles ajoutent encore des épisodes, qui leur ouvrent une belle carrière.

Il y a un milieu à garder entre la démangeaison de faire des confidences, & une réserve scrupuleuse, qui n'ose parler des moindres bagatelles. *Damon* fait quelquefois mystere des choses que tout le monde fait; il prie qu'on lui garde le secret pour des Nouvelles qu'il raconte, & qu'on peut lire comme lui dans la Gazette.

Un Philosophe disoit; *Parle, afin que je te connoisse*: Si cette maxime est certaine, la plûpart des Dames laissent trop voir quels sont leurs sentimens sur
la

la Galanterie ; elles ne sont pas assez réservées sur ce chapitre ; elles parlent trop librement d'intrigues, d'amourettes, d'avantures, d'histoires galantes, de bonnes fortunes : Ces discours les deshonnorent plus qu'elles ne pensent ; c'est une marque, qu'elles sont un peu trop apprivoisées, & que ces sortes d'affaires ne leur font point peur. Il n'est pas nécessaire qu'elles paroissent si sçavantes sur ces matieres ; une ignorance loüable leur feroit beaucoup plus d'honneur.

C'est avoir de l'esprit, que de savoir se proportionner à toutes sortes de caracteres, de s'élever ou de s'abaisser, selon les occasions qui se presentent : rien ne doit être au dessus & au dessous de la connoissance d'un homme qui a un grand esprit ; il est capable des choses les plus relevées ; il descend dans les plus petits détails, quand il le faut. On connoit de certains gens qui font les plus beaux Ouvrages du monde, & qui paroissent imbecilles dans des affaires d'interest : tout le monde les trompe, leurs domestiques les volent, parce qu'ils ne veulent pas s'abaisser à de petites choses, dont ils devroient avoir une connoissance plus exacte. *A-*

Agaton dans les visites qu'il fait à des femmes, leur dit mille choses savantes, jusqu'à leur citer des passages grecs : il faut que ce que l'on dit, soit proportionné au genie & aux connoissances des gens à qui l'on parle, puisqu'on ne parle que pour se faire entendre. Il n'est pas difficile d'imposer à des dupes ou à des ignorans, & de les étourdir avec de grands mots.

Depuis que *Turpin* s'est mis en tête de faire le savant, il est devenu insupportable ; il se mêle de décider sur tout, & il ne décide que de travers : les meilleurs Sermons l'endorment, il bâille au Théâtre, & fait la moïe aux Acteurs : les plus excellentes Pieces de prose & de vers ne lui paroissent que mediocres ; mais il se declare le patron de celles que tout le monde siffle ; c'est se faire une querelle personnelle, que d'oser soutenir qu'elles sont mauvaises : ses décisions ont un air de hauteur & de fierté, à quoi rien ne resiste : *Turpin* seroit bien plus honnête homme s'il ne croïoit pas être savant.

Les Femmes, le Peuple, les esprits bornés ne sont point touchés des choses qu'ils comprennent aisément ; ils sont plus touchés de ce qu'ils n'entendent

dent pas ; ils croient qu'il y a du mystere dans ce qui leur paroît au dessus de leur intelligence. Ceux qui prêchent aux Filles voilées , ne les charment pas toujours par des discours raisonnables , intelligibles , pleins de sens ; il faut leur donner du sublime , & les ébloüir par de faux brillans.

Peu de gens ont le discernement assez juste pour se défendre du charme de la nouveauté ; de là viennent ces applaudissemens mal fondez , pour des Ouvrages qui n'ont d'autre merite que celui d'être nouveaux. Les fautes qui y sont , nous surprennent agréablement , & cette surprise diminue nôtre attention. Les plus belles choses du monde ennuient & fatiguent par un trop long usage. Ce qui nous a le plus piqué , laisse en nous une habitude qui nous le rend fade. Plus une passion a été vive , plus donne-t-elle de dégouft, quand on en est gueri. Cependant si on avoit l'esprit juste , on ne se dégoufteroit jamais de ce qui doit plaire , & l'on n'applaudiroit jamais à ce qui ne merite point d'être applaudi.

J'ai vû des gens se plaindre de ce que certaines personnes avoient l'humeur trop enjouée ; ceux qui veulent
toû-

toûjours rire, ne font pas toûjours rire les autres : trop de gaieté ennuie à la fin, & devient fade. Il en est qui ne peuvent pas dire la moindre chose, sans éclater, & qui reçoivent de même avec de grands applaudissemens, tout ce qu'on leur dit. C'est souvent une marque de bestise & d'un esprit borné, qui admire ce qui est de moins admirable ; les grands esprits ne font pas de grands admirateurs.

Les esprits foibles & flotans ont toûjours envie de faire tout ce qu'ils voient faire aux autres : incapables de prendre une resolution d'eux-mêmes, ils se laissent tourner par les exemples qui les frappent, & sans rien executer de ce qu'ils projettent, ils sont toûjours agitez d'une infinité de reflexions, qui se détruisent les unes les autres.

C'est mal raisonner, que de croire qu'il y a de la grandeur d'ame & de courage à haïr toûjours les gens dont on a reçu de mauvais offices. Cette passion est une marque de foiblesse ; ceux qui n'ont pas assez de generosité pour pardonner, ni assez de courage pour se vanger quand ils haïssent, ne pardonnent jamais.

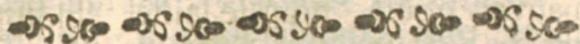
Il faut avoir du merite & de rares qualitez , pour ne pas tomber dans des fatuitez bizarres , quand on a fait une grande fortune. La tête tourne , & le vertige prend dans cette haute élévation : mais la bonne fortune est un voile qui couvre le ridicule ; les extravagances d'un homme en faveur ne font pas leur effet , elles ne font point regardées comme des extravagances : ce qui paroïssoit monstrueux dans un homme disgracié , est toléré , & quelquefois applaudi dans un homme en place.

Combien de gens se font valoir par leur parure , & par leur train ? Ont-ils d'autre merite , que celui d'être suivis d'un nombreux cortège , & de trainer en tous lieux un équipage magnifique ? Et l'on est assez imbecille pour les en estimer davantage ; un habit doré donne des entrées dans des lieux , où l'on ne seroit pas souffert , si l'on étoit plus mal vêtu. Le merite n'est pas gravé sur le front ; un sot avec un extérieur brillant marche sur le ventre à un bel-esprit , qui n'a pour son partage que beaucoup de savoir. Il faut être fat pour se croire quelque chose à cause de la richesse des habits

E qu'on

qu'on porte : mais il faut avoir un mauvais goust, pour se laisser éblouir, par un merite imaginaire, que l'on quitte en se deshabillant. *Damon* se plaint d'avoir été mal reçu chez la Marquise *Araminte*, qui a eu de grands égards pour *Trafimont*, qui n'est qu'un sot, mais magnifique, & dont l'équipage fait honneur aux portes où il s'arrête : *Damon* a tort de n'être pas riche, & d'être à pié.





DE L'IMPOSTURE.

EST-IL possible qu'il n'y ait plus de sincérité dans le monde, & qu'on n'ose se fier à personne? Ceux qui vous flatent en vôtre présence, qui vous caressent, qui vous baisent; si-tost qu'ils vous ont quitté, ou que vous avez tourné le dos, disent mille choses outrageuses de vôtre conduite; ce procedé est infame. Il faut se défier des paroles doubles & artificieuses, comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux; les manières d'agir si concertées marquent un grand penchant à la fourberie & un grand fonds d'imposture.

La plupart des hommes ne sont que d'habiles fourbes; ils s'étudient à tromper le monde par de belles apparences, & par des paroles flateuses; ce sont autant de fleurs qu'ils jettent pour couvrir le piège qu'ils ont dressé.

On s'écarte souvent des regles de la bonne conduite, quand on veut trop raffiner; l'artifice, les mauvaises finesse, la dissimulation prennent la place de la

capacité & du bon sens ; on fait des fautes plus considerables à mesure qu'on s'éloigne davantage des routes communes ; & l'on est souvent la dupe de ses propres tromperies.

Un esprit dissimulé fait les premieres démarches, & impose par cet artifice aux gens qui ne peuvent soupçonner qu'un homme qui les voit, & qui leur parle, ait dans le cœur quelque haine secrette : il se sert de termes soumis & respectueux pour adoucir ceux qui se plaignent de lui avec raison, & qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçûes : son but est de les endormir pour les pouvoir tromper plus sûrement.

La sincerité est l'ame du commerce & de la société civile ; cependant c'est une vertu tres-rare dans un siècle aussi raffiné que celui où nous vivons : c'est un art & un métier que de déguiser ses sentimens : ce qu'on témoigne d'ouverture de cœur, n'est qu'un manège pour attraper les confidences des hommes. On ne trouve de gens sinceres, que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour être fourbes.

Pourquoi faire des promesses en l'air, qu'on n'a point envie de tenir, & qu'on n'est pas toujors en état de remplir ?

Vous

Vous abordez *Lysandre* avec un air soumis & respectueux; vous lui exposez vôtre affaire, vous le conjurez de vous y servir, il s'y engage sans hésiter; & avec l'assurance dont il vous parle, vous croïez qu'il vous aidera de tout son pouvoir; mais en vous quittant il oublie vôtre nom, & la nature de l'affaire dont vous lui avez parlé; il n'y pensera plus. Cependant il est toujours entouré & respecté de mille gens qu'il abuse depuis un tres-long tems, en leur offrant son credit & son amitié. On a autant de peine à se détromper des fourbes, qu'à se guerir d'une Maîtresse infidelle

Je ne comprends pas la hardiesse de certaines gens à débiter des mensonges; ce vice est si bas & si deshonorant, qu'il n'en faut pas davantage pour perdre de réputation un homme, quelque merite qu'il puisse avoir d'ailleurs. Il est inutile de prendre des précautions pour soutenir un mensonge; la verité se découvre tôt ou tard, malgré qu'on en ait. Les fourberies les mieux concertées se démontent toujours par quelque endroit, qu'on n'a point prévu. *Fulvie* est la plus jolie fille du monde, & qui a l'esprit le plus réjouissant; mais elle a un si grand penchant à mentir, qu'elle ne sauroit di-

re la moindre chose, sans y glisser quelque mensonge: aussi on n'ajoute plus de foi à tout ce qu'elle dit; les veritez les plus certaines deviennent des fables dans sa bouche.

L'on trouve dans toutes les conversations de ces esprits frivoles, oisifs, desoccupez, sans application, sans attention, qui ne sont pas même sûrs de leurs propres sentimens, & qui disent en même tems le *oui*, & le *non* sur la même matière. Ne comptez point sur ce qu'ils vous promettent; ils promettront la même chose à vôtre ennemi sur la même affaire, & ne tiendront parole, ni à l'un, ni à l'autre; ils ne penseront pas même un moment après, qu'ils aient rien promis, ou qu'on leur ait parlé.

La plupart des hommes prennent moins de soin à se guerir de leurs passions, qu'à les déguiser. Un fourbe qui se connoît, & qui veut passer pour un honnête homme, se cache sous le voile de l'hypocrisie; il se donne une peine inutile, ses vices paroissent malgré lui au travers des ténèbres dont il les enveloppe; mais il croit duper le monde; ce préjugé le console & le rassûre.

Qui peut douter que les faux-Devots ne soient bien persuadez du ridicule qui

qui est attaché au personnage qu'ils jouent, puis qu'ils se servent de tant d'artifices pour se déguiser, & pour se dérober aux yeux du monde? Leur vie est une comédie perpetuelle, il semble qu'ils soient toujours sur le Théâtre; ils ne quittent guères le masque; leurs défauts ne leur font point de peur, pourvû qu'ils soient couverts d'une apparence spécieuse. Vous vous trompez, *Alidor*, si vous croïez toujours jouer le Public, on vous connoît; vos grimaces ont abusé quelques dupes pendant un tems, on en est revenu. Vous vouliez avoir le poste où vous vous êtes placé, vous y voilà, il n'est plus besoin de vous contrefaire; on vous tient quitte de cette ceremonie, qui vous couste encore des soins; jouëz maintenant un autre rolle; puisque vôtre fortune est faite, il est tems de devenir devot.

Tout le monde se vante d'être sincere, parce que tout le monde fait que la sincerité est comme l'ame du commerce; sans cette vertu la société n'est qu'une école de tromperie; il faut fuir les personnes doubles, comme des ennemis qui veulent nous surprendre. Mille gens se servent de leur habileté, & de l'ascendant qu'ils ont sur les autres,

E 4.

pour

pour les faire tomber dans tous les panneaux qu'ils leur tendent ; pour les tromper plus sûrement & avec plus d'adresse, ils se couvrent du voile de sincérité, ils affectent un air aisé, naturel, éloigné du mystere. Cette sincérité concertée est une tromperie fine & delicate, pour amener les gens au point où ils veulent, & pour les faire tomber dans le piège sans s'en appercevoir.

Une personne jalouse de sa gloire ne manque jamais à garder sa parole, quelque legere que la matiere paroisse ; il faut même être plus exact & plus circonspect dans les petites choses, & qu'on ne croit pas de consequence, parce qu'il est plus aisé de s'y relâcher. C'est un vice tres-honteux, que d'amuser les gens par de belles promesses, quand on n'a ni la volonté, ni le pouvoir de les accomplir.

On n'est pas embarrassé sur le parti qu'on a à prendre avec un homme qui s'est déclaré contre nous, ou qui nous hait ouvertement : mais on est aisément la dupe d'un ami feint & dissimulé, qui se déguise & qui se cache : les personnes de ce caractère sont dangereuses dans la vie civile. Il est moins honteux de laisser connoître aux gens, qu'on n'est pas de
leurs

leurs amis, & qu'ils ne doivent point compter sur nous, ni en attendre de bons offices, que de les amuser par les apparences d'une amitié hypocrite; au moins ils savent à quoi s'en tenir.

Il est assez ordinaire dans le commerce du monde, de voir des gens qui font semblant d'approuver vôtre conduite, & qui vous condamnent impitoyablement avec ceux qui vous censurent: Ils leur font même remarquer vos défauts, dont ils sont mieax instruits que les autres par les confidences que vous leur avez faites. C'est une perfidie punissable, & ce manége est indigne d'un homme d'honneur.

Un Auteur qui vient vous lire son Ouvrage; ceux qui vous consultent sur quelque affaire, ou qui vous demandent ce qu'on dit dans le monde sur leur conduite, ne le font pas toujours dans le dessein d'estre redressez, ils veulent être flattez & applaudis. Il faut être né bien sincere, quand on connoît leurs intentions, pour leur parler avec liberté sur une matiere si délicate; & pour leur faire voir le ridicule de leur entêtement. C'est avoir une condescendance cruelle, que de nourrir leur sottise vanité, par les fausses louanges dont on les endort.

E s.

C'est.

C'est un procedé infame d'irriter par de mauvais rapports des gens, qui sont déjà aigris les uns contre les autres. On se trompe de croire s'attirer par là leur confiance & leur amitié; l'on s'en fait mépriser: Il y a je ne sai quoi de lâche & de bas dans le cœur d'un homme, qui pour se faire des amis, peut se résoudre à détruire les autres par des discours empoisonnez.

Les hommes sont souvent injustes sur le chapitre des Femmes: il y en a beaucoup de vertueuses & de regulieres, à qui l'on ne peut rien reprocher; mais parce que quelques-unes leur ont joué de mauvais tours, ils se défont de toutes les autres. Ce sentiment est injuste; s'il y a quelques femmes coquettes, leur coquetterie ne doit point faire tort à la réputation des femmes modestes. Il faut être fort reservé à prononcer sur ce chapitre. Je n'approuve nullement ces satires malignes qui accusent toutes les Femmes en general; ce seroit aussi une imbecillité de les louer toutes sans distinction. On voit quelquefois de grandes Comediennes en matiere de pruderie; elles ont une grande réputation de sagesse, mais elles n'en ont pas le merite: d'autres passent pour Coquettes, qui

ne le font point ; les apparences qu'elles ne gardent pas assez , font tout le crime de leur conduite.

La réputation qui n'est pas fondée sur une véritable vertu , ne dure pas long-tems ; on peut ébloüir le monde par une conduite adroite , & par des affectations bien ménagées ; mais cette estime s'évanoüit bientôt ; l'artifice se dément de lui-même ; des occasions imprevûes font connoître le déguisement. Une fausse valeur ne se soutient pas , quand le danger est réel ; une vertu contrefaite ne mene pas loin , parce qu'il est fort difficile de feindre toujours ; on se lasse enfin d'employer les artifices nécessaires pour tromper le monde ; & l'on néglige les apparences , quand on croit ses affaires en sûreté , on se donne de certaines licences ; l'habitude l'emporte souvent sur les précautions ; une surprise qui vous met hors de garde , la curiosité d'un domestique , une visite imprevûe , une action qui n'aura pas été concertée , le tems qui tire la vérité du fonds de l'abîme , expose au grand jour tout à coup , & lors qu'on s'en défie le moins , ce que l'on croïoit couvert de ténèbres impenetrables.

Les apparences de la vertu font quel-

quefois pour la réputation le même effet que la vertu même. Combien de Femmes passent pour Vestales, parce qu'elles ont des dehors de sagesse, & qu'elles jouent parfaitement la comédie? Ce qui est embarrassant dans le personnage qu'elles font, c'est qu'en trompant le public, elles ne peuvent se tromper elles-mêmes; & tandis qu'on leur donne de grands éloges pour leur fausse sagesse, la conscience leur fait des reproches bien aigres, & leur fait sentir le ridicule de leur hypocrisie.

Les grandes maximes de sagesse que débitent les Prudes, ne sont qu'un artifice pour s'étourdir sur la privation des plaisirs qu'elles regrettent, & pour décrier la conduite de celles qui sont encore en état d'en prendre. Chagrines de n'être plus comme elles étoient, l'objet des vœux & de l'assiduité des soupirans, elles tâchent de trouver dans leur modestie forcée, & dans le déchainement qu'elles font paroître contre toutes les jolies femmes, le dédommagement de leur beauté usée, elles cherchent des consolations pour se soutenir dans le nouveau genre de vie qu'elles sont contraintes d'embrasser.

La plupart des actions qu'on loue,
font

font plutôt l'effet de l'humeur & du temperament, que d'une veritable vertu: c'est pour cela qu'on agit autrement devant la foule, que lors qu'on n'a point de témoins. La vertu, quand elle n'est point équivoque, ne se dément jamais; le plaisir de bien faire suffit aux personnes vertueuses; qu'on les approuve, ou qu'on les censure, elles vont toujours leur chemin.

La vie de certains hommes est une espece de chimere; c'est un assemblage bizarre de qualitez opposées: l'exterieur marque de la modestie, de la retenue, des manieres qui s'éloignent de celles des gens du monde; mais les mœurs ne sont gueres conformes aux apparences. Ces mêmes hommes qui sont separez du monde par leur caractère, & par leur état, sont plus mondains que les autres, plus vains, plus galans, plus curieux de tout ce qui peut leur donner quelque agrément: on leur pardonneroit mille autres choses, si on ne les voïoit point dans de certains commerces, qu'ils ne prennent pas assez la peine de cacher.

On entend tous les jours des gens qui disent, que pourvû qu'on ait la conscience nette, il ne faut pas se mettre en

peine des bruits & de la médifance: c'est mal raisonner, la bonne réputation est un tribut legitime qu'on retire de la vertu: cette indolence pour l'estime & pour l'approbation des hommes est souvent un reproche secret d'une conscience qui se rend justice, & qui s'en trouve indigne: Ceux qui ne se mettent pas en peine de la médifance, vivent d'une telle manière, qu'ils ne peuvent guères l'échapper; ils se rassurent contre la critique par cette feinte indifferencé.

Combien de gens, sans avoir beaucoup de merite, ne laissent pas de se faire rechercher par les secours & les services qu'on en espere? Ils s'intriguent à la Cour, chez les Princes & chez les Ministres; quoi qu'ils n'y aient pas un grand credit, on les y souffre; ils trouvent des dupes à qui ils persuadent qu'ils ont tout pouvoir auprès des uns & des autres: peu de gens s'appliquent à suivre leur marche, on aime mieux les en croire sur leur parole, jusqu'à ce qu'ils aient été trompez, & qu'ils aient connu par experience, qu'on ne doit faire aucun fonds sur leurs promesses. Si vous voulez acheter une charge considerable à la Cour. si vous avez un procez de consequence à solliciter, ils vous promet-

mettent cette charge & le gain de vôtre procez , comme s'ils dispoſoient des Miniſtres & des Juges : le Prince donne la charge à un autre , le procez ſe perd , & l'on connoit enfin , que ce ſont des Viſionnaires & des Charlatans , qui n'ont ni credit , ni reſſource.

Eſt-ce pour cacher la honte de leur naiſſance que de certaines gens prennent des airs de grandeur , qui leur conviennent ſi peu ? Ils trompent pour quelque tems ceux qui ne les connoiſſent pas ; mais quand on a découvert le myſtere , & percé l'obſcurité de leur origine , on ne leur pardonne pas une fierté ſi mal entendüe.

On n'en eſt pas plus eſtimable pour faire une grande dépenſe , & fort au deſſus de ſa condition : il vaut mieux avoir de l'or dans ſes coffres , que ſur ſon carroſſe ou ſur ſes habits : on ne diſtingue plus le ſimple Gentilhomme ou le Financier, d'avec le Duc & Pair, ou d'avec le grand Seigneur ; le plus ou le moins d'argent fait la diſtinction des rangs & des familles ; c'eſt un mal ſans remede.

Il eſt inutile de faire reſſouvenir de nous, des gens qui veulent nous oublier, & qui ont pris leur parti : loin de les
met-

mettre dans nos intereffs, nous ne faisons que les aigrir contre nous, ou redoubler leur chagrin. C'est beaucoup, si dans la situation où ils sont à nôtre égard, ils ne nous rendent pas de mauvais offices : il faut, du moins, être en garde contre la perfidie, & craindre que sous ces belles apparences qu'ils nous montrent, pour nous paier de nos complimens & de l'assiduité que nous avons à les solliciter, ils ne nous joüent sourdement de mauvais tours.

C'est mal connoître les hommes, que de prétendre les satisfaire avec de vains complimens : ils sont trop interessez, ils veulent des services réels. *Aristide* embrasse & baise tous ceux qui viennent le visiter; il leur offre son credit de la meilleure grace du monde, & dans des termes les plus caressans & les plus flatteurs: le même compliment qu'il a fait à *He-Elor*, il le repete à *Martin*, & ne tient parole ni à l'un, ni à l'autre. On croit aisément ce que l'on desire, & l'on se laisse persuader par une apparence de sincérité; mais une esperance trompée plusieurs fois fait naître le mépris pour ceux qui abusent de nôtre credulité, on les regarde comme des imposteurs. Un honnête homme doit être fidele à sa parole, & ne

ne promettre jamais que ce qu'il a envie de donner.

Il faudroit bannir de la société ces personnes doubles, qui accablent de caresses & d'embrassades tous ceux qu'ils abordent, & qui en font des railleries un moment après. On n'est pas obligé de faire de grandes démonstrations d'amitié aux gens qu'on ne connoit qu'à peine; mais on est obligé de les épargner, quand ils ont tourné le dos: c'est agir contre les règles de l'honneur, que d'en user autrement.

Lysidor vous a chagriné; vous vous plaignez par-tout de son procédé desobligeant, & cependant vous le caressez, vous lui témoignez toujours le même empressement, que si vous n'étiez point changé à son égard: vous n'êtes pas le même homme devant *Lysidor*, que quand il est absent. C'est un malheur d'être obligé de rompre avec les gens qui nous rendent de mauvais offices, & que l'on voudroit toujours ménager; mais le *patelinage* est une foiblesse.

Ceux qui pour se vanger des personnes qu'ils n'aiment pas, & dont ils ont reçu quelque outrage, font courir des fatires en prose ou en vers pour les décrier, se servent d'un moyen bas & hon-

teux:

teux: S'ils n'osent les avoüer, ils sont semblables à ceux qui attaquent leurs ennemis par derrière, & qui n'ont pas le courage de les attaquer de front; s'ils les avoüent, ils se font des ennemis irréconciliables: ces sortes d'affronts ne se pardonnent jamais de bonne foi.

Le sel d'une fine raillerie pique les personnes qui ont du goût; mais le moïen de supporter les grossières équivoques de ces esprits obscènes, qui parlent devant des femmes sur toutes sortes de matieres, avec une liberté qui fait souffrir tous ceux qui ont quelque delicateffe? Prétendent-ils faire les beaux esprits, en déchirant, sans misericorde, des Femmes qui sont souvent fort sages, & dont ils inventent des histoires scandaleuses, qu'ils décrivent jusqu'aux plus petits détails, pour y donner plus de vraisemblance? Ces manières étourdies, ces plaisanteries fades, ces discours libertins, ces impostures, ces noires médisances marquent une bassesse d'ame & un fond de corruption, dans ceux qui les font & dans ceux qui y applaudissent.

C'est une hardie entreprise, que de vouloir reprendre tous ceux qui font des fautes. Un homme qui ne veut rien passer aux gens, trouble son repos & ce-
lui.

lui des autres. Permettez à *Eugenie* de faire la précieuse & la prude; tout le monde fait son histoire; mais elle se flatte de tromper les yeux du public, & se regarde elle-même comme un modele de pruderie. Que vous importe, que *Faustine* affecte un jargon pour se distinguer, & qu'elle repete vingt fois dans un quart-d'heure, un mot qui ne fait que denaitre; les Favoris de cette espece ne tirent pas à consequence. *Lucine* qui se pique de savoir l'Histoire, fait à tous momens des bevûës, qui excitent la risée de ceux qui l'écoutent; elle confond les tems, les lieux, les noms, les caracteres: Quel interest prenez-vous aux Grecs & aux Romains, qu'elle estropie de la sorte? laissez-lui le champ libre, & ne faites point le docteur mal-à-propos.

Ce seroit une trop grande lâcheté, que d'approuver niaisement toutes les sottises des autres, & de se recrier, quand ils ont dit une impertinence; cela est le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré: il faut éviter avec le même soin l'autre extremité; n'entrez pas dans les mauvaises plaisanteries, qu'on fait de leur bêtise, & n'applaudissez pas à de froides railleries.

Le flatteur se met à tout sans hésiter,
&

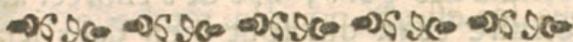
& se mêle des choses les plus viles, qui ne conviennent qu'à des gens de rien : il louë avec exageration le vin & les mets; il repete éternellement, pour faire plaisir à celui qui donne le repas, nous faisons une chere delicate.

Ceux qui louent beaucoup, le font souvent par foiblesse, ou par un défaut de sincérité : ils n'osent dire aux gens ce qu'ils pensent : ils aiment mieux faire des mensonges obligeans, que de les détromper de leurs erreurs, & de les remettre dans le bon chemin, en leur donnant des avis sinceres. C'est un caractère bien fade, que celui de *Louëur* perpetuel ; j'aimerois mieux que de certaines gens me dissent des injures, que d'entendre les louanges triviales, qu'ils prostituënt à tous venans, sans discernement & sans choix. C'est un vice de louer tout ; mais c'est aussi une grande injustice de refuser aux gens les louanges qu'ils meritent. Combien en voit-on, qui ne peuvent se résoudre à rien approuver, & qui ne sont point touchés des meilleures choses ? Ils ont une delicateffe chagrine, qui ne s'applique qu'à connoître les défauts, pour avoir le plaisir de critiquer.

C'est un mauvais procedé pour gagner
l'e-

l'estime des gens, que de s'efforcer de détruire ceux qui sont bien dans leur esprit ; Un homme qui se défie de soi & de son mérite, a recours à l'artifice pour se soutenir & pour se pousser : s'il a quelque reste d'honneur, ces manières lui causent des remords, mais il s'endurcit ; l'amour de la faveur & de la fortune acheve d'étouffer ce qui lui reste de probité.

Les grands génies admirent peu, parce que peu de choses leur paroissent nouvelles ; & l'on ne peut douter que l'admiration ne soit la marque d'un esprit médiocre, ou d'une complaisance outrée ; les esprits bornés ressemblent aux enfans qui trouvent tout grand ; tout leur paroît surprenant & extraordinaire, ils sont dans des exclamations perpétuelles. Ceux qui ont du goût, mais qui sont d'un naturel facile & complaisant, sentent bien ce qui mérite d'être loué, & le discernent parfaitement de ce qui est vicieux ou médiocre : mais ils se laissent aller à leur naturel ; ils aiment mieux louer par complaisance, que d'être sincères, & de dire des vérités qui les fatiguent.



DE L'ESPRIT CHAGRIN.

ON peut dire en general, que l'Esprit chagrin est le fleau de la société civile; qu'il bannit toute la douceur du commerce; que c'est de tous les vices le plus incommode, & qu'il empoisonne la vie. L'esprit chagrin fait qu'on n'est jamais content de personne, ni de soi-même; que l'on fait, à tout propos, mille plaintes sans fondement, & qu'on s'attire par ses bizarreries de tres-facheuses affaires. Un homme de ce temperament croit toujours qu'on a manqué d'égards en son endroit; il fait des reproches tres-aigres pour les moindres bagatelles, que son chagrin lui grossit & lui représente comme des monstres: si on l'oublie en quelque feste ou en quelque ceremonie, il croit que c'est un outrage impardonnable: les complimens les plus flatteurs, les paroles les plus caressantes lui paroissent suspects: les plus grands succez ne le touchent point, & il envisage toujours les choses par leurs méchans côtez pour se faire

faire de la peine : quoi-qu'on ait fait tous ses efforts pour lui rendre service dans une affaire de consequence, il croit qu'on a agi mollement & que l'on est de concert avec ses ennemis ; il murmure, il éclate, il cherche à se vanger ; en effet il est né pour se tourmenter soi-même, & pour tourmenter les autres.

Un homme né chagrin desapprouve indifferemment ce qui lui est utile, ou préjudiciable : le plaisir qu'il trouve à censurer, lui ferme les yeux sur ses propres interêts : l'élevation de ses amis ne le touche point, il se lamente pour les disgraces des personnes les plus indifférentes. De quelque côté que se tournent les personnes qui sont en place & de quelque événement que leurs actions soient suivies, il les interprete toujours en mauvaise part pour avoir occasion de les blâmer : il les accuse de peu de discernement, quand ils font des graces : il les accuse d'injustice, quand ils sont obligez, par de bonnes raisons, d'employer la rigueur.

Afin d'adoucir l'aigreur de son chagrin & de sa misantropie, il faut supposer que le monde est plein de sottises, de gens, desagreables, qui ont des manières dures, impolies & qui ne savent point

vivre : il faut s'accoutumer aux sottises des autres, ou se bannir du commerce du monde.

L'esprit chagrin & critique est fort incommode ; c'est aussi une lâcheté méprisable de flatter bassement les sentimens de tout le monde.

Il est impossible de vivre longtems avec les hommes, sans avoir souvent occasion de s'en plaindre : le meilleur moïen pour conserver son repos, c'est de dissimuler adroitement les sujets de chagrin, que l'on nous donne. Si quelqu'un fait quelque chose qui vous fâche, il ne faut pas lui insulter pour cela ni le couvrir de honte, en lui reprochant la faute qu'il a faite : Tâchez de le ramener par la douceur, à la raison & à son devoir : prenez adroitement vôtre tems pour vous insinuer dans son esprit : si vous lui faites quelques reproches, il faut que la douceur les assaisonne, & qu'il n'y ait ni amertume, ni aigreur dans vos remontrances.

Ne faites pas toujours semblant de vous appercevoir des fautes de ceux que vous pratiquez : loin de les leur reprocher durement, dissimulez-les avec adresse, si vous voulez qu'ils trouvent quelque plaisir dans le commerce qu'ils
ont

ont avec vous. Il y a de certaines personnes, qu'on n'aborde qu'en tremblant, parce qu'ils ont toujours quelque chose de chagrinant, ou quelque mauvaise nouvelle à vous dire, & qu'ils n'usent d'aucuns détours pour ménager vôtre pudeur ou vôtre délicatesse.

Il n'y a que les personnes, qui nous touchent de fort près, ou dont nous devons répondre, qui nous doivent rendre attentifs sur leur conduite; les autres peuvent faire impunément toutes les extravagances & toutes les sottises qu'ils voudront, sans que nous soyions en droit de nous en fâcher. C'est un chagrin bizarre, que celui de certaines gens, qui trouvent toujours quelque chose à réformer à la conduite de tout le monde. Quelle entreprise, ou quelle présomption, que de vouloir corriger des abus établis par un long usage? Pour vivre content, il faut penser à soi, & laisser aux autres le soin de leurs affaires: N'a-t-on pas assez de ses propres inquiétudes? Pourquoi se surcharger, & se donner des peines inutiles?

Si les reprimandes que l'on vous fait, sont bien fondées, pourquoi vous alarmer, & vous chagriner comme vous

faites ? Profitez des bons avis que l'on vous donne , quoi-qu'ils ne soient peut-être pas donnez de bonne grace , ni avec tous les aflaisonnemens que vous fouhaitez. Si c'est à tort qu'on vous reprimande , vous devez encore beaucoup moins vous chagriner , puisqu'il n'est pas vous qu'on attaque ; c'est vôtre fantôme.

Ne soyez point avare de vos conseils , quand on vous consulte ; mais pourquoi faire des remontrances à ceux qui ne demandent pas vôtre avis ? Voulez-vous être regardé comme le tyran de vôtre famille ? C'est une grande présomption de se croire capable de prescrire aux autres des regles pour se conduire ; & une tyrannie insupportable de vouloir les aflujettir à nos caprices.

Le Ridicule ordinaire des Vieillards est de vouloir faire de perpetuelles leçons aux jeunes gens , qui les paient par des railleries. Ce n'est pas toujours par un veritable zèle qu'ils censurent ce que les autres font : c'est un effet de la malignité du cœur humain , ou un foible de l'âge. Inhabiles aux plaisirs , ils sont fâchez que les autres soient en état de faire ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

mêmes dans leur jeunesse. *Cléonte* dit souvent que ce qui le chagrine le plus dans la nécessité de mourir, c'est qu'on ira au Cours, à l'Opera, à la Comédie, & qu'on jouïra encore de tous les autres plaisirs après sa mort.

Les Vieillards qui ont de l'esprit & de la memoire, seroient d'une grande ressource, s'ils étoient moins critiques, & moins chagrins : mais les jeunes-gens ne peuvent résister à l'ennui qu'ils leur donnent avec leurs contes du tems passé, & les froides railleries qu'ils font sur les manières modernes, qu'ils ne peuvent approuver. De là vient qu'ils les fuient, & qu'ils se privent du fruit qu'ils pourroient retirer de leurs préceptes, & d'une expérience consommée, qui est peut-être la seule chose qui manque aux jeunes-gens, pour être parfaits, & pour être en état de rendre d'importans services.

C'est un scrupule mal fondé, ou une severité outrée de vouloir proscrire de la société toutes sortes de Jeux : Un jeu innocent & moderé lie & entretient le commerce. Les personnes de qualité qui n'ont point d'occupation réglée, ne savent le plus souvent

à quoi passer le tems ; les conversations serieuses les ennüient. Il faut moderer son jeu , & se moderer soi-même en jouant. Ceux qui jouent par passion , par avidité , par intérêt , s'oublent souvent , ils s'impatientent , ils jurent , ils sont emportez , quand le jeu tourne mal pour eux , & laissent entrevoir la bassesse de leurs sentimens. Il ne faut pas que le jeu tienne lieu d'emploi , & occupe tout le loisir. C'est une profession fort malheureuse de passer toute sa vie à contempler des cartes , ou à rôuler des dez : le jeu ne doit être regardé , que comme un honnête amusement pour se distraire de ses occupations les plus serieuses.

Les mariages seroient heureux & pleins de douceur , si les époux vouloient compâtir aux foiblesses les uns des autres , & supporter reciproquement leurs défauts. La vie est longue pour des personnes qui sont obligées d'être ensemble nuit & jour ; quelque bien assorties qu'elles soient , il est difficile qu'elles n'aient bien des choses à se pardonner mutuellement.

Je ne comprends pas la politique de certaines femmes , qui donnent de gaieté de cœur , des chagrins à leurs maris.

ris.

ris. Il semble qu'il y ait du mystere à tout ce qu'elles font : elles affectent de prendre des airs libres ; elles témoignent des complaisances à ceux qui leur font la cour, & qui leur rendent des assiduites : elles en disent du bien en presence de leurs maris, qui ne prennent pas trop de plaisir à entendre de semblables panegyriques.

Les soupçons des maris, les inquiétudes, qu'ils se donnent pour suivre la marche de leurs épouses, sont souvent funestes à leur repos & à leur gloire. Une femme que l'on gésne, & que l'on éclaire de trop près, prend quelquefois des partis violens, quelque peu disposée qu'elle y fût de son naturel. Les reproches trop aigres pour de petits sujets, le chagrin que témoignent de certains maris, quand ils perdent leurs femmes de vûë pour un moment, n'ont jamais de bonnes suites : ces défiances ouvrent la porte à mille soucis, & à des démêlez qui ôtent la confiance reciproque, & qui éteignent la tendresse.

La douceur est la meilleure voie pour se faire aimer & respecter dans son domestique. Un homme de qualité se rend méprisable, quand il parle

avec emportement à ses valets, & qu'il n'ouvre la bouche que pour leur dire des injures. Si l'on témoigne de la colere, en les reprenant de leurs fautes, ou si on les leur reproche avec rudesse, on leur donne plus de confusion que d'envie de mieux faire; mais ils sont trop malins pour souffrir sans vengeance ces mauvais traitemens, que la situation où ils sont, ne leur permet pas d'éviter; Quoi que leurs sentimens soient bas, ils ne laissent pas d'avoir un front d'orgueil qui leur rend les injures insupportables: leur présomption n'est pas étouffée sous le poids de la nécessité: ils examinent leurs maîtres, & les censurent sans misericorde, parce qu'ils en jugent selon la bassesse de leur genie. Ils se dédommagent par les médifances qu'ils en font, des chagrins qu'ils en reçoivent. Le dépit qui est une suite de leur mauvaise fortune, l'envie de nuire à ceux qui sont plus heureux, nourrit cette aversion qu'ils ont pour ceux qui leur commandent; cependant le Public les écoute comme des témoins dignes de foi, parce qu'ils assurent d'avoir vû ce qu'ils ont seulement imaginé; on juge quelquefois plus favorable-

ble-

blement de l'imposture d'un valet, qui debite des fausserez sur le chapitre de son maitre, que de la probité même du maitre qui est faussement attaquée.

Pour vivre en paix avec les autres, il faut être bien d'accord avec soi-même. Un homme né inquiet, qui ne fait ce qu'il veut, ou ce qu'il ne veut pas, se donne bien des mouvemens inutiles, & cause bien des chagrins à ceux qui l'approchent, & qui portent la peine de sa bizarrerie & de sa mauvaise humeur. Le monde est rempli de ces fortes de gens : faut-il chercher d'autre cause du peu de satisfaction que l'on trouve à converser parmi les hommes ?

Je ne veux point de commerce avec ces personnes qui font mystere de tout, & qui donnent des bagatelles sous le secret. Les esprits bornez, & ceux qui s'aiment trop, grossissent les objets, & croient que tout ce qui les regarde, est de la dernière consequence. Ils sont toujours prêts à vous faire un procès, si vous redites à d'autres, des riens qu'ils vous ont dit en confidence, & qui ne meritent pas qu'on y fasse seulement attention.

Il y a de la malignité à louer foiblement des choses, qui meritent de gran-

des loüanges : mais ceux qui prétendent par-là diminuer le merite des autres, ne font tort qu'à eux mêmes. On n'a pas de peine à démêler leur chagrin, qui ne sauroit empêcher qu'on ne rende justice à ceux qui se distinguent par quelque chose de rare & d'éclatant.

En refusant des loüanges legitimes à ceux qui les meritent, on ne détruit pas touÿours la bonne opinion, que le Public en a conçûë; mais cela fait que ce même Public vous regarde comme un homme envieux, ou d'un mauvais gouft. Si vous voulez qu'on vous estime, & qu'on vous rende justice, aïez de l'équité pour les autres, & empêchez qu'on ne s'apperçoive que leur merite vous chagrine.

Vous donnez enfin, après bien des importunitéz, ce qu'on vous demande; vous faites languir les gens qui ont besoin de vôtre secours; ils ne vous font point obliger des graces que vous leur faites; ils sont en droit de se plaindre de vous, quoi-qu'ils aïent obtenu ce qu'ils fouhaitoient. Ne laissez point entrevoir sur un visage mal content le regret que vous avez de faire plaisir.

Si

Si vous voulez que l'on vous fâche gré du bien que vous faites, ne le faites pas d'une manière languissante, & comme par dépit; N'attendez pas que vos amis vous expliquent leurs besoins, & qu'ils vous poussent pour les assister. Les bienfaits mal assaisonnez font soulever le cœur, & attirent l'indignation, au lieu d'attirer la reconnoissance de ceux qu'on desoblige, en voulant leur faire du bien.

Toujours raconter est la marque d'un esprit mediocre & superficiel, ou qui s'aime, & qui s'en fait accroire. Mais qui pourroit résister à l'ennui d'entendre redire cent fois la même chose? Quelle est l'intention de ceux qui étourdissent le monde par des redites importunes? Est-ce que le plaisir qu'ils ont à parler, leur ôte la réflexion & la mémoire, puis qu'ils ne se souviennent plus qu'ils ont dit, il n'y a qu'un moment, ce qu'ils repètent avec tant d'emphase, & qu'ils débitent comme une chose nouvelle.

C'est une grande marque de foiblesse de se plaindre éternellement de ses malheurs, & d'étourdir du récit de ses infortunes tous ceux à qui l'on parle. On cherche à se soulager & à amuser sa
dou-

douleur par ces recits. Mais je crois qu'il ne faut parler de ses disgraces qu'à ceux qui y peuvent remedier.

Les personnes qui sont si formalistes, qui demandent des éclaircissemens sur la moindre parole équivoque, & qui croient toujours qu'on se moque d'eux, connoissent leur foible, & ils ont des pressentimens qu'ils meritent d'être méprisez; fâcheuse situation!

Si vous exigez avec chagrin, qu'on ait pour vous des distinctions; on vous flattera peut-être en apparence, pour ne se pas broüiller avec vous, mais on ne vous en estimera pas davantage. Un homme qui laisse entrevoir la bonne opinion qu'il a de soi-même, attire rarement l'estime, si cette présomption n'est soutenuë par de grandes qualitez. Les hommes qui aiment la liberté en toutes choses, veulent donner leur encens librement.

Il ne faut qu'une parole de travers pour faire tomber dans un labyrinthe de pensées affligeantes un homme gonflé de son merite; quand on est prévenu de la sorte, on ne peut gueres conter sur son repos; on croit toujours que de certaines gens y entendent malice; on interprete mal tout ce qu'ils font, ou
tout

tout ce qu'ils disent : leurs complimens, leurs honnêtetez, leurs soumissions sont regardées comme des injures.

Ce ne sont pas toujours nos mauvaises qualitez qui nous font plus d'ennemis; ce sont nos vertus & nôtre merite. *Plautine* ne se déchaîne contre *Aricie*, que parce qu'elle est importunée des loüanges qu'on donne à cette redoutable Rivale : elle se plaint qu'elle lui a rendu de mauvais offices : ce n'est qu'un prétexte pour cacher son dépit & sa jalousie. La beauté, la conduite reguliere d'*Aricie*, ses manières honnêtes & engageantes, qui lui ont acquis une si haute reputation, font le defespoir de *Plautine*, & l'ont envenimée contre sa rivale; elle ne sauroit lui pardonner son merite.

Si l'on pouvoit gagner sur soi, de ne pas faire semblant d'entendre ceux qui parlent mal de nous, on s'épargneroit bien des chagrins & de fâcheux démêlez. Il ne faut pas prétendre que nous puissions empêcher les gens de dire librement ce qu'ils pensent; mais il ne dépend que de nous, de n'en point témoigner d'inquiétude. Ceux qui médissent, le font plus souvent par l'habitude qu'on a dans le monde, de dire du

mal de son prochain, sans songer à nous déplaire, ou à nous offenser : quand même ils le feroient malignement ; le plus court est de le dissimuler & de ne s'en pas plaindre.

On fait bien que ce n'est pas toujours par un dessein formé de nuire, que de certaines gens font des railleries ou des médifances ; c'est souvent pour faire paroître leur bel-esprit : Ne pourroient-ils pas trouver d'autres sujets plus innocens pour égayer leur loisir, sans s'exposer, comme ils font, à de fâcheux retours ? Les railleurs & les médifans portent souvent la peine de leurs bons Mots, & de leurs satires.

Il n'y a pas moins de lâcheté à parler des morts, qu'il y en auroit à tuer un ennemi, qui seroit hors d'état de se défendre. Nous sommes dans un tems où chacun juge de son prochain avec beaucoup de liberté : il semble qu'on fasse le recueil des bonnes & des mauvaises qualitez de ceux qui meurent, & que l'on retrace dans son esprit, selon sa passion, les sujets qu'on a de s'en plaindre, pour faire leur épitaphe à sa mode. Quelle cruauté de maltraiter des gens qui ne sont plus en pouvoir de se défendre, & qu'on n'oseroit peut-être

re-

regarder en face, s'ils étoient encore en vie?

Les plus ardents à déchirer les autres par les médisances qu'ils en font, ce sont quelquefois ceux à qui l'on a de plus grands reproches à faire. Les mêmes personnes qui font semblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits défavantageux, quand ils disent librement ce qu'ils en pensent. La médisance est la marque d'un esprit léger, inquiet, jaloux, malin, qui cherche à se contenter soi-même, ou à plaire aux autres par une voie si criminelle.

Est-ce par envie que nous blâmons dans les autres certains avantages qu'ils ont, que nous n'avons pas, & que nous voudrions peut-être avoir? Est-ce un chagrin bizarre qui nous met dans la disposition de trouver tout mauvais? Ce n'est nullement l'amour de la régularité, qui nous fait crier contre la prospérité de certaines gens, sur qui il pleut des biens & des honneurs; ceux qui ont le plus crié, changent de sentimens & de langage, s'il leur luit quelque rayon de bonne fortune.

On perd son tems & sa peine à s'ériger en réformateurs: les hommes ont

toûjours vécu de la même façon. C'est une phrase usée de dire que le siècle est corrompu ; les mêmes vices, les mêmes passions, les mêmes attachemens, les mêmes foibles ont toûjours regné dans tous les tems. On s'expose à la risée, quand on reproche aux autres les mêmes vices, dont on se sent coupable. Ceux qui sont obligez par leur état & par leur ministere, de prendre garde à la conduite des autres, deviennent tres-méprisables, s'ils ne menent une vie irréprochable, ou s'ils n'ont pas assez d'habileté pour cacher leurs défauts, & pour les dérober aux yeux du monde.



DE L'IMPERTINENCE.

LE PEU d'attention qu'on a sur ses paroles & sur ses actions, est la source de l'impertinence. Un homme impertinent parle beaucoup & sans réflexion; il agit de même; il ne connoit pas ce qu'il faut taire ou dissimuler; il n'a point de gouft de ce qui peut plaire aux personnes raisonnables, ou de ce qui peut les offenser. Il ne démêle pas, avec un discernement juste, les qualitez qui donnent du relief à un homme, ou celles qui peuvent diminuer l'idée, qu'on avoit de son merite. Il est fier, hautain, incivil; il se louë sans discretion, méprise les autres sans ménagement, & s'applaudit quelquefois après avoir dit une sottise.

On pardonne plus aisément la fierté aux personnes d'un grand merite; mais celles qui n'ont qu'un merite médiocre, & qui veulent cependant faire les fières, ne s'attirent que du mépris. Un peu de fierté ne sied point mal à une jeune femme parfaitement belle: la jeune
nesse

nessé & la beauté donnent de grands privilèges: mais *Felise* qui a plus de quarante ans, prétend-elle qu'on rende hommage à ses attraits usez? Le souvenir d'avoir été belle est un contrepoids à l'orgueil, & ne doit point inspirer de fierté. C'est une grande impertinence dans une vieille femme, de vouloir encore faire la jolie, de croire qu'elle plaist par ses agrémens, de se parer comme une idole, d'affecter toutes les petites façons des jeunes coquettes, de se flater qu'elle est aimée, & de parler de ses amans.

Quelque sot, quelque impertinent que soit un homme, il peut avoir des partisans & des gens qui l'admirent; mais il faut qu'ils soient encore plus sots & plus impertinens que lui: Voilà ce qui fait que tant de mauvais Ouvrages trouvent des protecteurs; tous ceux qui lisent, ne sont pas toujours fort éclairés, ou fort équitables. Un Auteur ne doit point s'applaudir de voir son ouvrage exalté par la foule; il n'y a que les loüanges des honnêtes gens & des véritables connoisseurs, qui doivent le toucher: il est triste de n'être admiré & loüé que par des dupes: le mauvais effet que font ces loüanges

de contrebande , c'est qu'elles nour-
rissent l'extravagance d'un Auteur ,
qui est encore plus dupe , que ceux qui
l'infatuënt de leur encens.

Un Auteur qui lit ses Ouvrages à ses
amis pour profiter de leurs conseils ,
qui leur fait bon gré , quand ils le cen-
surent ; qui se rend à la raison , qui
corrige , sans murmurer , les endroits
negligez , est estimable pour sa docili-
té : mais l'espece d'hommes la plus
insupportable , à mon sens , ce sont
ceux qui entêtez de tout ce qu'ils font ,
ne lisent que pour être admirez . Quel
suppliee d'entendre un fat qui s'applau-
dit d'une pensée simple , usée , triviale ,
& qui est ébloüi des beautez d'un Ou-
vrage , où les personnes délicates n'ap-
perçoivent pas la moindre lueur de
bon sens ? On ne fait quel parti pren-
dre avec les gens de ce caractere : ils
ne veulent point être censurez ; ce n'est
pas même assez pour leur vanité , qu'on
fassé semblant d'approuver de la mine
& du geste ; ils veulent qu'on se ré-
crie . Les personnes éclairées & sence-
res souffrent une double peine , d'é-
couter des sottises , & d'être en quel-
que manière obligées d'y applaudir par
complaisance.

Sa-

Savoir beaucoup, & ne se piquer de rien, ce sont deux choses difficiles à allier. Les Savans de profession sont souvent fort sots, & tres ridicules, parce qu'ils veulent faire trop connoître qu'ils sont savans : ils parlent de choses sublimes devant des gens qui n'y prennent aucun interest, & qui au lieu de les regarder comme des savans, les traitent de pedans & d'importuns, dont ils sont étourdis. *Simon* dans les visites qu'il rend à des Femmes, ne parle que d'Algebre, & veut, à quelque prix que ce soit, leur faire comprendre les propriétés de l'*Ellypse*, & de la *Parabole*; son intention n'est pas de leur apprendre l'Algebre; il veut qu'on le croie grand Mathematicien; on le croit, & on le tient quitte de ses demonstrations.

Ce qui fait que les Savans sont moins propres pour le commerce, que des personnes qui n'ont qu'une érudition ordinaire, c'est qu'ils ne s'humanisent pas assez; ils croiroient deshonorer leur science, & mal soutenir le caractere de savañt, s'ils s'abaissoient à parler des bagatelles, qui sont la matière des conversations; s'ils n'y prennent garde, ils y font souvent de sots personnages, & ils sont les dupes de personnes moins savan-

vantes, qui disent de bonne grace & d'un air enjoué, des choses simples & naïves, dont on est bien plus touché, que des discours sublimes des savans.

Les ignorans & les esprits mediocres sont ceux qui veulent toujours parler dans les conversations. Ils n'ont pas assez de discernement pour connoître que ce qu'ils disent, ne vaut pas la peine d'être écouté. Ceux qui savent beaucoup, & qui sont toujours enfoncés dans des méditations serieuses, parlent peu, parce qu'ils ont trop d'attention à ce qu'ils pensent, ou qu'ils ne sont pas assez contents de ce qu'ils doivent dire: les autres sont plus hazardeux, plus présomptueux, plus contents d'eux-mêmes & de ce qu'ils disent; mais ceux qui les écoutent, n'en ont pas les mêmes sentimens.

Il n'y a rien de plus fat qu'un homme qui s'applaudit perpetuellement de sa bonne mine, qui est des premiers à en parler, qui fait l'agréable & le beau; qui veut qu'on le loue de sa belle taille & de ses belles dents. Il faut que les Femmes qui se laissent prendre à cet appas, soient bien imbecilles: Comment peuvent-elles souffrir un homme, qui a toutes les petites façons & toutes les

ma-

manières affectées des Précieuses, dont l'ajustement, l'air, les discours, les sentimens, les actions n'ont rien d'un homme; dont tout paroît effeminé, la démarche, les clin d'œil, les mouvemens de tête, le ton de la voix.

Est-ce par fierté, ou par bestise, que certaines gens font tant de fautes contre la bienséance? Pendant toute une visite ils ne font que repeter des airs de l'Opera, se dandiner dans un fauteuil, jurer Dieu devant des femmes, leur dire niaisement & doucereusement des sottises, parler des vins & des liqueurs qu'ils ont bûës au repas qu'ils viennent de faire. Autrefois les jeunes-gens s'étudioient à avoir de la complaisance; ils étoient doux, honnêtes, polis, officieux; mais depuis quelque tems leurs mœurs sont changées: ils sont entêtez, opiniâtres, sans politesse, sans complaisance, présomptueux, brutaux: il semble qu'ils n'ouvrent la bouche que pour desobliger les gens auxquels ils parlent.

J'aborde *Dorante* avec toute l'honnêteté qu'il peut souhaiter; je lui fais mon compliment, il ne m'écoute pas, il ne me regarde pas: un moment après il fait reflexion que je lui ai parlé, il faut que je repete. Il semble que *Dorante* soit chargé

gé de toutes les affaires de l'Etat, & que ses grandes occupations l'empêchent de penser à des minuties, & le dispensent des devoirs de la vie civile.

Lucile querelle ses domestiques à tout propos & sans sujet : un verre cassé la met en furie ; elle n'a nuls égards pour ceux qui lui rendent visite ; ils sont contraints d'essuyer toutes les harangues qu'elle fait à ses valets ; elle décrit les mœurs & les inclinations de chacun, elle en fait le portrait & la généalogie, & se plaint à tout moment qu'elle est la femme de France la plus mal servie. Quel entretien pour des gens qui viennent la voir, & qui n'ont point de curiosité d'apprendre ce qui se passe entre elle & les gens qu'elle tient à ses gages !

Il est presque inévitable que les personnes de même profession, ou qui briguent les mêmes emplois, ne sentent quelque mouvement de jalousie : si elle ne paroît point au dehors, ils n'auront que la peine que donne une passion si inquiète ; s'ils ne peuvent être les maîtres de leur dépit, ils feront mille extravagances, qui ajouteront un nouveau ridicule à leur chagrin.

C'est un jeu qui passe la raillerie, que de se donner des coups en guise de ca-
ref-

resses, de s'arracher la perruque, de se dire des injures, & de se faire des reproches affommans. Ceux qui en usent de la sorte, ne le font qu'en badinant : mais c'est une maniere de se divertir, qu'il faut laisser aux crocheteurs & aux laquais.

Les questionneurs éternels sont une espece de gens assez insupportables ; ils ne vous donnent pas le loisir de répondre à la premiere question qu'ils vous ont faite ; ils en entament brusquement une seconde ; tout l'entretien se passe en demandes & en réponses précipitées. Les grands parleurs qui veulent toujours tenir le bureau, aiment ces manières vagues ; les personnes raisonnables, qui ne parlent qu'à propos, n'y trouvent pas leur compte. Quelle patience ne faut-il pas avoir pour écouter un homme qui vient avec un air tranquille, vous faire cent questions, quand on est accablé d'affaires, qu'on a l'esprit occupé de choses qui ne vous permettent pas de penser à des bagatelles ?

Qu'il est difficile de se faire écouter long-tems avec plaisir en quelque genre que ce soit ! les meilleures choses dégoutent à la longue : une belle voix ménagée avec justesse, un lut touché délicatement, ont de grands charmes ; mais l'on

l'on s'ennuie enfin d'entendre toujours chanter, & toujours jouer du lut. L'extravagance de ceux qui ont ces talens, c'est qu'ils vous persecutent de leurs airs, & de leurs piéces nouvelles, qui donnent du plaisir le premier quart d'heure, mais qui fatiguent enfin par l'excez.

Il y a de certaines rencontres, où il faut avoir de la complaisance & entendre raillerie, à moins que de passer pour bizarre & ridicule. Ce n'est pas savoir vivre, ni même entendre ses interests, que de se fâcher pour des choses que l'on dit legerement & sans intention d'offenser personne: si la plaisanterie est innocente, c'est être brutal d'y répondre par des paroles offensantes. La plus sûre vengeance est une repartie prompte & délicate, qui punit le plaisant & le défait avec ses propres armes. Si la plaisanterie est outrée, l'on peut prendre un air fier, qui fasse sentir qu'elle n'est pas agreable, & qu'on a droit de s'en offenser.

Ce n'est que depuis peu, que les personnes de qualité, d'un certain age, prennent des libertez entre eux, & qu'ils ont des manières qu'on ne pardonneroit pas à leurs laquais. Ils n'ont nuls égards, ni nul respect les uns pour les autres; ils
fe

se disent des injures grossières, & dévoilent les mysteres de leurs débauches, qu'ils décrivent jusqu'aux petits détails, quoique ces recits les dussent couvrir de honte, s'ils avoient encore quelques sentimens d'humanité. La manière libre & cavalière dont ils se traitent les uns les autres, est cause que devant les femmes de distinction, ils sont tout déconcertez, & qu'ils n'ont pas le mot à dire; ils sont devant elles dans un état violent, & cette contrainte leur oste le peu qui leur reste d'esprit.

Un homme qui n'est pas né riche, & qui a fait une grande fortune s'il n'a beaucoup d'esprit, devient fier, méprisant, impertinent: le sot orgueil dont il est possédé, lui fait dédaigner les personnes distinguées par leur naissance & par leur mérite, quand elles n'ont que de la qualité & de l'esprit: tout ce qui n'est pas or, ou argent, lui paroît indigne de son estime & de son approbation.

Loüer avec excez, & avec une fade exageration tous les mets qui sont servis à une table où l'on mange, est une bassesse qui sent une mauvaise éducation, & qui ne convient qu'à de miserables parasites. Mais celui qui donne le repas, ne doit pas lui-même prendre le soin de loüer les ragousts & la délicatesse des
vian-

viandes & des vins, dont il regale les conviez; c'est une vanité bourgeoise, & qui ne sied pas à un homme de naissance. Il y a une autre extrémité à éviter, pour ceux qui mangent à la table d'autrui: il ne faut point qu'ils fassent les dégoûtez, ni qu'ils vantent de somptueux repas qu'ils ont faits à d'autres tables; c'est une manière détournée de mépriser ce qu'on leur sert.

Estre toujours dans l'admiration quand on parle aux gens, est une marque de bestise, ou d'une affectation qui approche de la flatterie: les personnes d'un bon goût, & qui sont sinceres, admirent peu, & ne prodiguent point les loüanges. Ne peut-on pas dire aux gens quelque honnêteté, quand ils le méritent, sans faire des exclamations? Ces loüanges outrées ne font guères d'honneur, ni à celui qui les donne, ni à celui qui les reçoit.

L'admiration est souvent l'effet d'une ignorance grossière; les grands admirateurs sont d'ordinaire de sottes gens, ou des complaisans fades, qui admirent ce qui ne mérite que de médiocres loüanges. Vous pouvez dire d'un ton modéré qu'une chose vous plaît, & faire paroître par quelque

G signe,

figne, que ce que vous voiez, ou que ce que vous entendez, vous touche: mais les grands éclats, ou les grands mouvemens, qui sont les signes d'une surprise extraordinaire, sont souvent des marques d'impertinence, ou d'une ame rampante, qui prodigue son encens mal à propos.

Les hommes aiment à être réjouis & divertis; ils préfèrent pour le commerce les plaisans aux personnes plus serieuses; mais ils les estiment moins: il y a dans le caractère de plaisant je ne sais quoi de bas & d'affecté qui se fait mépriser.

Pour plaire il faut être naturel en tout jusques dans les bagatelles: ceux qui racontent des Nouvelles, quoi qu'elles n'intéressent personne, les amplifient, & les chargent de mille circonstances pour leur donner plus de poids; ils les débitent avec un air mystérieux, comme si c'étoient les plus grands secrets de l'Etat. Les exagérations ennuiënt & fatiguent les personnes raisonnables; mais celui qui raconte, tâche de donner du lustre à sa narration; il l'enrichit de particularitez merveilleuses; il ne se soucie ni du vrai, ni du vrai-semblable, il veut éblouir,

ébloûir, & l'on ne croit rien de tout ce qu'il dit.

La société veut qu'on s'entretienne quelquefois de Nouvelles, & des bruits qui courent : mais le caractère de Nouvelliste conduit au ridicule. C'est une espèce de profession, qui rabaisse l'homme au dessous de lui-même. Ces sortes de gens vous abordent toujours avec le même compliment : *Que dit-on dans le monde? Quelle nouvelle savez-vous?* Quelque affaire que vous ayiez, ils ne vous quittent point, jusqu'à ce qu'ils vous aient raconté tout ce qu'ils savent, ou tout ce qu'ils ont révé.

Je ne sai pas sur quel fondement les gens de qualité se croient autorisez à dire des choses contre le bon sens & la droite raison : la qualité ne donne point ce privilege ; au contraire, plus ils sont élevez par leur naissance, plus sont-ils obligez de se distinguer par un mérite réel qu'ils doivent s'étudier d'acquérir. Les sottises dans la bouche d'un homme élevé par le rang & par les emplois, sont toujours des sottises.

Vous voulez être le seul qui parle dans toutes les conversations où vous êtes, & vous n'avez que des bagatelles à dire, que vous debitez grossièrement ;

si vous racontez un fait, vous en expliquez les circonstances les plus frivoles : croiez-vous bien réjouir la compagnie par des éclats de rire à contre-tems, & par les applaudissemens que vous donnez à des impertinences ? Vous sortez content d'une conversation où tout le monde s'est beaucoup diverti ; mais vous étiez le ridicule.

C'est un mauvais moïen de plaire, que de semer l'ordure dans les recits que l'on fait, & d'user de sales équivoques : quelque enveloppées qu'elles soient, elles font toujourns un mauvais effet dans l'esprit de ceux qui écoutent, & marquent la corruption du cœur de celui qui parle. On perd le respect, quand on en use de la sorte devant des Femmes ; les moins prudes s'en offensent, & veulent qu'on les ménage devant le public. Tout le monde fait l'histoire de *Dorimene* ; A peine prend-elle le soin de cacher ses intrigues ; elle ne paroît point effraïée des declarations qu'on lui fait en particulier ; mais une parole un peu libre, quoiqu'on ne s'adresse point à elle, la gendarme, & elle fait semblant d'en rougir.

Les manières étourdies ne sauroient faire un bon effet ; je ne sai pas pourquoi

quoi de certaines gens les affectent; elles conviennent encore moins aux Femmes: on ne peut plaire, qu'en gardant la bienséance de son caractère; la retenüe, la discretion est leur partage; Peut-on pardonner à *Corinne* ses emportemens, ses extravagances, ses jurimens, toutes les tabatieres qu'elle a dans ses poches, & la profusion qu'elle fait de tabac?

L'Amour donne un grand ridicule, quand on est parvenu à un certain age, qui doit inspirer d'autres sentimens: c'est un sot personnage que celui d'un Vieillard amoureux, qui se radoucit auprès d'une personne jeune & belle, qui s'ennuie à l'écouter, & qui le regarde comme un Fâcheux, qu'elle ne souffre que par quelque espee de bienséance.

On ne se fait pas plus estimer par des ajustemens, & par une dépense au dessus de sa condition. C'est ce qui irrite la jalousie des autres, qui sont hors d'état d'en faire autant: ils se dédommagent par la satire & par les médisances. *Turpin* qui ne possédoit qu'un bien médiocre, s'est noyé de dettes pour avoir voulu donner dans un faste outré; on ne le plaint point; les plus indul-

gens se contentent de dire, qu'il s'est trop oublié.

Vous voulez faire le bel-esprit, l'enjoué, l'agréable; vous n'avez ni esprit ni agrément. Ces bons Mots que vous croîez si fins & si piquans, ne sont que des fatuites, qui dégouttent les personnes raisonnables. Connoissez vous mieux; il faut plus de genie que vous n'en avez, pour faire rire les personnes délicates; ce n'est point là vôtre talent; ne vous chargez point de ce rôle; on vous en quitte.

Il est bon d'avoir une humeur gaie & enjouée, mais il faut moderer sa gaieté & son enjoyment. Il ne sied point de rire avec des éclats extravagans qui étourdissent le monde. La moindre chose de plaisant que l'on dit devant *Lucinde*, la fait rire avec un emportement ridicule; elle n'est plus la maîtresse d'elle-même; elle ne peut plus revenir à son bon sens; son accés va jusqu'aux convulsions.

L'amour-propre nous empêche de nous connoître nous-mêmes. Nous nous applaudissons quelquefois de certaines choses, qui sont de véritables défauts, & qui blessent les yeux de tout le monde. La folie d'*Ariste* est de vouloir
passer

passer pour un homme de qualité ; ce n'est qu'un Bourgeois revêtu : il est riche , il est magnifiquement logé , il donne souvent à manger à des personnes de haute naissance , qui se moquent de lui , qui empruntent son argent , & qui ont la complaisance de lui entendre dire vingt fois le jour , qu'il est noble , & que ses ayeux ont fait la guerre sous les Rois de la seconde Race : il l'a tant dit de fois qu'il le croit enfin : il a même trouvé des dupes , qui le croient aussi.

Vous estes d'une Maison illustre ; on ne peut vous conteller que vôtre noblesse ne soit tres-ancienne ; il ne vous reste que de vivre conformément au rang que vous tenez dans le monde. Les titres dont vous vous parez , prouvent que vos ayeux ont eu de la vertu , du courage , du merite , & qu'ils ont bien servi l'Etat : mais si vous n'estes qu'un fat , & si vous usez vôtre vie dans l'oïsveté & dans la mollesse , la gloire de vos ancêtres n'empêchera pas qu'on ne vous méprise , & que vous ne passiez pour un mal-honnête homme.

Ceux qui ne sont pas nez dans un rang illustre , & qui veulent copier les Grands , les copient toujours mal ; ils

ne prennent que de faux airs de grandeur, qui les exposent à la risée de tout le monde. *Celie* n'est que la fille d'un Marchand; elle est devenuë Marquise par ses richesses; elle veut avoir des Turcs & des Hussarts à son service; elle renvoie les Mores aux femmes de la Robe.

Estre d'une naissance médiocre, qui flotte entre la Noblesse & la Roture, & affecter des hauteurs, qu'on ne pardonneroit pas aux personnes du premier rang, c'est une sottise qui ne peut venir que d'un grand fond d'impertinence, ou d'un orgueil ridicule: on ne peut contenir l'indignation que l'on sent, de voir des Bourgeoises replâtrées, dont la parure, le train, les emmeublemens, la table font envie aux femmes de la première qualité: mais elles se consolent par le ridicule où tombent ceux qui s'élevent au dessus de leur rang, & qui se mettent en de grands frais pour se faire moquer d'eux.

Les personnes nées dans une condition obscure se gâtent par le commerce qu'elles veulent avoir avec des gens de la Cour: au lieu de se distinguer, elles font connoître davantage la bassesse de leur naissance par la comparaison odieu-

odieuse qu'on en fait. Si les gens de qualité les souffrent, ils ne le font que par des vûës d'interêt, ou pour se divertir de la sottise d'un Bourgeois, qui dédaigne ses pareils, & qui veut, à quelque prix que ce soit, avoir des liaisons avec les Grands.

Que prétendent les personnes de basse naissance, qui ont fait fortune? En parlant si souvent de leurs ancêtres, & les donnant pour nobles, croient-ils éblouir le Public? Peuvent-ils se persuader qu'on ignore qu'ils aient porté les livrées, & qu'ils ont vendu du drap? s'ils n'en parloient point tant, on l'oublieroit: mais l'entêtement qu'ils ont de vouloir passer pour ce qu'ils ne sont pas, revolté les gens, & fait qu'on se donne la peine de déterrer leurs ancêtres, qu'on laisseroit pourrir dans l'obscurité. C'est bien pis, quand cette noblesse imaginaire fait qu'on se méconnoit, & qu'on regarde les autres de haut en bas. On ne peut plus approcher de *Silverie*; ses grandes richesses lui inspirent tant de fierté, qu'à peine peut-elle se résoudre à le céder aux Duchesses; elle ne souffre chez elle, ou à sa table, que des gens de la Cour. Tous ses parens sont bannis de sa maison; elle ne

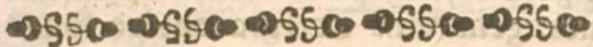
les connoit plus, & ne se connoit pas elle-même.

Un homme né en roture, qui se donne pour noble, se repaist du plaisir qu'il gouste à être crû tel. Cette noblesse vissionnaire est la maladie de ceux qui se sont faits riches: ils veulent que leur argent serve de vernis pour couvrir la bassesse de leur origine: on les en estimeroit davantage, s'ils avoient des sentimens conformes à leur naissance. Leur généalogie supposée fait rire le monde. Quelle comedie de voir des gens sortis de la lie du peuple, se parer d'un titre emprunté, & parce qu'ils portent le nom d'un Marquisat qu'ils ont acheté, ils ont l'audace de mettre sur leur çarrosse les armes de ces Maisons, qu'ils ont autrefois habitées en qualité de Domestiques.

Celui qui a fait une grande fortune, devient quelquefois assez fat pour croire qu'il est devenu noble en même tems. Il prend le train & l'équipage d'un grand Seigneur; il est logé, nourri, servi comme un homme de qualité; les Grands l'honorent, le ménagent, le respectent, lui font la cour. Faut-il s'étonner, que ces dehors lui fassent tourner la tête, & qu'il croie aller de
pair

pair avec ceux qui le traitent avec tant de ceremonie? Une grande richesse est une espece d'éponge, qui oste la crasse de la naissance, quelque basse & quelque miserable qu'elle soit: on ne trouve point mauvais qu'un homme riche ait un grand nombre de valets, une belle maison, de beaux meubles, un carrosse; ce sont les appanages de ses richesses: mais qu'il se donne pour noble, & qu'il vüeille qu'on le regarde sur ce pié-là, c'est sa folie, c'est un foible qui le fait tomber dans le ridicule.





DE LA PRÉVENTION.

L'AMOUR propre fait deux effets en nous, qui ne contribuent pas peu à nous séduire, & qui sont également dangereux; Il diminuë l'idée de nos défauts imperceptibles; & il grossit l'idée de nôtre merite. Ces préjugés conduisent naturellement au ridicule; les personnes susceptibles de prévention, décident toujourns en faveur de leur propre merite, & se trouvent un grand penchant à mépriser celui des autres: ce sont deux grandes sources d'impertinence. Les hommes sont trop paresseux & trop indolens pour s'appliquer, autant qu'il le faut, à se bien connoitre; ils n'apperçoivent point des défauts qui sautent aux yeux; s'ils ont quelques bonnes qualitez, ils croient être parvenus au dernier point d'excellence; cette prévention les flatte & les aveugle; c'est un obstacle qui les empêche de se connoitre tels qu'ils sont, de connoitre les autres, & de leur rendre justice.

L'entêtement d'orgueil est une espe-

espece d'yvresse & de folie dans certains gens : ils ne trouvent personne digne d'eux, ou avec qui ils daignent s'humaniser. Une fille, élevée dans ces sentimens, croit qu'il n'y a point d'homme sur la terre, assez riche, assez bien fait, d'assez grande qualité, pour aspirer à l'honneur de son alliance. A peine son ambition est-elle flatée des plus grands partis ; elle attend qu'il tombe du ciel un homme fait exprés ; cependant les années se multiplient, le mérite diminuë, & l'on est enfin contraint de se donner au rabais.

Ce qui fait que nous avons tant d'indulgence pour nos passions, c'est que nous les regardons d'un certain point de vûe, qui nous empêche d'en appercevoir le ridicule & la difformité. Un avare déguise son avarice sous le nom d'œconomie : un voluptueux se donne pour un homme de belle humeur ; une femme décriée par ses galanteries, avouë qu'elle est coquette, & croit n'être que cela ; mais le Public n'a pas la même indulgence ; il appelle les choses par leur nom, il en juge avec une severité inexorable.

Il est difficile de redresser un ignorant entêté, & de le mettre dans le bon che-

min ; il a les vûes trop bornées pour sentir l'évidence des raisons qu'on lui apporte : il se complait dans ses fausses idées, & méprise tout ce qui n'y a pas du rapport. *Lysion* n'est opiniâtre, que parce qu'il manque d'esprit ; & c'est parce qu'il croit avoir plus d'esprit que les autres, qu'il est opiniâtre.

Si l'on vouloit faire attention à la manière dont les gens nous reçoivent, on connoitroit aisément si on leur convient, ou si on leur est à charge : mais on ne se rend point justice ; & l'on est bien éloigné de penser qu'on les importune, on croit leur faire plaisir. Aussi pour se dédommager de nos importunités, ils nous font servir de matière à leurs plaisanteries, & nous tournent en ridicules par des ironies fines & délicates, dont on ne sent point la malignité.

C'est une chose surprenante, que l'entêtement des Auteurs ; ils ramènent toujours le discours sur leurs Ouvrages, & quelque-fois mal à propos ; ils veulent absolument être flattez, & se louent eux-mêmes sans façon ; ils avalent comme du nectar, les louanges ironiques qu'on leur donne ; la prévention où ils sont sur leur propre mérite, les empêche d'appercevoir qu'on leur
rit

rit au nez. Les personnes, entêtées de quelque opinion, font paroître une obstination extrême à soutenir leurs sentimens ; soit que la haute estime qu'ils ont de leur suffisance, les enyvrent, soit qu'ils soient persuadés que les autres sont obligés de se soumettre à leurs avis. Cette hauteur d'estime qu'ils ont pour eux-mêmes, ruine la douceur du commerce, car on n'est pas toujours d'humeur à leur céder ; & alors la contrariété des sentimens fait naître une certaine aigreur, qui engendre de l'aversion & quelquefois des querelles.

C'est une espèce de lâcheté de ne pas soutenir son opinion, quand on la croit juste ; mais il faut proposer vos raisons avec retenue, afin que ceux qui vous cedent, le fassent sans chagrin. Si votre opinion est insoutenable, ne vous opiniâtrez pas à défendre une méchante cause.

Le caractère d'esprit-fort ne fait point d'honneur en ce qui regarde la Religion ; c'est extravagance que de vouloir raisonner sur des choses qui sont infiniment au dessus de la raison : mais il ne faut pas aussi avoir une crédulité imbecille pour tout ce qui paroît extraordinaire, & pour tous les miracles

cles que l'on debite avec tant de legereté & si peu de vrai-semblance.

Dans la censure que le Public fait de nôtre conduite, on nous blâme quelquefois avec justice. Après une justification legere, si le monde s'obstine à nous blâmer, il faut attendre que le tems le détrompe : on l'aigrit plustost qu'on ne l'adoucit par trop de raisons, dans l'emportement de sa prévention. On a naturellement une secrette honte de se tromper dans ses jugemens, & il y a des momens, où les personnes délicates & hautaines sont au désespoir d'être détrompées.

Un homme qui nous offense, perd dès ce moment-là tout son merite, si nous en croions nôtre dépit : il a moins d'esprit, moins de courage, moins de bien, moins de noblesse, toutes ses vertus s'évanouissent, on se déchaine contre lui, & l'on en faisoit de grands éloges il n'y a qu'un moment : on emploioit ses soins, son credit, ses amis pour l'obliger ; & maintenant on fait jouer toutes sortes de machines pour le détruire. Tout ce qui lui appartient, ses domestiques, ses enfans, ses amis nous deviennent odieux ; ce retour est ridicule, & marque une
ame

ame puérile, & la force de la prévention.

Les Femmes du grand air regardent l'œconomie comme une vertu bourgeoise; elles ne peuvent se résoudre à entrer en de petits détails, pour empêcher que leurs domestiques ne les voient. Rien ne marque un plus petit sens-commun, que les folles dépenses qu'elles font. Elles ne savent à quoi mettre leur argent; quand elles en ont, il semble que ce soit un meuble incommode, dont elles sont embarrassées, & qu'elles n'en trouveront jamais la fin. L'indigence suit de près une si méchante conduite: après avoir beaucoup dépensé en peu de jours, on manque longtems, & l'on tombe dans un grand ridicule. Les dépenses mal entendues ne font point d'honneur; il faut dépenser avec dessein & avec œconomie.

La plupart des hommes vivent sans reflexion; ils ne se conduisent que par les yeux & par les oreilles; la magnificence d'un habit les ébloüit; ils croient que celui qui le porte, a plus de mérite, qu'un autre qu'ils voient mal vêtu, & qu'ils n'abordent qu'avec répugnance. Ils n'écartent point cet attirail étranger pour aller jusqu'à la personne. Un
hom-

homme à pié fait moins d'impression sur l'esprit, qu'un autre qu'on voit trainé dans un beau carrosse, & qui n'est qu'un sot.

La multitude se laisse conduire par l'impression que lui donnent les Grands, qui font tout valoir selon leur caprice; à peine laissent-ils à ceux qui sont au dessous d'eux la liberté de leurs suffrages. Un homme en place fait approuver, ou condamner les choses qu'il approuve, ou qu'il censure, soit qu'il s'y connoisse, ou qu'il ne s'y connoisse pas. L'éclat, ou l'autorité dont il est revêtu, ébloüit ceux qui dépendent de lui: ils ne jugent plus selon leurs propres lumières, après qu'il a décidé; la complaisance qu'ils ont pour lui, fait qu'ils ne consultent plus, ni le bon goust, ni la raison.

Il faut qu'un jeune homme, s'il veut plaire, soit honnête, & qu'il ne fasse point l'important: ce seroit un moien sûr de se faire haïr, ou mépriser des gens de son age; qu'il ne décide point en petit-maître sur la Guerre, ou sur la Cour, devant des Personnes d'une experience consommée. Ce seroit une grande charité de le redresser, & de lui faire sentir l'extravagance d'une présomption si ridicu-

dicule : mais personne ne se met en peine de le desabuser, ni de lui apprendre les railleries qu'on en fait ; il vieillit dans sa prévention, & meurt sans se corriger.

C'est une entreprise assez vaine, que de vouloir détromper des personnes prévenuës de bonne opinion pour elles-mêmes ; on y réussit rarement, & l'on est souvent assez mal païé des bons avis qu'on leur donne. Il est douloureux d'entrevoir qu'on n'a pas tout le mérite que l'on pense, & l'on fait toujours mauvais gré aux gens, qui nous ouvrent les yeux pour nous faire appercevoir nos défauts : cette matière est délicate, le succez en est fort douteux ; il est si aisé de se faire haïr de ceux qu'on veut redresser, qu'il est souvent plus à propos, pour vivre en paix, de leur passer quelques imperfections, à moins que les choses ne soient de conséquence, & qu'elles ne puissent avoir des suites fâcheuses ; il ne faut pas dans ces rencontres abandonner un homme à sa méchante conduite ; mais de quelle importance est-il de détromper *Dorimene*, qui a les yeux de travers, & qui dit à tous momens, qu'elle les a grands & doux ? *Aminte* qui a la taille épaisse & trop d'em-

d'embonpoint, croit l'avoir fine & déliée. *Caritides* n'est qu'un demi-savant, & il se flatte d'être le premier homme de son siècle. *Cephise* passablement belle a si bonne opinion de ses charmes, qu'elle ne voit pas dans le monde de femme qui lui paroisse redoutable. Cette douce manie les enyvre d'un poison agréable; mais si leur prévention les rend ridicules, au moins elle ne fait tort à personne.

Il y a peu de personnes qui n'aient leur mot favori, qu'ils repetent sans cesse, à qui ils ont donné leur cœur & leur tendresse: de même il y en a peu qui n'aient quelque défaut favori, si l'on peut parler de la sorte, c'est-à-dire, un défaut que l'on sent, que l'on connoit, & dont on ne veut pas se défaire.

Iphigenie vante éternellement sa noblesse; *Ariane* se remercie de sa belle taille & de son beau teint; *Philis* parle à tout propos d'un homme qu'on fait qui a de l'attachement pour elle; *Clarine* ramene tous les discours à sa personne, & s'ennuie dans toutes les conversations, où l'on ne songe pas à lui donner de l'encens: *Sylviane* parle toujours de son mari, de ses enfans, de son ménage, de ses affaires. Ces imper-

perfections qui sont souvent assez legeres, diminuent le mérite de nos bonnes qualitez, & donnent occasion aux autres de nous tourner en ridicules: les hommes naturellement malins s'attachent à ce qui les blesse, & passent legèrement sur des vertus qui meriteroient leurs reflexions.

C'est avoir une tres-mauvaise opinion d'un homme, que de lui donner des loüanges qu'il ne merite pas: il faut croire qu'il a un grand fond d'une sottte vanité, ou qu'il est ridiculement crédule. Cependant c'est le moïen le plus sûr & le plus court pour s'insinuer dans l'esprit des hommes; ils croient sans peine, que toutes les loüanges qu'on leur donne, sont sinceres, parce que pour l'ordinaire, ils sont follement entêtez de leurs talens; & quelque outrées qu'elles soient, ils se croient en meriter de plus grandes. L'amour-propre est comme un bandeau épais, qui nous cache nos défauts, & qui nous empêche d'appercevoir l'extravagance des flateries dont on nous endort.

Tout homme qui écrit en quelque genre que ce soit, s'il n'a infiniment de l'esprit, se laisse entêter de son Ouvrage: c'est se faire une querelle, que de
cen-

censurer le moindre mot de ses écrits :
 C'est perdre le tems , que de vouloir lui
 ouvrir les yeux sur ses fautes , pour le
 ramener à la droite raison & au bon
 sens : il croit qu'il y va de son interest
 & de la réputation de son bel-esprit , à
 proteger toutes ses expressions & tou-
 tes ses pensées. Quelquefois d'un ton
 radouci il vous prie d'excuser des en-
 droits qu'il reconnoit foibles & negli-
 gez : il prend ensuite un air décisif , &
 soutient magistralement , que personne
 n'écrit mieux en prose , ou en vers ; &
 que si l'on n'est point touché de ses Ou-
 vrages , c'est par bestise , ou par maligni-
 té : il se plaint du mauvais goust des
 Lecteurs , qui ne sentent point les beau-
 tez fines & cachées qui sont répanduës
 dans son Ouvrage ; & pour se dédom-
 mager de l'indifferencé & des mépris
 du Public , il s'admire lui-même ; mais
 il est tout seul à s'admirer.

Je plains le malheur de ceux qui
 n'ont pas assez d'esprit pour sentir
 qu'on les regarde comme des fâcheux
 & des importuns , dans des lieux , où
 ils croient être souhaitez. La bonne
 opinion que chacun a de son propre
 merite , empêche qu'on ne découvre la
 malignité de certaines louanges équi-

voques, qu'on nous donne, qui sont de fines railleries & une manière détournée pour nous rendre ridicules, & pour nous faire donner dans le panneau, en faisant semblant de nous applaudir. Ces ironies & ces satires ingénieuses, dont on nous joüe même en nôtre présence, & dont nous ne connoissons pas le poison, marquent en nous une prévention aveugle, un entêtement ridicule, & une espece de fatuité.

Il n'y a que les dupes, & les personnes sottement prévenueës de leur rare mérite, qui se laissent séduire par les fausses loüanges qu'on leur donne, il est aisé de démêler une loüange sincere d'une flaterie outrée. Un homme qui dit ce qu'il pense, le dit modestement, & avec un air de naïveté qui ôste tout soupçon : mais les admirations & les exclamations concertées des donneurs de loüanges doivent paroître fades aux gens de bon goust, qui ne veulent point qu'on leur fasse grace, & qu'on les accable d'applaudissemens pour des choses médiocres.

Rien ne fait mieux connoître combien les hommes sont injustes, que le plaisir qu'ils goûtent à s'entendre flatter, & la repugnance qu'ils ont à flat-
ter

ter les autres: ils veulent être applaudis sur tout ce qu'ils font, & pour des talens tres-médiocres; mais ils ne veulent point qu'on rende justice au merite des autres. C'est s'élever au dessus de la sphère ordinaire des hommes, que de leur donner avec joie les loüanges qu'ils méritent, sans se soucier d'en recevoir. C'est aussi le meilleur moïen de se faire aimer de ceux avec qui l'on est en commerce, que de flatter leur amour-propre, & de leur parler souvent des belles qualitez qu'ils croient avoir, sans les obliger à nous rendre le change, & sans exiger d'eux un tribut qu'on paie touûjours à regret.

Je ne comprends pas comment les hommes aiment tant les loüanges; la plupart de ceux qui les donnent, les assaisonnent si mal, qu'elles devroient rebutter les personnes tant soit peu raisonnables. Un flateur grossier, & qui ne fait pas manier finement les loüanges, se récrie à la moindre bagatelle. Si on lit devant lui quelque Ouvrage, pour savoir son sentiment, les pensées & les expressions les plus communes le font extasier: les fautes grossières qui y fourmillent, ne le blessent point. Si vous avez fait une action passable, & qui

qui ne mérite ni louanges, ni blâme, il vous comble d'éloges exorbitans, & vous met au dessus des premiers hommes du monde. Il faut être bien dupe pour se laisser séduire par des flateries si grossières, & bien vain pour rechercher avec tant d'avidité des louanges qu'on mérite si peu.

Le métier de flatteur est bas & honteux; mais il semble que ce soit un métier nécessaire, parce que tous les hommes veulent être flatez. La musique n'est pas plus agréable aux oreilles des personnes qui ont du goût pour le chant, que la flaterie l'est aux personnes vaines: c'est un son qui les endort agréablement; les plus farouches se laissant adoucir par cet enchantement. Ce qui est de plus incompréhensible, c'est que mille gens trouvent bon qu'on les flate sur un mérite imaginaire, & sur des talens qu'ils n'ont pas. Un homme d'une naissance obscure ne se défend que foiblement, quand on parle de la noblesse de ses ayeux: une Femme qui n'est ni belle, ni laide, trouve un secret plaisir à entendre vanter des charmes, que ses flatteurs lui prêtent libéralement. Ceux qui sont dégagés de toute prévention, & qui se font justice, ne

H

peu-

peuvent non plus souffrir les loüanges qu'ils ne meritent pas; que les personnes modestes ne peuvent souffrir ce qui blesse le moins du monde la pudeur. Mais quand la flaterie est enveloppée, & que les loüanges sont fines, elles séduisent les plus austères. C'est une foiblesse, & l'on ne devoit non plus recevoir les loüanges qu'on ne merite pas, qu'un argent auquel on n'a point de droit legitime. Il faut encore avertir les personnes présomptueuses, qu'elles sont souvent les dupes d'une raillerie maligne & délicate, & l'objet de la plaisanterie. *Philante* sort d'une compagnie charmé des douceurs empoisonnées qu'on lui a dites; il se vante par tout, que des personnes d'un grand merite & d'une grande réputation l'ont comblé d'éloges: mais ceux qui ont pénétré dans leur intention, n'ont pas eu de peine à démêler qu'ils se jouoient de sa credulité.

Ce qui fait que de certaines gens cachent la bassesse de leur origine, & se font des généalogies chimeriques, c'est l'opinion présomptueuse qu'ils ont de leur merite personnel, ou un effet de l'orgueil que leurs richesses leur inspirent. Ceux qui ont besoin de leur secours,

cours, favorisent leur entêtement par pure complaisance; les autres ne prennent pas la peine d'examiner si leurs titres sont legitimes; ainsi leur noblesse s'établit peu à peu dans la créance des hommes: après s'être convaincus eux-mêmes qu'ils sont nobles, ils ont moins de peine à en convaincre les autres.

Geraſte à peine fait lire; s'il se hazarde à parler de la moindre affaire, il fait pitié: il n'a pas assez d'esprit pour s'apercevoir qu'il en manque: cependant il croit avoir un génie capable des plus grands emplois; si on l'en croit, on pourroit lui confier les affaires les plus délicates; il accepteroit la qualité d'Ambassadeur dans les premières Cours de l'Europe. Quelle étude fera *Geraſte* pour se détromper? il n'a qu'à s'étudier lui-même; mais l'on ne veut point se regarder par ses mauvais endroits; voilà ce qui fait qu'il est si rare de voir des gens se corriger de leurs défauts; ils en détournent les yeux, cette vûë blesse leur vanité: ils cherchent dans eux-mêmes de quoi nourrir leur complaisance & leur prévention.

Nicandre avec sa perruque blonde, son nœud d'épée, ses habits dorez, un gros diamant qu'il a au doigt, croit être

le charme de toutes les conversations; ses froids discours & les sottises qu'il debite niaisement, fatiguent tout le monde. Parce qu'il est bien fait, & richement vêtu, il veut faire l'agréable, & le beau parleur; le plaisir qu'on a à le voir, ne dédommage pas de l'ennui qu'on sent à l'écouter. Il est comme le Pan dans l'assemblée des Oiseaux, qui peut étaler de belles plumes, mais qui se fait siffler, quand il chante.

On supporte plus aisément une personne timide, qui parle peu, qu'on étourdi, qui parle toujours avec une confiance extrême. L'ignorance est d'ordinaire le principe de l'audace de ces personnes présomptueuses, & de la retenue des personnes timides. Un ignorant entêté d'un mérite imaginaire parle avec assurance, parce qu'il croit dire des merveilles: celui qui est persuadé de son ignorance, & qui est encore retenu par sa timidité naturelle, n'ose desserrer les dents. L'ignorance & la présomption qui devroient être incompatibles, sont presque inséparables. La présomption est une suite de la bonne opinion qu'on a de soi; cette suffisance fait qu'on a de la peine à s'informer des choses qu'on ne fait pas, pour ne pas
avoier

avouer qu'on les ignore. On aime mieux s'exposer à se rendre ridicule, en voulant faire le docteur; que d'avouer modestement son ignorance, & de se dédommager de son peu de capacité par cet aveu sincere.

Les gens médiocres paroissent toujours déconcertez; les plaisirs & les affaires les embarrassent également. Les genies d'un ordre superieur passent des affaires aux plaisirs sans embarras. Toujours maitres d'eux-mêmes ils se prêtent aux divertissemens & aux affaires, & ne s'en laissent jamais posséder entièrement, & ne sont point détournés de leurs affaires par les plaisirs.

Un excez de confiance rend un homme paresseux & negligent, & fait souvent manquer les meilleures affaires. On se repose sur son esprit, sur ses talens, ou sur sa bonne fortune, & l'on neglige de prendre les précautions que prennent des personnes moins entendues, & qui se défient de leur habileté. Voilà ce qui fait que les personnes d'esprit, qui ne peuvent se contraindre à de petites formalitez, sont souvent les dupes des fots, qui mettent tout en œuvre pour venir à bout de leurs desseins.

C'est une grande bestise de regarder comme sa dupe, un homme plus fin & plus rusé que nous, qui se déguise, & qui affecte des naïvetés étudiées, pour nous faire tomber dans tous les panneaux qu'il voudra. Ceux qui raffinent sur tout, & qui usent de détours jusques dans les bagatelles; qui jouent au plus fin, qui veulent tromper, méritent d'être traités comme ils veulent traiter les autres.

Il y a presque toujours de l'injustice à ne juger des choses que par l'événement; quelque bonne conduite qu'on ait tenuë dans une affaire, si elle ne réussit pas, on blâme ceux qui en étoient chargés, quoi-qu'il n'y ait point de leur faute. On ne s'arrête qu'à ce qui frappe, & l'on ne pénètre point dans les secrets ressorts, qui ont arrêté le mouvement des machines qu'on avoit dressées. On avoit pris des mesures justes, on pouvoit se promettre un heureux succès, sans les obstacles qu'on a trouvez en son chemin, & que la prudence humaine ne peut pas toujours prévoir.

La plupart des Femmes qui ont quelques traits de beauté, croient effacer toutes les autres; & comme elles ne
peu-

peuvent souffrir de rivales, elles les décrient tant qu'elles peuvent. Elles ont tout ensemble de la présomption & de la crainte sur la force de leurs charmes; Caractère bizarre! Elles ne croient pas que les autres leur soient redoutables; cependant leur jalousie fait croire qu'elles les redoutent, par les soins qu'elles prennent pour les détruire.

Ce n'est pas assez pour une Femme de n'avoir rien à se reprocher; il faut qu'elle garde les dehors, & que le Public ne puisse entamer sa conduite par quelque endroit que ce puisse être. L'honneur est quelque chose de si délicat, que les seules apparences mal menagées le blessent. Les Femmes qui disent, qu'elles ne se mettent pas en peine des mauvais discours, & que le témoignage de leur conscience leur suffit, n'ont pas assez de délicatesse. La réputation est la récompense la plus légitime de la vertu, & il ne faut pas la négliger.

Les personnes faciles & credules se mettent à tous momens des visions dans l'esprit; ceux qui connoissent leur temperament, profitent de leur foible, & nourrissent leurs chimères, au lieu d'y chercher des remèdes. Quelles ex-

travagances n'a point fait faire la fausse persuasion des Sorciers ? On a toutes les peines du monde à en revenir. Il faut avoir l'esprit plus fort que l'ordinaire des hommes, pour ne pas croire que mille choses qui arrivent naturellement, ne soient l'effet de quelque esprit, ou le jeu de quelque Puissance invisible.



DE L'INTEREST.

LE desir naturel que les hommes ont de se mettre à leur aise, les engage souvent à des actions honteuses: c'est une tentation bien délicate, que de se trouver en état d'amasser des richesses, en n'y interessant que la conscience. Il faut avoir une vertu bien éprouvée pour ne pas succomber à cette tentation: La plupart des hommes croient que l'indigence est le plus grand des malheurs, & que tout est permis pour s'en affranchir: ruses, détours, méchantes fineses, fourberies, on met tout en œuvre, & si l'on réussit, la voix publique vous absout.

Il y a de certaines gens dans le monde, qui ne vivent que pour eux, & qui ramènent tout à leur interest, ou à leurs plaisirs; ils n'aiment personne: Personne ne les aime: ils font des incivilités, & disent les choses du monde les plus dures & les plus desobligeantes, sans être touchés du chagrin qu'ils font aux autres; ils n'y font pas reflexion. Sans s'inquiéter si on les méprise, &

des bruits qui courent à leur desavantage, ils negligent les devoirs que la raison & la bienséance exigent d'eux dans le commerce de la vie; parens, amis, tout est sacrifié, pourvû qu'ils y trouvent leur compte.

Ce qui fait que les hommes commettent tant d'injustices dans le commerce qu'ils ont ensemble, c'est qu'ils agissent toujours par quelque passion: Les passions sont interessées, & cherchent à se satisfaire, sans garder de mesures. Tout homme qui a une passion, quelque déraisonnable qu'elle soit, croit toujours avoir raison; ses procedes les plus bizarres ne lui causent pas les moindres scrupules.

L'amour-propre est la ruine de la société; la plupart du monde ne songe qu'à soi; tout le reste leur est assez indifferant; ils ne prennent nulle part aux joies & aux chagrins des autres. Les personnes de ce caractere ne font d'aucune utilité dans le monde; ils se ramassent & se replient dans eux-mêmes, & ne sortent point de cette sphère.

L'amitié qui regne maintenant dans le monde, n'est qu'un commerce de pur interest. Ce sentiment est fort bas & fort en usage. C'est une grande lâcheté

cheté de negliger les gens, quand ils nous deviennent inutiles, & qu'on n'a plus besoin de leurs secours: Quelle cruauté de leur refuser dans leurs disgraces les bons offices qui dépendent de nous, & qu'on leur offrirait avec empressement, s'ils étoient dans une meilleure situation.

La folie que je pardonne le moins, est celle des Avarés: ils regorgent de biens, & ils sont pauvres au milieu de leurs richesses. Pour qui *Philagyre* amasse-t-il tant de tresors? Il est vieil, il n'a point d'enfans, personne ne lui fait la cour, il n'a de tendresse pour qui que ce soit; il ne connoit personne: cependant il voit chaque année grossir ses revenus; il fait de nouveaux contrats: il est mal logé, mal vêtu, il ne voit pas le feu pendant l'hyver; il va manger chez ses voisins pour épargner un diné; il se refuse les choses les plus necessaires. Quelle différence y a-t-il entre *Syrus* qui manque de tout, & *Philagyre* qui possède d'immenses richesses, & dont il ne se sert point?

Les hommes les plus interessez & les plus dars, qui n'ont de la consideration pour personne, veulent qu'on soit plein d'égards pour eux. On leur pardonne-

roit plus aisément tous les raffinemens de leur amour-propre, s'ils avoient la même indulgence pour autrui. La manière feroce dont ils traitent ceux qui ont à negocier avec eux, est pleine d'injustice: plus on leur témoigne de condescendance, plus ils affectent de paroître difficiles & épineux; ils n'ont que de la rudesse, de l'austerité, de l'indifférence pour ceux dont ils exigent de la docilité, de la douceur & de bons offices.

Si vous voulez que l'on vous recherche, il faut être bon à quelque chose; c'est la regle, il faut joüir, ou prester de l'argent, contribuer aux plaisirs, entrer dans les interests des hommes, & leur faire entrevoir que vous ne leur ferez pas inutile.

Les sentimens de l'humanité nous portent à soulager les malheureux: c'est manquer aux devoirs les plus essentiels, que de les abandonner dans des besoins pressans; mais c'est le dernier excez de cruauté, que d'insulter à leurs malheurs. Un homme qui tombe dans quelque disgrâce, est à plaindre: si vous n'avez pas la generosité de lui prester vôtre secours pour l'en retirer, n'ajôtez pas un nouveau poids à sa disgrâce, pour achever de le noier:

La

La reconnoissance doit avoir je ne sai quoi de libre & d'aisé: quand on n'est reconnoissant que par devoir, par des vûës interessées, & par une espeece de necessité, on s'acquitte toûjours de ce devoir de fort mauvaise grace: les bienfaits imposent une espeece de joug, dont les ingrats veulent s'affranchir le plutost qu'ils peuvent; il faut avoir l'ame grande pour n'en être pas incommodé.

Il ne faut pas toûjours se servir de tout son pouvoir, ni se prévaloir de son autorité dans toute la rigueur de ses droits. Il y a mille choses dont il faut s'abstenir par honnêteté & par bienséance: si on les exige, on passe pour bizarre & pour un homme incommode. Les loix du commerce veulent qu'on se relâche reciproquement pour avoir la paix: cette maxime n'est guères du goust des personnes interessées; elles aiment mieux perdre leur repos, leur réputation, leurs amis, que de ceder la moindre chose.

C'est un grand malheur d'être né fier & pauvre: une ame fière a de la peine à se soumettre, mais le besoin force le naturel; ce combat est rude. Les personnes de ce temperament font rarement fortune; on n'a pas toûjours la force

de combattre ses propres inclinations pour s'assujettir au caprice de ceux dont on a besoin, & qui mettent à trop haut prix les services qu'ils peuvent rendre.

Quand on a besoin des gens, on les ménage, on les flatte; après qu'on en a reçu les bons offices qu'on en attendoit, on est embarrassé de leur personne; on n'aime point à les voir, sur tout quand on leur a de grandes obligations. Est-ce fierté? est-ce ingratitude? ou tous deux ensemble?

C'est par le même esprit que l'on se porte à flater les Favoris, & à blâmer les disgraciés: on veut faire sa cour à ceux qui sont en place, pour avoir part à leur faveur; on leur prostitue des loüanges qu'ils ne méritent point; on les met au dessus des autres par la comparaison que l'on fait de la différente situation où ils se trouvent; comme si le poste donnoit le mérite, ou que la mauvaise fortune rabaisât un homme au dessous de lui-même.

D'où vient qu'*Alcippe* ne fait pas semblant de connoître *Brutus*, qui vient d'être disgracié? Il le flattoit dans sa bonne fortune; sa complaisance & ses respects alloient jusqu'à l'adoration: à peine s'abaisse-t-il maintenant à lui parler;

ler; il le fait par tout où il le rencontre, comme si son abord avoit quelque chose de contagieux: Si *Brutus* revient en faveur, *Alcippe* aura pour lui les mêmes égards qu'il avoit auparavant.

Les dons que l'on attend à faire dans son testament, sont assez inutiles; si l'on prétend par-là se faire une réputation d'être liberal: il est trop tard de donner, quand on n'est plus en état de jouir de son bien. Les plus avarés se font honneur en ce tems-là d'un argent qu'ils se voient forcez de quitter, & qu'ils seroient ravis de pouvoir faire enterrer avec eux.

Peu de gens ont l'ame assez grande & assez noble pour n'aimer pas à recevoir. Je voudrois qu'un honnête homme fût fort réservé sur ce chapitre, & qu'il n'acceptât que les graces dont il peut avoir une reconnoissance qui égale la grandeur du bienfait: celui qui donne, doit être dans une situation bien différente; car il ne doit point attendre de retour du bien qu'il a fait: ce ne seroit plus une liberalité, mais une espece de trafic mercenaire déguisé sous des noms plus spécieux.

Mille gens croient s'acquitter des bons offices qu'on leur a rendus, en
ren-

renvoiant à leur testament ceux qui se devoient à leur service : c'est un leurre qui les tient en haleine : l'esperance d'une succession est une amorce pour les personnes interessées ; mais c'est un bien fort incertain & fort équivoque.

Le même principe , qui fait qu'on oublie les bons offices, fait qu'on oublie les affronts : on s'ennuie d'être toujours dans la même situation ; on se lasse d'être toujours reconnoissant , ou de haïr toujours. *Ariane* s'est reconciliée avec *Justine* , non que ce soit par un motif de Religion, ou par un retour de bons sentimens pour elle ; son aigreur est toujours la même ; mais c'est une fatigue de soutenir le rolle d'une ennemie déclarée.

Que des personnes d'une naissance obscure aient des sentimens proportionnez à la bassesse de leur origine , on en est moins surpris : c'est le fruit de la mauvaise éducation qu'on leur a donnée. Mais vous *Theagène* , qui êtes sorti d'une des plus illustres Maisons de l'Europe , vous démentez par vos actions la noblesse de vôtre sang : vous aimez le jeu, & vous jouiez de mauvaise foi ; vous empruntez de l'argent , & vous ne paieez personne ; vos domestiques vous redoutent comme un tyran , & vous leur faites

tes sentir à tous momens le poids de vos coups ; si vous ouvrez la bouche , vous ne dites que des impertinences & des sottises ; vos discours se sentent des lieux que vous frequentez , & sont des témoignages de la bassesse de vos sentimens ; vous ne ménagez personne , & vous traitez du même air une femme de qualité , qu'une femme de chambre.

Il est bien difficile de jouër un grand jeu , & d'être un fort honnête homme : les Joueurs se fâchent aisément ; ils sont brutaux & emportez ; ils paient mal , quand ils perdent ; ils se font paier rigoureusement quand ils gagnent ; ils sont dans des défiances continuelles de peur d'être trompez : une grande perte est une grande tentation à la fraude & à la friponerie.

Le procez est à mon sens la chose du monde qui gauchit davantage l'esprit , & qui corrompt en moins de tems la bonne foi : c'est , pour ainsi dire , le triomphe de l'interest & de l'avarice. On s'embarque dans une plaidoirie avec un esprit de justice , qui veut que chacun conserve ce qui lui appartient legitimement ; mais quand l'affaire est entamée , on se fait un point d'honneur de la soutenir : si vôtre concurrent vous fait une superche-

cherie, vous croïez que la répresaille est juste; vous lui en faites une autre; si l'artifice vous réüffit, & que vous remportiez sur lui quelque avantage par vos ruses; ce succez vous enhardit; vous vous piquez au jeu; & après avoir plaidé pendant plusieurs années, il se trouve à la fin du procez, que vous avez perdu vôtre bien, vôtre probité, vos bons sentimens, vôtre droiture, vôtre honneur, & vôtre conscience.

Cliton pour excuser sa lésine & son avarice sordide, se retranche sur la misere publique: s'il donne quelque repas, il parle sans cesse de la cherté des denrées; il semble qu'il reproche aux conviez les morceaux qu'ils mangent, ou le vin qu'ils boivent: Il invente tous les jours quelque nouvelle maxime de frugalité; il retranche le nombre & les gages de ses domestiques; il veut qu'ils le servent pour leur pain. Ce qu'ils luy relâchent d'un côté, ils le remplacent de l'autre; ils ne le quittent point sans le voler.

De la manière que les hommes sont faits, il est inutile de les piquer de generosité, afin de les engager à se declarer pour nous; il faut qu'ils trouvent leur compte dans les démarches qu'on veut qu'ils

qu'ils fassent, & qu'ils soient persuadés qu'on leur est bon à quelque chose: l'intérest est l'unique ressort qui puisse les mettre en mouvement; la compassion est une mauvaise ressource pour les toucher; il faut les exciter par l'esperance: insensibles aux malheurs d'autrui, ils n'ont de tendresse que pour eux mêmes.

Quelques-uns appellent *œconomie* ce qui n'est qu'une épargne honteuse. Attentifs au gain, ils ont une adresse surprenante pour mettre à profit tout ce qu'ils épargnent: ils se refusent à eux-mêmes les choses dont ils auroient le plus d'envie. Tout se ressent de cette lesine, leur train, leurs équipages, leurs habits, leur table: S'ils donnent un repas, ils laissent entrevoir le chagrin qu'ils ont de ce qu'il leur coûte; il y manque toujours quelque chose; les conviez sortent bien moins satisfaits de la bonne chère, qu'on leur a faite, qu'indignés d'une lesine si mal placée & si mal entendue.

Qu'on auroit de mépris pour ces personnes avides d'argent, si l'on pouvoit démêler tous les ressorts, qu'elles font jouer, & tous les artifices dont elles se servent pour en amasser! Lois, justice,

ce,

ce, équité; tout est méprisé. L'argent leur tient lieu de tout, d'amis, de parens; c'est leur idole. Elles ne sont au monde que pour s'enrichir, & pour tourmenter tous ceux qui leur doivent.

Quand on a peu de bien, & un desir violent de devenir riche, on est rarement honnête homme. Une médiocre probité ne peut tenir contre cette tentation: si l'on se trouve dans quelque conjoncture, où sans risquer sa réputation, l'on puisse acquérir des richesses, en se relâchant un peu d'une exacte droiture, la vertu court de grands risques; il n'y a que ceux qui ont les sentimens nobles & épurez, qui ne s'oublent pas dans ces occasions.

Toutes les manières de s'enrichir sont égales aux ames avides d'argent: un homme de probité ne veut amasser des richesses que par des voies legitimes; voilà ce qui fait que les personnes qui ont de l'honneur & de la probité, sont rarement une grande fortune. Je ne porte point d'envie à certaines gens, qui sont si opulens & si riches, si pour parvenir à cette opulence & à cette richesse, il a falu se relâcher des regles de l'équité. C'est être assez riche, que de n'avoir rien à se reprocher; Peut-on
gou-

goûter du repos, & avoir quelque satisfaction dans la vie, après avoir fait tant d'actions honteuses & tant d'injustices?

La passion du jeu altère en peu de tems le meilleur fonds du monde; mille gens qui ont de la bonne foi en toute autre chose, ne se font pas un scrupule de tromper en jouant; ils se regardent comme en pais ennemi, & croient que la filouterie est en quelque manière legitime. Est-ce gagner de bonne guerre, ou voler, que de se servir de son savoir-faire en jouant, & se parer par des subtilitez contre le caprice du sort?

C'est l'usage que ceux qui ont du bien, en dépensent plus qu'ils n'en ont: Ils empruntent de l'argent de tous côtez, pour soutenir la magnificence de leur train & de leur table: le Public qui les voit nager dans l'opulence, les croit fort heureux; mais dans le particulier ils sentent le chagrin de cette magnificence empruntée, qui les mine, & qui met à la fin leurs affaires dans un grand délabrement.

Il ne faut pas imprudemment entrer en commerce avec des gens, sans les connoître, ni leur confier des secrets; les personnes trop avides d'argent ne sont nullement propres pour la société ni
pour

pour la confiance. Un homme sensible à l'intérêt a toujours une porte ouverte, par laquelle on peut entrer dans son cœur, pourvu qu'on fasse briller à ses yeux l'éclat de l'or; c'est un moyen sûr pour le séduire; & quand il s'est laissé corrompre, il n'y a point d'ami, ni d'amitié qu'il ne sacrifie à ses intérêts.

Il est difficile de vivre long-tems en bonne intelligence avec des gens de parti contraire, & qui ont de grands intérêts à démêler; quelle adresse ne faut-il pas avoir pour se ménager en telle sorte, que sans se déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre, on leur témoigne une affection égale: cet équilibre est délicat; la balance panche aisément d'un côté ou d'autre; en voulant les conserver on se fait ennemi de tous les deux: dans ces occasions on a besoin d'une grande sincérité & d'un procédé net; le *patelinage* nous jette dans de grands embarras, & nous expose à de grands reproches.

Où trouver un ami fidèle, sincère, discret, éclairé, désintéressé, qui ait l'assurance de nous avertir de nos défauts, & qui ne craigne point de nous chagriner, en nous donnant des avis
uti-

utiles? Nous sommes presque toujours les derniers avertis de ce qu'on dit de nous. Nôtre délicatesse en cela est incomprehensible; il semble que ce soit nous blesser, que de nous parler des bruits qui courent à nôtre honte; nos amis, pour la plupart, sont foibles ou interessez; ils aiment mieux nous abandonner à nôtre mauvaise conduite, que de se mettre au hazard de nous déplaire, en nous ouvrant les yeux par des avis sinceres.

Ceux qui veulent reformer les abus, ne le font pas toujours par un motif bien desinteressé: ils y mêlent le chagrin de leurs passions particulières. L'envie qu'ils portent à un homme qui occupe un poste considerable, & dont l'autorité les importune, leur fait examiner sa conduite, avec une rigueur scrupuleuse. Quelque regulier que soit un homme, il est bien difficile qu'il n'ait quelque foible, par où il donne prise aux personnes jalouses de sa gloire: quand ses ennemis l'ont découvert, ils crient de toute leur force, que tout est perdu, si l'on ne remédie aux desordres, & ils font tant de bruit, qu'on débuse l'autre de son poste, où ils ont l'adresse de se faire placer, pour les ré-
com-

compenser de leur zèle hypocrite. On n'auroit jamais pensé à dépoüiller *Cléon* de la charge qu'il possédoit, pour en revêtir *Onuphre*, si l'ambition cachée de celui-ci ne lui eût fait jouer toutes sortes de personnages, & recourir à mille artifices pour rendre la conduite de l'autre suspecte.

C'est une complaisance lâche & fade de louer en public ce que l'on blâme en particulier; on s'expose par-là à passer pour un esprit foible, ou pour un adulateur intéressé. Si l'on n'a pas la force de dire ce que l'on pense, le parti qu'il y a à prendre, est de ne rien dire du tout, & de ne point témoigner par quelque signe, qu'on applaudit à des sottises.

Ceux qui se croient assez fins, pour tromper tout le monde, sont aisément la dupe des autres. Il en est à peu près comme des filous, qui veulent tromper au jeu: quand on connoit leurs finesse, on les tourne contre eux, & on les fait donner dans le piège qu'ils avoient tendu. Je ne vois pas de meilleur moïen pour se garantir des artifices de ces gens si fins & si rusés, que de faire semblant qu'on ne s'apperçoit pas de la mauvaise intention de ceux qui nous ont choisi pour être leur dupe.

Les

Les hommes ne sont point excusables, quand ils manquent de civilité pour les Dames : mais les Femmes sont souvent la cause du peu de respect qu'on a pour elles ; Si elles étoient plus fières, les hommes seroient plus soumis. La plupart sont interessées, étourdiées ; elles n'ont ni sincérité ni bonne foi ; elles ne se mettent pas en peine, qu'on les brusque, pourvu qu'on fasse de la dépense ; elles ne se soucient pas d'être aimées, les apparences leur suffisent ; elles aiment plus l'argent que leurs amans.

C'est la tentation ordinaire des Femmes, que de vouloir se faire remarquer : les belles n'ont qu'à se montrer ; la nature a fait pour elles tous les frais. Celles qui sont moins pourvûes d'agrémens, affectent d'avoir quelque chose de brillant dans leurs habits, dans leur parure, dans leur équipage, dans leurs manières : elles raisonnent mal, & ne connoissent pas leurs véritables interêts. Ces ornemens empruntez sont une espece de vernis, qui fait paroître davantage leur laidur naturelle ; on y prendroit moins garde, si ces parures n'irritoient pas une maligne curiosité, qui fait que
I l'on

l'on démêle ce qui est de l'art ou de la nature.

La passion que certaines Femmes ont pour le jeu, & pour mille autres choses aussi ruineuses, est incomprehensible. Que ne font-elles point pour avoir de l'argent ? A quel négoce, à quelles adresses n'ont-elles point recours ? Elles achettent des bijoux fort cher des usuriers, qui leur tiennent le pié sur la gorge, & les revendent à bon marché. On en voit qui dépouillent leur maison de tous leurs meubles, & qui mettent en gage jusqu'aux choses les plus nécessaires, leurs habits, leur linge, & qui demeurent dans ces gouffres pour des sommes fort modiques, par l'impuissance où elles sont de les retirer au tems marqué par ces sangsues, qui ne leur prêtent qu'à ces conditions onéreuses. La bestise des Maris est une autre chose aussi incomprehensible ; ils n'apperçoivent point ces desordres, qui ruinent leurs affaires, ou ils ont une indolence stupide, qui les empêche de prendre l'ascendant qu'ils devroient avoir sur des folles, qui n'ont que leur passion pour guide.

• Comment se peut-il faire que les hommes, dont l'essence est d'estre raison-

son-

sonnables, suivent si peu les lumières de la raison, & qu'ils fassent tout par caprice? Ils se laissent aller à des joies extravagantes, ou ils tombent dans une tristesse morne, sans savoir pourquoi: ce qu'ils devroient souhaiter le plus, c'est ce qui les blesse. Quoique l'interest soit le grand ressort qui les fait agir, ils ne connoissent point leurs veritables interests, & ils se ruinent par avarice.

Arnolfe plaide depuis trente années pour un domaine d'une légère consequence, dont les droits sont équivoques & litigieux: il sacrifie pour cette affaire le repos de sa vie & de sa conscience; il y dépense le plus clair de son revenu, il se refuse les choses les plus necessaires pour être en état de soutenir les frais de cette plaidoirie: Il a déjà été jugé en quatre Tribunaux: il dit tous les jours qu'il plaidera jusqu'à la mort, & qu'il vendra toutes ses Terres, pour avoir cet arpent de vigne, qu'on lui dispute mal à propos.

Il y a long-tems que le Peuple est exposé à l'injuste oppression des Grands & des Riches: mais c'est une chose bien indigne, que des personnes recommandables par leur rang & par leurs richesses, se servent de méchantes voies ou

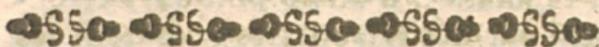
d'une autorité tyrannique, pour opprimer des malheureux, qui n'ont à leur opposer que d'impuissantes larmes, dont ces hommes impitoyables ne sont point touchés : ils n'auroient qu'un plaisir imparfait à être les maîtres, s'ils ne faisoient sentir leur pouvoir & le poids de leur domination. Est-ce un si grand bonheur, de se faire craindre, & de faire gemir des misérables, qu'on veuille l'acheter aux dépens de sa conscience, de son honneur & du repos de tous ceux qui nous sont soumis ?

Quand un homme est parvenu par son industrie à se faire riche, on n'examine plus de quels moïens il s'est servi, quelque honteux que soient les ressorts qu'il ait fait mouvoir pour l'établissement de sa fortune, on oublie tout ; on se souvient seulement qu'il est riche, qu'on peut avoir besoin de lui & de son argent ; qu'il est en état de servir ceux qui ont des liaisons avec lui. Voilà ce qui fait que les personnes de qualité s'abaissent jusqu'à rechercher son amitié & son alliance : quelle prostitution !

Les grandes richesses couvrent tous les défauts & donnent du relief au mérite, quelque mince qu'il soit : mais le merveilleux est qu'elles racommodent

la réputation d'un homme qui s'est enrichi par des friponeries, & dont les fourberies étoient publiques. Tout le monde fait qu'*Agénor* a gagné son bien au jeu: tant qu'il a joiué, on le regardoit comme un fripon; il s'étoit attiré mille fâcheuses affaires par ses tours d'adresse & par ses filouteries; on l'a pris souvent sur le fait; on l'a obligé de rendre l'argent qu'il voloit si lâchement, il étoit dans le dernier décri. Devenu riche par des pratiques si honteuses, il est respecté, honoré, recherché. *Florante* le plus honnête homme de la ville, d'une probité reconnuë, dont la reputation n'a jamais été attaquée, demande la fille d'*Agénor*, comme s'il vouloit épouser toutes ses friponeries: quel siècle!





DE LA SUFFISANCE.

C E défaut est une suite de la persuasion où l'on est, qu'on a d'éminentes qualitez; cette persuasion est quelquefois fondée sur la verité, & alors la suffisance paroît excusable; quelquefois elle est l'effet d'une présomption ridicule, & dans ce cas elle revolte tout le monde; car il n'y a rien de plus impertinent, ni de plus insupportable, qu'un sot qui s'en fait accroire. Un homme gonflé de la bonne opinion qu'il a de son mérite, ne s'embarasse de personne; il parle haut dans les compagnies; il a un visage assuré, qui marque combien il est content de soi: les moindres bagatelles qu'il dit, il les debite avec un air de confiance, bien persuadé qu'on l'écoute avec plaisir: ces apparences hardies imposent à ceux qui ne font pas de réflexions, & enlèvent les suffrages des dupes: Un homme modeste qui dit modestement de tres bonnes choses, n'est admiré que des personnes raisonnables; il faut avoir l'art de se faire valoir pour plaire à la multitude.

La

La pudeur est la marque la plus assurée d'un mérite rare ; au lieu que la complaisance qu'on a de son propre mérite , est une grande présomption contre ceux qui se flattent de la sorte : ils ne connoissent pas assez le vrai mérite ; & ils se contentent de quelques laeurs dont ils sont ébloüis.

C'est une vanité insupportable de croire qu'on a un grand mérite, & que la République ne se puisse passer de nos services. On vous fait grace, quand on vous emploie, & qu'on vous donne occasion de mettre au jour les talens que vous avez, vôtre poste pourroit être rempli par une infinité de personnes qui valent peut-être mieux que vous.

Personne ne se rend justice, & ne se connoit précisément tel qu'il est : si l'on a quelque bonne qualité, on s'en applaudit, & l'on tâche de se montrer toujours par ce côté-là. Si l'on est contraint d'avoüer quelques défauts, on les met dans un certain point de vûë, qui les fait paroître comme imperceptibles ; mais en même tems on grossit les plus legeres imperfections des autres. Pour juger sainement de nos vices, il faut nous comparer à ceux qui ont les mêmes défauts, sans avoir plus d'indul-

gence pour nous, que nous n'en avons pour les autres.

Quelque peu de mérite qu'on ait, on se compare sans façon aux personnes les plus accomplies; on prend même le pas au dessus. Est-on si aveugle, ou d'un si mauvais discernement? ou n'est-ce point qu'on veut étourdir les autres, & leur imposer? *Cléarque* à son second Sermon demandoit à quelques-uns de ses amis, si sa pièce n'étoit pas de la force de celles de Monsieur *Fléchier*; si les pensées, le tour, l'expression n'avoient pas quelque chose d'original? Que de *Cléarques* dans le monde! Si l'on ne se déclare pas si cruëment, & si un reste de pudeur empêche de dire tout haut qu'on mérite d'être égalé aux plus grands genies, on se le dit tout bas, & l'on se laisse enyvrer avec plaisir d'une illusion si douce & si flateuse.

Un homme qui laisse trop voir sa bonne opinion qu'il a de son mérite, souleve tout le monde contre lui. Le moien le plus sûr & le plus court pour mériter l'estime des hommes, est de paroître modeste & nullement infatué de soi. Les personnes vaines & suffisantes s'attirent l'envie & le mépris, irritent la médifance, sont en butte aux mauvais.

vais contes & aux plaisanteries, loin de mériter l'approbation qu'elles recherchent.

Mille gens croient être applaudis dans des lieux, où ils sont regardez comme des extravagans, & où on ne les souffre que pour s'en divertir: on les annonce comme la Comédie; tout le cercle se prépare à leur faire des questions à tour de rôle. *Philante* dit partout qu'il est bien venu chez *Cleonice*, qui n'en parle que comme d'un fat. La haute opinion que *Philante* a de son rare mérite l'aveugle tellement, qu'il ne distingue pas l'ironie & les louanges malignes, d'une louange sincere & sans affectation: Parce qu'il a de beaux cheveux, le teint fort blanc, & qu'il donne proprement à manger, il croit être le phenix de son siècle, il fatigue par sa suffisance toutes les personnes qui ont du bon sens; il est la dupe de ses adulateurs & de ses parasites.

Vous croiez être un homme fort important & d'une grande ressource, c'est vôtre folie: du moins ne vous flatez pas d'être fort nécessaire à vos amis, ou à vôtre famille: ils vous regardent comme un fâcheux, dont ils seroient bien aises d'être délivrez: quelque mérite

I 5

ou.

ou quelques talens que nous croïons avoir, on a touÿours quelque endroit foible, qui balance nos bonnes qualitez.

Que d'extravagances font à tout moment ces esprits vains & sottement prévenus de leur mérite! quelle complaisance n'ont-ils pas pour tout ce qu'ils disent? Ils croient que tout le bon sens est ramassé dans leur tête: Avec quelle fierté ne rebutent-ils point ce que disent les autres, comme si c'étoient des minuties qui ne valussent pas la peine d'être écoutées? Quel ton de docteur ne prennent-ils point pour imposer silence au cercle? Avec quelle hardiesse & quelle assurance ne débitent-ils pas des fadaïses ou des choses triviales, dont tout le monde a les oreilles rebatuës? Avec quelle presumption ne cherchent-ils pas dans les yeux & sur le visage de ceux qui les écoutent, des applaudissemens que tout le monde leur refuse?

Si l'on ne vous donne pas toutes les louïanges que vous croiez mériter, ne faites paroître aucun signe qui puisse marquer du chagrin; il faut dissimuler avec adresse vôtre mécontentement; cachez sous les dehors d'un visage content la douleur secrete qui vous devore, & prenez garde que les autres ne se réjouif-

jouissent à vos dépens ; car ils se feroient peut être une maligne joie de vôtre dépit.

Vous l'avez résolu, vous voulez vous revêtir de cette charge importante, vous n'y êtes pas propre, vôtre vanité vous séduit. Cet emploi demande de la science & des talens ; vous manquez de fonds & d'habileté, quoique la bonne opinion que vous avez de vous-même, vous inspire d'autres sentimens. Vous êtes né libertin, & vous ne sauriez vous captiver ; cette charge demande de l'assiduité & du travail pour en remplir tous les devoirs. Vous ne faites pas réflexion que vôtre bien est médiocre, comme vôtre capacité ; que vous perdez par-là vôtre fortune, que vous vous incommodez sans ressource pour toute vôtre vie, & que pour acheter cette charge, il faut absolument vous ruiner.

Vôtre vanité, ou vôtre inquiétude ne peut souffrir les personnes qui sont au dessus de vous. Vôtre censure n'épargne pas la conduite des Ministres, & de tous ceux qui sont en place. Il semble à vous entendre décider sur le Gouvernement, que vous en devez répondre au Public, & qu'on doit vous tirer de l'obscurité où vous êtes, pour vous donner les pre-

miers emplois de l'Etat. Défaites-vous de cette folle présomption : ménagez ceux qui sont au dessus de vous par leur rang, ou par leur naissance, sans vous abaisser cependant à des complaisances ferviles.

Pourquoi vous rendre garant d'une affaire qui est au dessus de vos forces ? On n'auroit rien à vous dire, si vous n'eussiez pas répondu de l'événement, d'un ton si affirmatif : si elle tourne mal, à qui voulez-vous qu'on s'en prenne ?

L'excez de la credulité, qui est une suite naturelle de la suffisance, nous met en butte à tous ceux qui veulent nous séduire, & aux railleries des mauvais plaisans, qui connoissent nôtre foible. Les personnes vaines & suffisantes croient trop légèrement les choses honnêtes qu'on leur dit par pure complaisance : Un homme qui se pique d'esprit ; une femme qui se croit belle, dès qu'on la loue sur sa beauté sans examiner si on la flatte, reçoit les complimens qu'on lui fait, comme un tribut que l'on rend à son mérite : Il ne faut point être si dupe, ni si crédule : La vie de la plupart des hommes n'est qu'un commerce de compliment & de
fla-

flaterie pour se moquer les uns des autres.

L'attention qu'on a à remarquer les défauts d'autrui, est une vanité délicate pour nous dédommager des reproches que les autres peuvent nous faire, ou que nous nous faisons quelquefois à nous-mêmes, malgré la présomption que nous inspire l'idée de nos grandes qualitez; on se console en quelque manière de ses défauts, quand on voit que les autres sont sujets aux mêmes foiblesses.

Nous vivons dans un siècle, où tout le monde, en France, a de l'esprit: il est difficile de se distinguer par-là. C'est s'abuser de croire, qu'on vous soit fort obligé si vous avez un peu plus d'esprit que les autres. Ne vous piquez de rien, & n'affectez point sur tout la réputation de Bel-esprit: on y a attaché je ne sai comment une idée de ridicule, c'est une bizarrerie; mais toute bizarre & toute injuste que soit cette prévention, on a de la peine à éviter le ridicule, quand on se donne pour Bel-esprit.

Ce n'est point faute d'esprit, si *Phillippe* n'a pas le secret de plaire dans la conversation: il dit d'assez bonnes choses; mais il est trop content de lui-même,

me, il n'attend pas qu'on lui appla-
disse; il se remercie le premier: il par-
le d'un air & d'un ton trop familier à
ceux qu'il ne connoit pas, & qui ne
l'ont jamais vû.

C'est fierté ou bestise de ne point ap-
prouver ce qui mérite l'approbation, &
d'affecter de ne point paroître surpris
des choses touchantes & extraordinai-
res.

La mauvaise fortune est utile à de
certaines gens; elle leur apprend à vi-
vre. *Belisan* étoit incivil, fier, inso-
lent durant la fortune de son pere: à
peine saluoit-il les personnes du pre-
mier rang, il les faisoit attendre long-
tems, & les laissoit se morfondre dans
son antichambre: Depuis que son pere
est disgracié, il est devenu poli, humain,
il prévient tout le monde; il a gagné en
perdant sa fortune; on le méprisoit, on
le fuioit: on le plaint & on le caresse.

Il faut souffrir de ceux qui sont au
dessus de nous; c'est la peine de la dé-
pendance; mais il faut souffrir sans bas-
fesse & sans lâcheté. Ceux qui sont dans
un rang inférieur, peuvent se mettre
au niveau des autres, par la noblesse de
leurs sentimens: au lieu que les Grands
se dégradent de leur autorité, quand ils
en

en abusent , & qu'ils en veulent faire trop sentir le poids à leurs inferieurs , qui mettent tout en œuvre pour secouïer un joug si incommode.

Il est certain que la haute naissance donne de grands privileges & un grand ascendant sur ceux qui sont nez dans un rang moins élevé. On pardonne aux personnes de qualité , en faveur de leur rang , mille choses qu'on ne passeroit point aux autres ; Mais cette déference qu'on a pour eux , les devoit rendre moins fiers , moins hautains , moins attachez à de petites formalitez : Qu'ils ne se persuadent point être en droit de tout faire & de tout dire : les sottises qui leur échapent , sont plus remarquables que dans des personnes plus obscures.

La facilité & la complaisance que l'on témoigne à croire que de certaines gens sont effectivement d'une naissance distinguée , les entretient dans une si douce tromperie. Combien de femmes d'un étage fort bas , qui ont épousé des maris dont l'origine est fort obscure , mais qui ont fait fortune , veulent être considérées comme femmes de qualité , parce que leurs amies pour les flater , les encensent à tout propos , & qu'elles ont pour leurs richesses la même déference

rence qu'on ne devoit avoir que pour le véritable mérite.

Les flateries, les aveugles complaisances des meres à l'égard de leurs filles, leur inspirent assez souvent un ridicule orgueilleux, qui ne convient guères à des filles bien nées; qui corrompt leur bon naturel, & qui les remplit de mille idées romanesques & extravagantes. On a dit souvent à *Florinne*, qu'elle est belle, qu'elle est aimable, qu'elle a du bien, qu'il n'y a point de parti au dessus de son mérite; elle en est si fortement persuadée, que tous ceux qui se présentent pour l'épouser, l'offensent & n'attirent que ses mépris, à cause de l'inégalité qu'elle trouve d'elle à eux: Elle mourra fille; ou ne se guérira de sa prévention, que lors qu'il ne sera plus tems qu'on la marie.

Si l'on parle de la beauté d'une femme devant une autre femme; celle-ci se regarde par ce qu'elle a de plus avantageux, pour en faire la comparaison avec ce que l'autre a de moins beau. Cette comparaison la porte naturellement à décider en faveur de sa beauté. Les hommes usent de la même adresse pour s'élever au dessus des autres par les talens de l'esprit; ils sont attentifs à re-

mar-

marquer l'endroit foible de leurs rivaux ; & ils se contemplent eux-mêmes par leurs endroits les plus favorables. C'est la maladie des Auteurs & des Poëtes médiocres, qui croient se donner du relief, en critiquant les Ouvrages des autres.

Les Femmes ne peuvent souffrir de rivales en quoi que ce soit, & se haïssent souvent pour les plus bizarres sujets du monde. Ce n'est pas toujours la concurrence, ni les mêmes prétentions qui aigrissent leur dépit, & qui leur inspirent tant de médisances pour se détruire les unes & les autres.

Croit-on avoir plus de mérite, en avilissant celui de ses rivaux ? ou croit-on se donner un air de distinction & d'autorité, en regardant les autres de haut en bas ? C'est mal entendre ses intérêts que de vouloir se mettre au dessus de tout le monde par ces manières fastueuses. Les interessez font des liguees offensives & deffensives pour s'opposer à cette tyrannie, & pour ruiner les fondemens de cet empire chimerique.

Les personnes qui se sentent quelque mérite, sont d'ordinaire piquées d'une

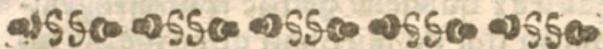
d'une jalousie de superiorité, qui ne peut souffrir de rivaux. C'est les mettre au desespoir que de louer en leur présence des gens qui ont les mêmes talens. De quel dépit n'est point piquée une belle Femme, si elle n'a beaucoup de raison, quand on paroît touché de la beauté de quelque autre femme? Ce n'est pas assez d'être belle, on veut être plus belle que toutes les autres.

Je ne puis souffrir la sotte suffisance de ces faux Politiques, qui raffinent sur tout, qui se piquent de prévoir tous les événemens, qui se font un système chimerique de la manière dont ils voudroient que le Monde fût gouverné; ni l'impertinence de ces esprits vains, qui sont idolâtres de tout ce qu'ils imaginent, qui donnent sous le secret les bagatelles les plus frivoles, & qui en parlent d'un ton mystérieux. Savez-vous, dit *Beralde* en vous abordant, la grande Nouvelle? Mais cette Nouvelle qu'il debite avec tant de circonspection, est un songe qu'il a fait en dormant. Ce que je vous dis, *poursuit-il*, est un secret pour vous seul; c'est une chose qu'il faut enterrer. Mais l'empressement où il est de vous quit-

quitter, ne vient que de la démangeai-
son qu'il a de faire part de ce même se-
cret à tous ceux qui auront la patience
de l'écouter.



DES



DES CONTRETEMPS.

LE peu d'attention qu'on donne à examiner les conjonctures, la situation & les faces différentes des affaires, des tems, de l'occasion, du caractère des personnes, de leurs intérêts, de leurs mouvemens, de leurs passions, de leurs engagements; ce peu d'attention fait commettre bien des incongruités dans le commerce de la vie civile. Les Contretêmes sont peut-être la chose du monde qu'il faut éviter avec plus de soin, qui rendent les gens plus incommodes & plus ridicules. Que ces personnes qui ne distinguent point votre loisir, ni le tems de vos affaires, me paroissent redoutables! qui vous abordent avec un air indolent, pour vous confier mille bagatelles importunes, au moment que des affaires sérieuses & pressées vous appellent ailleurs, & qui trouvent fort mauvais, si vous leur témoignez, par quelque signe, la nécessité où vous êtes de les quitter, quoi qu'ils n'aient rien à vous dire.

Ceux

Ceux qui ne sont pas toujours assez maîtres de leur colere, devroient au moins se contraindre devant le monde, & ne pas chercher des témoins de leurs emportemens. C'est déjà un assez grand ridicule de se laisser gourmander par son chagrin, sans donner des scenes au Public, qui profite du foible des autres pour s'en divertir. Les fautes que l'on fait sans témoins, sont plus pardonnables; mais la foiblesse ou la sottise de certaines gens est telle, qu'ils prennent justement leur tems pour faire leurs extravagances, quand l'assemblée est plus nombreuse; comme s'ils vouloient avoir plus de témoins de leur bizarrerie: il semble que la foule les irrite, & les mette hors de leur assiette naturelle. Pour éviter ce ridicule, il faut considérer quand on a tout son sang froid, combien un homme se rend méprisable par ses emportemens continuels, & quelle peine nous causent ceux qui ont cette foiblesse en nôtre présence.

Quand les gens sont affligés ou embarrassés d'affaires fâcheuses, & qui demandent de prompts secours, ce n'est pas le tems de moraliser, ou de debiter
de

de grandes maximes ; il faut aller au fait & chercher les plus courts expédiens, pour les tirer du borbier. Vous allez trouver *Celidan* ; vous lui dites que vous estes persecuté d'un créancier incommode, qui vous tient le pié sur la gorge, & qui vous reduit aux dernières extremitez. *Celidan* vous fait de longs discours sur la malignité & la dureté des hommes : cette morale est hors de sa place. *Celidan* est riche, il pourroit sans s'incommoder vous prester une somme, qui vous tireroit d'embarras, & qui vous seroit d'un bien plus grand secours, que cette harangue qu'on n'écoute qu'avec dépit.

Vous accablez de complimens & de questions un homme, qui n'a pas le loisir de vous écouter : ne pourriez-vous pas connoître sur un visage inquiet l'empressement qu'il a de vous quitter ? Il ne vous répond qu'avec dédain ; laissez-le aller ; facilitez-lui les moïens de faire retraite avec bienséance, & ne vous faites point regarder comme un fâcheux ou un importun : vôtre air tranquile le désole & le desespere.

C'est faire le pédant mal à propos, que de critiquer des choses qui sont à la verité dignes de censure ; mais on ne
de-

demande point vôtre avis là-dessus ; ou si on vous le demande, ce n'est que pour être flaté. Ecoutez patiemment jusqu'au bout une mauvaise pièce, sans faire ni mine ni geste qui marque vôtre dégoût, ou plutoſt un orgueil ſecret, qui fait que vous voulez paſſer pour connoiſſeur. Gardez pour vous vos lumières, puis qu'on n'en veut pas profiter ; & ne vous donnez point dans le monde la réputation d'un critique ſevere & inexorable.

L'excez gaſte les meilleures choſes, de même les contretems oſtent le prix à des actions qui nous feroient honneur, ſi elles étoient diſpenſées avec plus d'économie. On voit mille gens qui ſont officieux, honnêtes, toujours preſts à faire plaiſir ; mais ils le font avec trop d'empreſſement, ou d'une manière trop affectée. On ſe rend incommode en voulant trop bien faire : il faut que les vertus ſoient bien aſſaiſonnées ; on doit garder un certain temperament, qui retranche ce qu'elles ont d'outré. Il faut être officieux ſans empreſſement & ſans affectation ; obligeant ſans inquiétude ; complaiſant ſans baſſeſſe, & ſans faire paroître un dévouement ſervile.

Les

Les Femmes qui ont été galantes, ne peuvent se résoudre à quitter le monde; il leur plaît encore, quand elles ne lui plaisent plus. C'est un grand ridicule de montrer un visage usé & ridé, dans des lieux où elles ont paru avec tant d'éclat. C'est principalement pour elles que cette maxime a été faite, *que la fin des agrements doit être le commencement de la retraite.* Mais que ce soit de vocation, ou politique, la bien-séance veut qu'elles ne paroissent plus dans le monde, quand le monde ne les regarde plus des mêmes yeux, & qu'elles ne lui causent que du dégoust, après lui avoir donné tant de plaisir.

Il y a de certaines gens tout d'une pièce, qui ne peuvent accommoder leur rolle aux différentes conjonctures où ils se trouvent, qui font les plaisans & les enjoués, quand ils sont avec des personnes graves & qui parlent d'affaires sérieuses; au contraire ils sont mornes & chagrins dans une compagnie où regne la joie & la gaieté. On est à charge aux autres, quand on n'entre pas dans leur esprit, & qu'on ne devine pas juste la situation où ils sont. N'allez point troubler le repos des autres; demeurez chez vous, si vôtre inquiétude
ou

ou vos chagrins vous mettent hors d'état de contribuer à leurs innocens plaisirs. Si vous êtes ami des personnes à qui il soit arrivé quelque aventure fâcheuse, prenez garde de vouloir faire le plaisant ou l'agréable: ce n'est pas-là le tems de dire de jolies choses: ce seroit le moïen d'aigrir leur douleur & de les irriter contre vous, au lieu de les consoler.

L'esprit a de certains momens de dégouft & de langueur, où il ne peut rien imaginer ni produire d'agréable; quand il est enveloppé de ces sombres nuages, il faut laisser à d'autres le soin de réveiller la conversation & de réjouir la compagnie. Les choses que l'on donne comme plaisantes & vivement imaginées, & qui ne le sont pas, paroissent fades & dégoustantes.

Si vous parlez souvent de vous-même, vous ennuïrez infailliblement. L'amour-propre souffre à entendre les autres se louer, parce que les louanges que l'on se donne, élevent celui qui se loue, & abaissent les autres en quelque manière. Cet état est violent, & l'on sent du chagrin contre celui qui vous tient dans une situation si douloureuse. C'est encore un moïen sûr d'ennuier,

K quand

quand on parle souvent & long-tems de ses propres affaires, de ses gains, de ses pertes, de ses joïes, de ses malheurs. Qu'importe à de certaines gens qui vous connoissent peu, de savoir le détail de mille bagatelles, dont vous les étourdissez, & que vous regardez comme d'importantes affaires?

Ceux qui manquent d'esprit, veulent toujours parler; il semble qu'ils craignent qu'on ne s'apperçoive pas assez tost de leur bestise, qui pourroit se cacher sous un silence prudent & mystérieux.

Il ne faut pas écouter d'un air enjoué, un homme qui vous parle de ses infortunes. Si vous n'en estes pas touché, autant qu'il le souhaite, vous ne pouvez au moins refuser de l'entendre avec un air composé, & avec un sérieux que la bienfiance exige. On ne lit pas dans le cœur, mais il faut que les dehors contentent. C'est un surcroist d'affliction qui touche souvent autant que le mal même, de voir que les autres le regardent avec indolence.

On se rend toujours ridicule, quand on veut sortir de son caractère. *Sylvain* est né triste & pesant; il a l'imagination sombre & endormie; cependant il emprunte des manières folâtres & évaporées,

rées, qui ne conviennent point à son genie & à son temperament: il tâche à faire paroître de la joie dans tout ce qu'il fait & dans tout ce qu'il dit: cette joie forcée ne réjouit personne. *Sylvain* avec cet enjoûment artificiel est regardé comme un personnage fort ennuyeux; tout le monde le fuit; il déplairoit moins, s'il n'avoit point tant d'envie de plaire.

Il ne faut point s'ingerer dans les parties de plaisir, où l'on n'est pas souhaité; n'allez point y montrer un visage importun, qui troubleroit la feste. La présomption qu'on a de son mérite, séduit aisément: on n'a garde de s'imaginer qu'on incommode: vous vous regardez dans le cercle, comme un phenix, que tout le monde admire; & l'on voudroit que vous fussiez à cent lieus.

C'est une affaire délicate, que de garder les mesures nécessaires avec les gens qui vous ont brusqué, quand ils sont revenus de leur emportement, & qu'ils cherchent à se raccommo- der avec vous. Si vôtre rupture n'a point fait d'éclat dans le monde, vous pouvez leur accorder sans façon la grace qu'ils vous demandent; mais si l'offense a été publique, il y faut apporter plus

de précaution, & se faire un peu prier à cause des suites, sans témoigner trop d'empressement de se racommoder. Ce n'est pas à celui qui a été offensé, à faire les avances, si l'on suit les règles du monde; c'est bien assez qu'il soit dans la disposition de pardonner, quand l'*offenseur* se sera mis dans son devoir.

Il est impossible de vivre long-tems dans le monde, sans être exposé à quelque disgrâce; & c'est dans cette situation qu'un homme se fait parfaitement connoître. Autant qu'on le peut, il ne faut point faire paroître de foiblesse, pour ne point donner à vos ennemis la joie maligne qu'ils auroient de vous voir malheureux, & trop sensible à votre malheur. Mais il ne faut point aussi affecter une fausse fermeté ni une indolence stoïque, quand la situation de vos affaires veut que vous soyiez touché: cette fierté mal entendue revolte le monde, & vous empêche souvent de prendre des mesures justes, pour sortir de l'embarras où vous estes.

Un homme à qui il est arrivé quelque infortune, en veut toujours parler; comme il en est pénétré, & qu'il trouve quelque douceur à évaporer ses chagrins en les recitant, il croit que les autres

tres en sont touchez de même, quoiqu'ils témoignent par complaisance y prendre part; il faut, autant qu'on peut, leur épargner des entretiens si fâcheux; si ce n'est quand on a besoin de leur demander des conseils, pour se conduire dans des conjonctures délicates, où l'on est hors de toutes mesures. Car alors la bienfiance & la charité veulent, non seulement qu'on écoute un malheureux qui se plaint; mais la générosité demande encore qu'on lui suggere, quand on le peut, des moïens, & qu'on lui prête des secours pour sortir du malheur où il est tombé.

Il faut avoir des égards si délicats, quand on loue les amis, qu'il est presque impossible d'apporter toutes les précautions nécessaires dans une matière où l'on ne peut être trop concerté. Si l'on exagere avec excez le bien qu'on en dit, on chagrine & l'on revolte ceux devant qui on parle, & on ne les persuade nullement. Il faut encore prendre garde aux lieux & aux circonstances, & parler modestement des autres devant des gens à qui l'on doit beaucoup de respect, & qui ne prennent guères de plaisir à entendre des louanges auxquelles ils n'ont nulle part.

Faire métier de prodiguer de fades loüanges à tout le monde, est un rolle bien méprisable. La civilité demande quelquefois qu'on dise aux gens des choses honnêtes dans de certaines occasions : mais c'est se rendre ridicule de gaieté de cœur, de faire à tous venans des complimens appris par memoire, & dés qu'on les aborde, de prendre son ton pour commencer leur panegyrique.

Vous estes déjà agé, *Crysalide*, & vous épousez *Melisse*, jeune, belle, spirituelle, pleine de charmes & d'agrémens : vous vous exposez à de grands chagrins & à tous les malheurs du mariage : Je prévois même, qu'on ne vous plaindra guères des disgraces qui pourront vous arriver dans la suite ; cet assemblage est mal assorti, & vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même de tous les chagrins où vous allez vous plonger tête baissée.

Un mari fort avare, qui refuse tout à une jeune femme ; qui ne lui fournit pas de quoi jouër, & de quoi se parer honnêtement, hazarde l'honneur de sa femme & le sien. C'est une tres-mauvaise politique, que de réduire, par une dureté outrée, une jeune femme à chercher hors de chez soi des consolations.

tions & des secours pour vivre agréablement. Cette conjoncture n'est que trop favorable pour un amant liberal, qui connoit la situation & le penchant de cette femme. Elle est en grand danger de s'oublier, & de trahir son honneur, si elle aime moins la réputation, que l'argent, le jeu & ses ajustemens.

L'empressement de debiter toutes les Nouvelles que l'on fait, ou qu'on croit savoir, fait souvent regarder comme des importuns ceux qui les racontent: la plupart des Nouvelles n'intéressent guères les personnes qui les écoutent, & les empêchent de dire des choses qui leur feroient plus de plaisir. Les diseurs de Nouvelles sont d'ordinaire des genies steriles, qui ne pensent point, & qui n'ont pas toujours de quoi soutenir la conversation par eux-mêmes. Il est plus aisé de raconter ce qu'on a entendu dire, ou ce qu'on a lû dans la Gazette, que d'imaginer de jolies choses.

Quand on fait un Recit, ou que l'on raconte quelque Nouvelle, il ne faut point amplifier les circonstances que tout le monde fait, & dont on a les oreilles rebattuës: ces repetitions sont

fatigantes, & font souhaiter la fin de l'histoire.

C'est ne savoir pas vivre, que d'interrompre un homme, qui a commencé à faire un Recit; il vaut mieux qu'on en ignore quelque circonstance, que de priver celui qui parle, du plaisir qu'il a à se faire écouter.

On s'expose à de grands chagrins, en écrivant de certaines choses, qui font des affaires fâcheuses, quand elles viennent à être divulguées. Combien de gens interessez sacrifient vos lettres, ou s'en font honneur à vos dépens? Quand le mal est fait, il n'est plus tems d'y remédier; toutes les apologies sont assez inutiles; le Public ne revient pas aisément; il s'en tient à ce qui est écrit.

Quel ragouft trouvent de certaines personnes à déclamer toujours contre le Tems present? Dans des societez où l'on ne respire que la joïe, ils viennent mêler des discours importuns sur la sterilité de la saison, sur la cherté des choses necessaires à la vie; de la peine qu'il y a à faire païer ceux qui doivent; des frequentes banqueroutes qui se font dans le commerce: Ils ne peuvent parler d'autre chose, ils n'ont d'attention que sur la perte ou sur le gain; mais de
tels

tels discours sont fort dégoûtans pour des personnes moins interessées.

Il n'y a point de gens plus mal récompensez que ceux qui s'ingèrent à donner des Avis: les hommes ne veulent point connoître leurs défauts; cette vüe les choque & les importune: ils sont encore bien moins dans la disposition de les avouer; cet aveu blesse leur vanité; on ne reüssit auprès d'eux, qu'en les flatant & les détournant avec adresse d'un objet qui les chagrine, pour leur en montrer de plus agréables & qui favorisent leur entêtement.

C'est agir contre le bon sens & contre les loix de la société, que de faire finesse à ses amis de certaines choses, qui doivent entrer dans le commerce, & qui ne demandent point de secret. On dirait que *Gleobule* est le dépositaire de tous les mystères de l'Etat; il n'ose se hasarder à parler, de peur qu'il ne lui échappe quelque parole qui le trahisse, & dont on pût tirer des conséquences: il regarde incessamment si quelqu'un l'écoute; il parle bas & à l'oreille, pour ne dire que des riens; il vous recommande le secret sur tout ce qu'il vous dit, & que vous avez appris de la voix publique.

K 5

L'on

L'on voit des gens qui s'infinuent aisément, qui se familiarisent pour venir à leurs fins : Dès la première visite qu'ils vous rendent, ils se donnent la liberté d'emprunter hardiment toute chose ; ils disent qu'ils agissent sans façon, & qu'ils vous regardent comme leur ami. Ils devroient aussi examiner si on les regarde sur ce pié-là. Il n'y a que ceux que l'on aime, ou que l'on veut ménager, à qui l'on soit bien aise de prêter, ou de donner. Ainsi les personnes qui empruntent, doivent avoir beaucoup de retenue, & bien connoître l'humeur & le caractère des gens, avant que de se hazarder à demander.

Si vous voulez n'être point à charge dans les visites que vous ferez, tâchez d'abord de pénétrer la situation des personnes qui composent le cercle, afin d'entrer dans leurs sentimens & dans leurs interêts : Si la conversation roule sur la joie, & que vous preniez un air trop sérieux & trop philosophe, on vous regardera comme un pédant ou comme un fâcheux : Ne faites point le censeur, s'il échappe à quelqu'un de la compagnie quelque chose dont votre gravité soit blessée : on n'est pas toujours d'humeur à écouter des remontrances ;
elles

elles font un fort mauvais effet, quand elles font mal reçûes.

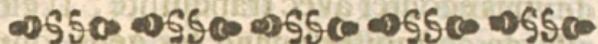
Arsenne attend à prendre parti dans une compagnie, que tous les autres aient pris le leur: Si l'enjouement & la gaieté regne dans le cercle, il debite des maximes graves & austères: il semble qu'il trouve mauvais que les autres aient du plaisir, & qu'ils songent à se réjouir. Si la conversation est serieuse, il veut être réjouissant, pour s'opposer aux sentimens de l'assemblée, & pour prendre précisément le contrepié des autres: les personnes de ce caractere font l'effroi de la société.

Prenez mieux vos mesures pour visiter vos amis; vous choisissez justement le tems qu'ils font accablez d'affaires; vous vous établissez chez eux pour ne les entretenir que de bagatelles: vous voulez qu'ils sollicitent pour vous, dans le tems qu'ils sont fatiguez des visites qu'ils ont faites, ou qu'ils ont reçûes: ils ont besoin de repos, & vous voulez qu'ils s'exposent à de nouvelles fatigues.

Les longues visites ennüient presque toujours ceux que l'on va voir: la situation où ils sont, leurs chagrins, leurs affaires ne leur permettent pas toujours

de vous écouter avec tranquillité: Il est aisé de connoître quand les gens sont embarrassés de nous; mais les réflexions qu'on pourroit faire là-dessus, sont chagrinentes, & diminuent l'idée que chacun a de son propre mérite.





DE LA BIZARRERIE.

QUE de foibles à réformer dans l'Homme! Les choses qu'il semble desirer avec plus d'empressement, il les neglige un quart-d'heure après. Il aime & il hait les mêmes personnes dans le même jour: il vous caresse & vous comble d'éloges, pénétré de vôtre mérite, & plein de sentimens pour vous; Avez-vous le dos tourné, il vous déchire par d'horribles médifances, & croit que vous estes à bon droit l'objet de ses satires. Ses inégalitez, ses bizarreries, ses joies, ses chagrins, sa complaisance, sa dureté, son humeur revêche & insinuante, sa douceur, sa ferocité feroient penser que ce n'est pas le même homme, puisqu'il agit par des principes si différens.

L'esprit fait moins de fautes que le cœur: l'ignorance de ses devoirs n'est point la cause de tant d'incivilité, de réponses dures & desobligeantes, des mauvais offices que les hommes se rendent mutuellement, des procedes desobligeans qu'ils ont les uns envers les autres; c'est qu'on a un mauvais cœur;

on trouve du goust à chagriner, à desobliger, à offenser les gens avec qui l'on est en commerce. Qui manque du côté du cœur, péche dans le principe; il a dans soi l'origine de tous les vices.

La bizarrerie de certaines gens ne se peut comprendre; tout les fâche, tout les offense; on ne fait quelles mesures garder pour entrer dans leurs sentimens; ils n'en ont point de fixes & d'arrêtez: leur humeur contrariante s'oppose toujours à ce que les autres souhaitent, & qui leur feroit plaisir. Ennemis des divertissemens ils ont de l'aversion de ce qui peut inspirer la joie; ce qui réjouit les autres, les met en mauvaise humeur. De telles gens devroient au moins avoir la discrétion de demeurer seuls & de ne point aller dans des assemblées pour y mêler le poison & la noirceur de leur chagrin. C'est assez de faire connoître à *Misandre*, qu'on veut quelque chose, pour l'obliger à s'y opposer de toute sa force. On l'embarasse fort, quand on l'engage à se déclarer le premier, tant il a peur que son choix ne s'accorde avec celui des autres.

C'est une extrême bizarrerie de vouloir toujours contrarier le sentiment de
tout

tout le monde : les personnes de ce caractère ne s'ouvrent point jusqu'à ce que les autres aient déclaré leurs intentions pour avoir le plaisir de les combattre. Il faut être toujours du parti de la vérité & du bon sens, & ne point exiger de la complaisance & de la docilité des autres, qu'ils reçoivent nos caprices comme de bonnes raisons.

Les inégalitez bizarres de certaines gens ruinent la douceur du commerce. On ne fait quelles mesures garder avec des personnes qui passent tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, & qui après avoir rejoüi la compagnie par leur belle humeur & par leurs agrémens, tombent dans un sérieux & dans une mélancolie qu'on a de la peine à comprendre. Après avoir fait paroître de la gaieté & de l'enjoûment, ils deviennent tristes sans sçavoir pourquoi, & gardent un silence morne & stupide, après avoir dit mille choses réjouïssantes.

Quel fonds peut-on faire sur des personnes qui ne peuvent être un quart-d'heure dans la même situation? Aujourd'hui elles vous font mille offres de service, & demain elles ne feront pas semblant de vous connoître. Leurs meilleurs amis n'oseroient compter sur
leur

leur bienveillance. Etrange effet de leur bizarrerie, qui les empêche de connoître leurs propres sentimens. Les personnes de ce caractère sont fort incommodes aux autres & à eux-mêmes.

Pour amener le sentiment des autres au vôtre, il faut ménager leur esprit & s'y insinuer avec une souplesse étudiée, dont on ne sente point l'artifice. Si vous prétendez enlever de hauteur les suffrages de tout le monde en décidant avec un air d'autorité; quelque raison que vous puissiez avoir, vous ne persuaderez personne. Chacun est jaloux de ses sentimens: ceux qui se rendent aux vôtres, veulent se persuader qu'ils ne suivent que leurs propres lumières.

Les personnes infatuées de leur mérite, ou qui ont une mauvaise éducation; les Précieuses, celles qui se piquent d'être d'une haute qualité, quoi-qu'elles n'en soient pas, ne croient jamais qu'on leur fasse assez d'honneur dans les civilités qu'on leur rend. On a beau les flater & les ménager, elles se gendarmement pour la moindre parole qui échappe sans dessein. Avec de telles gens il faut toujours être en garde & sur le qui-vive; fuïez, si vous aimez vôtre repos: car il faudra sans cesse faire l'apologie de

de ce que vous aurez dit ; & venir à des explications qui ne peuvent être que fort ennuyeuses.

Les esprits faux & guindez cherchent à se distinguer par des singularitez ; c'est qu'ils n'ont pas une connoissance exacte du vrai mérite, & de ce qui peut plaire aux personnes raisonnables : Ils n'aiment que les choses outrées & extraordinaires ; les bons connoisseurs ne sont touchez que de ce qui est naturel.

Phénice croiroit perdre une partie de sa réputation, si elle s'humanisoit à parler comme les autres : il semble qu'elle craigne d'être entenduë ; elle cherche des tours & de grands mots pour exprimer les choses les plus simples : il faut que ses valets aient recours à des truchemens, pour se faire expliquer ce qu'elle leur commande.

On voit des gens qui ne vivent que de caprice, & qui sont naturellement ennemis de l'ordre : les plus grands plaisirs ne les touchent pas, s'ils ne sont bizarres & extravagans : ils ont sur cela des ragoûts à quoi personne ne penseroit jamais : Ils ne mangent, ils ne s'habillent, ni ne se logent comme les autres ; ils s'écartent en tout ce qu'ils font, des manières ordinaires du reste des hom-

hommes, & ils veulent se signaler par l'extravagance d'un gouſt bizarre & particulier.

La jaloſie eſt une ſource de mille impertinences : les vapeurs de cette noire paſſion obſcurciſſent les lumières de l'eſprit, qui ſe forge à tous momens des chimeres: tout leur fait peine. Ce qui donne quelque plaiſir aux autres, les met dans des fureurs inconcevables. Il y en a qui ſont jaloux des petits chiens & des petites guenons de leurs maitreſſes, & qui ſont au deſeſpoir, quand ils les voient rire ou ſe réjoûir. Le meilleur remede pour guerir les perſonnes jalouſes, ce ſeroit de leur faire remarquer toutes les extravagances, où cette humeur noire & bizarre les fait tomber, & toutes les folies qu'elle leur fait faire.

Une critique inexorable & outrée a ſouvent de mauvaiſes ſuites, & ne fait guères d'honneur à ceux qui croient ſe diſtinguer par un dégouſt affecté & par des rafinemens qui ne font grace à qui que ce ſoit, j'aimerois mieux louer modeſtement ce qui eſt médiocre, que de blâmer ce qui eſt bon. Pour peu qu'on trouve de jour à excuſer des actions équivoques des perſonnes, qui n'ont pas

pas un dessein prémédité de mal faire ; ou les endroits negligez d'un Ouvrage ; il vaut mieux pencher du côté de l'indulgence.

N'aiez point de commerce avec de certaines gens , si décriez , qu'on ne peut les voir sans perdre un peu de sa réputation. C'est une grande marque que l'on commence à se relâcher sur la vertu , lorsque l'on préfere des gens agréables , dont la probité est suspecte , à ceux dont la probité est reconnüe de tout le monde. Quand on reproche à *Sylverine* , qu'elle voit des femmes d'une mauvaise conduite ; elle dit pour toute raison , qu'elle aime mieux avoir du plaisir avec des Coquettes , que de s'ennuier avec des Prudes. Cette maxime n'est pas saine , & l'on court grand risque de ressembler bien tôt à celles que l'on trouve d'un commerce si agréable.

Les louanges empoisonnées que l'on donne à ceux qui ont tort , les entretiennent dans leur bizarrerie : parce qu'on leur fait accroire qu'ils ont raison ; ils en deviennent fiers & insolens ; ils exagerent les torts imaginaires qu'ils croient avoir reçûs , & fatiguent tout le monde du recit de leurs querelles.

Fai-

Faites l'honneur à ceux qui vous parlent, de les écouter. A peine ont ils entamé un discours, que vous l'interrompez, pour répondre avec précipitation, sans savoir distinctement ce qu'ils ont à vous dire. C'est une incivilité qui ne se peut pardonner, & qui vient d'un grand fonds d'orgueil, de bestise, ou de la bonne opinion qu'on a de sa propre suffisance, qui fait penser qu'on devine les choses à demi mot, ou d'une furieuse demangeaison de parler.

Vous avez, *Dorimon*, une sombre inquiétude, qui ne vous laisse point en repos, & qui vous fait troubler le repos des autres. Vous leur faites à toute heure des reproches sans fondement. Dans le tems qu'on vous rend un bon office, vous vous plaignez d'être négligé; vous voudriez qu'on fist toujours au de-là, après qu'on a fait pour vous tout ce qu'on étoit capable de faire.

Les singularitez, de quelque espece qu'elles soient, choquent toujours. Quelque bizarre que soit le goût de ceux qui aiment à changer la forme des habits, il faut se vêtir comme les autres, & ne se point faire regarder par un habit extraordinaire. Il y a cependant des proportions & des bienséances à observer;

ver; les vieilles gens ne doivent pas suivre tous les caprices de la jeunesse. *Tiberine* qui est sur son retour, se rend ridicule avec ses mouches, sa coëffure & un étalage de rubans, qui ne conviennent qu'à de jeunes personnes.

Ceux qui paroissent si composez & si tranquilles, sont quelquefois autant agitez dans l'ame, que les personnes les plus tumultueuses; mais cela n'empêche pas, qu'on ne leur soit fort obligé de cette tranquillité apparente, dont ils ont toute la peine, & les autres toute l'utilité. Quand on se connoit, & qu'on n'est pas le maître de ses emportemens, il faut éviter les occasions, où l'on pourroit laisser voir le ridicule de sa mauvaise humeur. *Erasme* est le plus honnête homme du monde, pourvu qu'il ne joüe point; il gronde, il s'emporte, il jure pendant que la reprise dure; il n'a nuls égards pour des femmes de qualité, avec lesquelles il joüe; il leur reproche brutalement leurs intrigues & leurs commerces de galanterie; pour se vanger de sa mauvaise fortune, & pour se dédommager en quelque façon par ces duretez, de l'argent qu'elles lui gagnent. Quoique ce soit aux hommes à ceder aux Dames, elles sont

sont contraintes de faire les honneurs, pour éviter ses bizarreries & ses caprices. *Erafte* & ses pareils ne devroient jamais jouïer.

Le caractère d'un menteur est odieux, & se fait mépriser; il y a des gens qui se font une telle habitude de mentir, qu'ils ne peuvent plus s'en empêcher dans les choses même les plus indifférentes; on leur rit au nez, & on ne les croit pas, lors même qu'ils disent la vérité.

Il ne faut guères compter sur l'amitié des personnes médifantes, ce penchant les emporte à tous momens; le plaisir qu'elles trouvent à médire, leur fait oublier que leurs amis sont intereffez dans les mauvais contes qu'elles font: elles ne gardent pas même les bienséances; & sans confiderer qu'elles s'attirent le mépris de tous ceux qui les écoutent, & qui sont les témoins d'un procédé si bizarre, elles facrifient leur reputation & leurs amis pour un bon mot.

Prenez le soin de mieux cacher vos soupçons & vos défiances: Vous croiez que tout le monde a dessein de vous tromper, & vous laissez voir vôtre inquiétude. Ceux qui se défient de tout le genre humain, ne sont pas toujours les plus

plus honnêtes gens du monde. Vous dites que vos domestiques vous volent, que vôtre femme vous ruine, que vos enfans enlevent de vôtre maison tout ce qu'ils peuvent; ils n'y pensent pas; mais vous leur en ferez naître le desir & la volonté par vos soupçons mal fondez.

Ce n'est point la science qui gâte l'esprit; c'est la faute de ceux qui en font un mauvais usage. Un homme qui a l'esprit tourné à la pédanterie, à mesure qu'il devient savant, devient plus ridicule; son naturel, ses manières, ses mœurs, ses discours sont infectez d'un mauvais air de *pédantisme*; il est intraitable, fier, incivil, impoli, opiniâtre. Au contraire un esprit bien tourné acheve de se polir & de s'embellir par la science; elle n'a rien de rude en sa personne, ni de sauvage, ni de rebutant.

Vous paroissez inquiet & chagrin du bien qu'on dit des autres en vôtre présence; ce dépit qui vous échappe, est une marque de la petitesse & de la malignité de vôtre cœur.

Le même principe qui fait qu'on a tant de plaisir à s'entendre louer, est cause qu'on n'entend les louanges des autres

autres qu'avec peine. Il faut être assez maître de soi, pour cacher son dépit, si nous ne voulons pas que les autres se réjouissent à nos dépens; ils se font un plaisir malin de l'embarras des personnes vaines, & de leur donner quelque sensible mortification.

C'est une marque du caprice & de la bizarrerie des femmes, de se plaire dans le desordre, d'abandonner le soin de leurs maisons, de laisser perir leurs affaires par pure négligence: cette vie libertine est suivie de mille dégoûts. Les besoins domestiques leur causent à tous momens de grands chagrins; mais elles ne sont plus capables d'aucune discipline, quand elles se sont accoutumées à cette vie déréglée. Passer la nuit entière au jeu, dormir tout le jour, n'observer nul ordre, nulle bienséance: voilà le système de leur vie; ce dérèglement est un ragoust qui les pique, & qui leur fait trouver dégoustante & ennuyeuse une vie plus unie & plus arrangée.

Adraste forme une résolution, & la quitte dans le même moment; son ame inquiète & incertaine voltige de pensée en pensée: ce qui l'avoit charmé le matin, lui déplaît le soir: il promet & refuse la même chose à la même personne

sonne dans le même moment. Il a commencé à bâtir dans la Ville une maison qui est demeurée imparfaite, parce qu'il a employé à acheter une Terre, l'argent qu'il destinoit à ce bâtiment. Il a porté le petit collet & l'aumusse, qu'il a depuis changez en cravatte & en équipage de Mousquetaire. L'Armée, dès la première Campagne, lui a paru une affaire trop tumultueuse; il aime mieux maintenant le repos du Palais, & il songe à acheter une charge de Robe; mais il attend à se déterminer, s'il se doit mettre au rang des Clercs.

Que les gens d'Epée n'estiment pas les gens de Robe, & que ceux-ci n'estiment pas les gens d'Epée, c'est une coutume assez établie, sans qu'on puisse dire bien précisément sur quoi elle est fondée: Mais qu'un homme de Robe méprise ceux de sa profession, c'est une affaire bizarre, & dont il semble qu'on ne devroit point trouver d'exemple. Cet entêtement vient peut-être de ce que personne n'est content de sa condition: cependant l'unique moyen de vivre heureux, est de se borner à ce qu'on est, & de regarder son état par ses côtés les plus favorables.

L L'in-

L'inconstance naturelle des hommes, & l'esperance d'être heureux dans un autre genre de vie, leur fait faire assez souvent de fausses démarches. Un riche Abbé renonce au repos de la Clericature, pour se jeter dans le tumulte des armes, & renonce à une vie douce & tranquille, pour mener une vie tumultueuse & agitée: De jeunes Magistrats ennuiez de trainer leur robe abandonnent la Magistrature, pour prendre un Emploi dans les Troupes. Quelle bizarrerie!

Ceux qui se tourmentent sans cesse, ne peuvent gueres laisser en repos les personnes avec qui ils vivent: ils leur font porter la peine de leur mauvaise humeur. Quand leurs chagrins sont legitimes, on y compâtit plus aisément: mais qui pourroit supporter la bizarrerie de certaines gens à qui tout rit, qui sont riches & à leur aise, qui n'ont aucune mauvaise affaire, & qui demeurent cependant en proie à une sombre melancolie, sans savoir pourquoi.

La jalousie est un signe infailible d'un esprit mal-fait & d'une ame basse & rampante. C'est un reproche secret qu'on se fait à soi-même de son peu de mérite; on se défie de soi, & l'on craint d'être

d'être effacé par les autres, qui ont un mérite plus réel. Les personnes infectées de ce poison ne voient qu'avec dépit les succez des autres. L'éclat de la vertu ébloüit leurs yeux jaloux; ils cabalent, ils emploient toute sorte d'artifices pour diminuer cet éclat. C'est un mauvais moïen pour s'élever, que de chercher à détruire les autres; c'est vouloir aller à la gloire par un chemin bien honteux.

On voit des gens d'un naturel si bizarre, qu'ils ne peuvent souffrir tout ce qui est au dessus d'eux. Le mérite des autres les ébloüit, & les importune; ils croient que leurs concurrens s'avancent, & ne peuvent pardonner à la fortune les faveurs qu'elle leur fait.

L'aigreur, le dépit, la jalousie sont les causes du peu de plaisir que les hommes trouvent les uns avec les autres. On se fait un point d'honneur de soutenir des opinions extravagantes; & quand des gens d'un certain caractère ont pris leur parti, quelque tort qu'ils aient, ils soutiennent leurs extravagances avec une opiniâtreté, dont toutes les raisons des personnes les plus éclairées ne peuvent les guerir.

Il n'y a point de remede à la bizarrerie & à la mauvaise humeur de certaines gens ; la moindre bagatelle les met dans des fureurs qu'on ne peut appaiser. Ils grossissent les objets, pour chercher des raisons à leurs chagrins ; leur bile noircit toutes choses : ils croient qu'on a toujours intention de les chagriner ou de les offenser ; & quand leur colere a éclaté, ils ne peuvent plus revenir à leur bon sens. Pour s'empêcher de tomber dans ces extravagances bizarres, il faudroit consulter la raison, dans les intervalles où elle est dégagée des vapeurs de cette sombre melancolie, qui les offusquent.

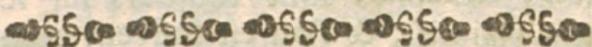
Se fâcher pour des sujets frivoles est une marque de grossièreté ou de mauvaise éducation. Les gens polis ne se fâchent pas si aisément ; ils ne font pas toujours semblant de tout entendre ; ils donnent quelque chose au caprice & à la bizarrerie des gens avec qui ils sont en commerce. Les personnes orgueilleuses & hautaines, si elles n'ont qu'un esprit médiocre, ou si elles n'ont pas un grand usage du monde, ne peuvent rien souffrir, & croient qu'on manque toujours en quelque chose au respect qui leur est dû. Voilà pour

pourquoi elles sont toujours sur le ton plaintif ; & l'on est souvent contraint d'essuier des reproches bien aigres.



L 3

DE



DE LA FAUSSE DÉLICATESSE.

CE n'est pas toujours une marque d'esprit de faire tant le dégoutté: cette fausse délicatesse vient assez souvent d'un fonds de mauvaise humeur ou de malhonnêteté. Les personnes qui savent vivre, & qui ont beaucoup de politesse, excusent aisément les petits défauts des autres, ou elles les dissimulent: ce n'est pas qu'elles ne les sentent; mais elles les excusent & les tolèrent par bonté, pour épargner la confusion de ceux qui y sont tombez.

A quel usage mettra-t-on dans le commerce du monde, des gens qui prennent toujours le contrepied des autres, & qui blâment ce que tout le monde approuve? Ils ne trouvent rien qui les pique, ou qui leur fasse plaisir: ils croient, par cette délicatesse affectée, passer pour des gens d'un goût fort exquis; mais on les regarde comme des misantropes qu'il faudroit bannir de la société, ou comme des extravagans, qui n'ont pas le sens commun, & qui prétendent se mettre au dessus des autres,

tres, en faisant les difficiles & les dégouster.

Cette délicatesse étudiée que vous affectez en toutes choses, vous fait passer dans le monde pour une fausse Prétieuse. Vous n'êtes jamais contente de personne, quelque mérite que l'on puisse avoir: les traits les plus réguliers des plus beaux visages vous paroissent difformes: on ne peut vous dérider le front, quelque plaisantes que soient les choses que l'on dit devant vous: les plus beaux endroits des plus belles Comédies vous font bailler & vous endorment; & quand tout le monde éclate de rire, vous paroissez chagrine & ennuyée. Sont-ce vapeurs? Est-ce un effet de vôtre mauvais goût ou de vôtre bizarrerie?

Le choix des personnes que l'on fréquente, est l'une des choses à quoi il faut le plus s'étudier; mais ce seroit une fausse délicatesse, ou un excès de vanité, de ne vouloir s'humaniser qu'avec des gens de distinction, & rebuter les personnes de basse naissance; le mérite personnel devroit être préféré à la qualité. Ce n'est pas avec les plus grands Seigneurs, que le commerce est le plus agréable; leurs mœurs ne répondent

pas toujours à leur haute naissance; avec les titres de *Vicomtes* & de *Marquis* on a souvent bien de la roture dans l'ame.

Que l'on s'épargneroit de peines & d'inquiétudes, si l'on ne se piquoit point de ce que les autres disent de nous; & qu'une fausse délicatesse nous fait passer de mauvais momens! Il est vrai que cette grande modération est d'un difficile usage & d'une pratique bien amere; mais le repos qu'elle donne, récompense assez de l'effort que l'on se fait pour se surmonter. J'aimerois autant toujours plaider, que d'être exposé à de perpetuels éclaircissemens: Si ce que l'on nous reproche est veritable, il faut nous corriger, pour faire taire la médifance. Si ce que l'on dit à nôtre desavantage, est faux; ce n'est pas nous que l'on attaque, c'est nôtre fantôme, & il ne faut point s'en mettre en peine. En méprisant de tels discours, on leur ôte beaucoup de leur force, & l'on prive ceux qui les font, du plaisir malin qu'ils ont à médire. Quand on est trop sensible, on ne peut plus compter sur son repos; on est en butte à tous ceux qui voudront nous chagriner.

Ce n'est pas toujours par des apologies, ni en faisant grand bruit, qu'on se

se justifie le mieux. Un homme d'honneur à qui la conscience ne reproche rien, & qui se voit accusé injustement, dit modestement ses raisons; si on ne les reçoit pas, il se contente du témoignage de sa bonne conscience; le plaisir que lui donne son innocence, le dédommage de l'injustice qu'on lui fait: sa tranquillité donne un nouveau lustre à la netteté de sa vertu. Les personnes délicates ne peuvent étouffer leurs sentimens; quand on les attaque, elles repoussent les affronts par des reparties aigres & injurieuses, qui sont des preuves bien équivoques de leur innocence.

Varrus pour faire parade de son éminent savoir & de sa grande délicatesse, ne peut se résoudre à trouver rien de bon, de tout ce que font les autres. Il n'a jamais approuvé ni Sermon, ni Plaidoirie, ni Comédie. Est-ce manque de goût? Est-ce jalousie? Il peut opter: Il a trop peu d'esprit & trop bonne opinion de soi, pour louer les Ouvrages des autres, qui sont excellens; mais en récompense il vante perpétuellement les siens, qui sont détestables.

L'usage des Cérémonies est presque

L 5

abo-

aboli, & je crois qu'on a eu raison de se défaire de ces manières gênantes: cependant il y a encore de certaines personnes formalistes, qui croient qu'on leur manque de respect, quand on ne leur rend pas de certains devoirs qu'ils exigent. Il faut les contenter; la grande regle est de se faire au goust des gens avec qui l'on est obligé de vivre: Pourquoi s'exposer de gaieté de cœur à les offenser, pour une reverence, qu'on ne leur feroit pas à leur gré, ou d'une manière assez soumise & assez respectueuse?

Si vous êtes trop circonspect sur les formalitez, & si vous ne passez rien aux personnes avec qui vous êtes en commerce, on vous fuira comme un fantôme. On voit des gens, qui pour faire les délicats, poussent leur délicatesse jusqu'au chagrin. Rien ne les touche, ils n'admirent rien, contents de s'admirer eux-mêmes: le malheur est qu'ils n'ont point d'autres admirateurs. Ils s'enyvrent de la complaisance que leurs rares qualitez leur inspirent, & ne voient rien dans les autres, qui mérite leur attention.

Les beaux-esprits s'abusent de vouloir qu'on leur sache tant de gré. L'esprit

prit dans le siècle où nous sommes, n'est pas une chose assez rare pour donner une grande distinction: les beaux-esprits ne sont pas toujours les plus commodes pour le commerce; ils ne sont jamais contents de ce que font les autres; mais le plus souvent ils n'ont qu'une fausse délicatesse, qu'ils affectent pour se donner un air d'autorité, & pour décider souverainement de tous les Ouvrages d'esprit.

Les hommes seroient en peu de tems parfaits, s'ils avoient la même pénétration & le même empressement pour corriger leurs propres défauts, qu'ils ont pour corriger les défauts des autres. Nous souffrons des mauvaises qualitez de nos voisins, voilà pourquoi nous voudrions qu'ils s'en défilassent: mais souffrent-ils moins de nos imperfections, & pourquoi ne leur pas épargner cette peine, en nous corrigeant?

L'unique occupation de certaines gens est de reprendre & de censurer tout ce qu'ils voient & tout ce qu'ils entendent. On leur pardonneroit peut-être cette fausse délicatesse & ce chagrin bizarre, s'ils renfermoient en eux-mêmes leurs sentimens, & s'ils ne les pu-

bloient pas avec trop de légèreté : C'est se tromper, de vouloir passer pour bon connoisseur, par une critique si severe-les dégoûts continuels de l'esprit sont une marque de son indisposition, comme le dégoult des viandes est une marque de la mauvaise disposition du corps.

Les hommes veulent bien être raillez sur de certains vices ; ils sont quelquefois les premiers à en parler : Mais ils sont au désespoir, quand on les raille sur des défauts extérieurs, qui sautent aux yeux. Celui qui permettra qu'on rie de ses galanteries, vous saura tres mauvais gré, que vous lui reprochiez qu'il est louche ou boiteux ; quoiqu'il n'y ait point de sa faute. D'où vient cette fausse délicatesse pour des défauts qu'on ne peut éviter ; & que des imperfections qui regardent les mœurs, & dont nous pourrions nous défaire, soient presque comptées pour rien ?

Ce qui fait que l'on profite si peu des lumières des autres, c'est qu'on ne demande pas leurs avis avec une intention sincere de les suivre. On veut qu'ils approuvent les résolutions que nous avons prises, & dont nous leur cachons le secret avec beaucoup de mysteres & de détours.

La

La prudence humaine n'est guères à l'épreuve des trahisons que nous font nos amis, parce qu'on ne s'en défie point. Mais il faut être bien dupe, pour se laisser tromper par ses ennemis, parce qu'on doit s'en défier toujours. Plus ils témoignent d'envie de se reconcilier, & plus les apparences sont belles; plus doit-on se tenir sur ses gardes. Un Général habile n'est jamais plus attentif à observer les démarches de ses ennemis, pour éviter toute surprise, que quand on négocie la paix.

Ce qui rend les entretiens ordinaires si fastidieux, ce sont les applaudissemens qu'on donne à des sottises. Les esprits bornez admirent tout, & relevent les moindres bagatelles qu'on devroit laisser tomber. Le meilleur parti que puisse prendre un honnête homme dans ces rencontres, est de ne rien dire. Ce seroit un excèz de complaisance d'applaudir à des fadaïses qui le choquent; mais ce seroit aussi un excèz de délicatesse, de ne pouvoir souffrir que des choses exquisés, & de témoigner du mépris pour tout ce que l'on dit de froid & de trivial.

Quand on donne conseil, on se soucie moins de l'évenement de la chose

se, que du succez de son avis; on veut qu'il passe, & souvent on se fait une affaire personnelle d'une chose qui ne nous regarde nullement. Proposez avec modestie les raisons qui appuient vôtre sentiment; ne faites point paroître dans vos manières un air suffisant & présomptueux, qui fasse remarquer la complaisance secrette que vous avez de vôtre mérite; songez qu'on demande des lumières pour faire reüssir une affaire, & qu'il n'est nullement question de faire briller vôtre bel-esprit.

Un homme soupçonneux est d'un commerce fort difficile; il faut de grands ménagemens, pour ne lui point donner d'ombrage. Les personnes d'un mérite borné sont toujours sur les épines; ils interpretent tout de travers; ils croient que tous les ris sont mystérieux, & qu'on y entend toujours finesse: le moindre signe ou le moindre geste leur blesse l'imagination; ils croient toujours qu'on parle d'eux, & qu'on n'en dit pas de bien: ils vous prennent brutalement à partie, & vous demandent des éclaircissemens pour des outrages qu'on n'a point songé à leur faire.

C'est quelquefois par politique, que certaines gens se plaignent, comme si
on

on ne rendoit pas justice à leur mérite. La conscience leur fait souvent des reproches fort aigres ; ils tâchent par leurs plaintes éternelles , de faire entendre qu'on les opprime injustement , & d'exciter au moins la compassion des personnes , qui ne prennent pas la peine d'éclairer de plus près leur conduite , & qui les en croient sur leur parole.

Je ne puis deviner quel ragouft trouvent de certaines gens à se plaindre toujours , qu'ils sont malheureux : il y a un orgueüil caché là-dessous , pour donner à entendre que leur mérite est mal traité , ou mal recompensé : mais ces lamentations perpetuelles sont fort ennuyeuses à ceux qui les écoutent : le même sentiment qui fait que nous avons du plaisir à gemir sur nos malheurs , empêche que les autres n'en aient à nous plaindre. *Julie* est une tres-aimable femme , mais elle gemit sans cesse , & l'on ne peut être de ses amis , si l'on ne compâtit à ses maux. Après avoir parcouru toutes les maladies dont elle se croit attaquée , elle s'en prend à la fortune , qui la persecute , à ce qu'elle prétend ; à l'injustice de ses ennemis ; à l'indolence de ses amis , qui n'ont pas pour ses interets tout le zele

&

& toute la chaleur qu'elle demande : enfin elle veut faire compassion, c'est sa folie. On lui voit un embonpoint à faire juger qu'elle jouit d'une santé parfaite ; cependant elle se retranche éternellement sur la délicatesse de sa complexion, sur des vapeurs, sur la migraine, & fatigue tout le monde par le recit de ses infirmités. Ces idées qui rappellent le souvenir des Medecins & des Medecines, sont dégoûtantes ; il ne faut parler de ses maux que le moins qu'on peut : comme *Julie* se plaint beaucoup, on s'en tient quitte, & je ne vois personne qui la plaigne.

Les personnes d'un esprit médiocre ont rarement de la complaisance ; ils se font un mérite de leur dégoût & d'une critique inflexible. Ils prennent un air dédaigneux, quand on applaudit à quelque chose de bon en leur présence : ils ne sont plus les maîtres de leur dépit, & poussent leur chagrin jusqu'à brusquer ceux qui rendent justice au mérite des autres, & qui sentent les beautés d'un bel Ouvrage.

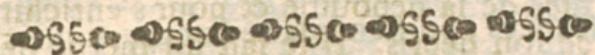
Evitez, si vous aimez vôtre repos, le commerce de ces personnes si attentives & si ponctuelles à se faire rendre tous les devoirs jusqu'aux dernières mi-

nutics. La moindre bienséance qu'on aura négligée par mégarde, leur fait jeter feu & flammes; comme si on les avoit blessé jusqu'au vif. Le même esprit qui leur persuade que tout leur est dû, leur fait accroire qu'ils ne doivent rien aux autres, & ils se dispensent, sans façon, des devoirs les plus essentiels. *Aminte* se plaint qu'on ne l'a pas visitée un jour qu'elle a eu la migraine; mais elle ne s'informe pas de la santé d'une de ses amies, qui a été dangereusement malade.

C'est une erreur de croire, que ce qui s'est fait dans les siècles passez est plus excellent que ce qui se fait dans le nôtre. Cette affectation de louer toujours les Anciens, est quelquefois une manière détournée pour censurer les Modernes. C'est une délicatesse chagrine, ou une jalousie cachée, qui leur fait prendre parti contre leurs propres lumières. *Eudoxe* ne se mettroit pas en peine de chercher de belles expressions pour louer les Anciens, si les applaudissemens que *Tite* a mérités par ses beaux Ouvrages, n'irritoient pas sa jalousie. Il se soucie fort peu d'élever les Anciens; mais il veut abaisser le Moderne, & le détruire s'il peut, pour profiter

fitier de sa dépouille & pour s'enrichir de son débris. Il se fait un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, pour donner à entendre qu'il a le goût de l'Antiquité; & il est vrai qu'il ne connoit pas un Auteur du siècle d'Auguste. Pour juger sainement d'une pièce, il faut la considérer par elle-même, & se défaire de toute prévention; la jalousie, l'esprit de parti, les cabales font gauchir le discernement, & empêchent qu'on ne se fasse **une véritable idée** d'un **Ouvrage.**





DES BIENŒANCES.

LA science des égards est, pour ainsi dire, l'ame de la société: c'est ce qui fait qu'on rend à chacun ce qui lui appartient, & ce qui compasse tellement les actions, qu'on ne fait jamais rien qui puisse déplaire à personne. Il suffit d'observer les bienŒances pour éviter le ridicule, & pour empêcher que qui que ce soit ne puisse se plaindre de nous avec justice. Il faut avoir une grande attention sur soi, pour démêler ce qui convient, d'avec ce qu'il faut éviter. Les bienŒances sont d'une étendue infinie: le sexe, l'âge, la profession, le caractère, le tems, le lieu imposent des devoirs différens: il faut connoître ces différences, & s'y assujettir, si l'on veut se faire au goût du monde: quelque mérite que vous ayiez, si vous vous dispensez d'observer les bienŒances, vous passerez pour un homme impoli, qui ne fait pas vivre, & qui n'a nul discernement de ce qui peut plaire.

Quel moïen que des gens qui sont
dans

dans une ignorance grossière des bienséances, puissent plaire à des personnes polies? Leurs actions, leurs paroles, leurs gestes, leurs démarches sont autant d'impertinences. C'est à l'école du monde que l'on apprend à observer les bienséances; c'est la source de la politesse & des agrémens.

Il est certain que l'extérieur ne fait que la moindre partie du mérite d'un honnête homme: cependant lors qu'on est d'une profession qui demande de la gravité & de la retenue, on ne peut négliger de certains dehors, sans se dégrader, en quelque manière, & sans avilir sa dignité. Un Magistrat n'oseroit paroître en public avec un habit de couleur, ni en cravatte; si ceux qui sont plus jeunes, se donnent quelque licence sur cette matière, on ne les en estime pas davantage. C'est à peu près comme si un homme d'Eglise vouloit porter un autre habit, que celui qui convient à son caractère.

La complaisance est le plus grand charme de la société, & le chemin le plus court pour gagner l'amitié des hommes. Mais il faut que cette complaisance ait des bornes; quand elle est outrée, elle devient fade; il faut distinguer

guer ce que la raison & les bienféances exigent de nous ; ce n'est pas être complaisant , que de donner aveuglément dans le caprice de tout le monde ; c'est être adulateur ou imbecille.

On ne peut être honnête homme , si l'on n'est fidele à garder les secrets que nos amis nous confient ; il ne faut pas même manquer à ce devoir , après avoir rompu tout commerce avec eux. On n'est pas en droit de disposer d'un bien , dont nous ne sommes que les dépositaires ; si leur conduite irrégulière veut que nous cessions de les voir , nôtre propre devoir exige que nous ne leur manquions pas de fidelité.

On voit des gens à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire , ou à faire ; qui ne gardent nulles mesures , & qui ne ménagent personne. Il semble que la réputation est la dernière chose dont ils se mettent en peine.

Un excez de familiarité ne convient qu'à des personnes qui ne savent ce que c'est que d'observer les bienféances. Il ne faut pas cependant vivre d'une manière gênante , ni se tenir dans une contrainte mélancolique. La politesse n'est nullement incompatible avec une certaine liberté , qui plait & qui sied bien à tout

tout le monde: on porte quelquefois cette liberté jusqu'à l'excez; & ces mêmes personnes, quand elles se trouvent devant des gens respectables, tombent dans un sérieux triste & chagrin, qui approche un peu de la bêtise.

L'usage du *tu* ou du *toi* s'est introduit parmi les Précieuses, & une espèce de *petits-maitres* qui se traitent fort cavalièrement: Je ne blâme pas absolument cet usage; mais il est délicat: le commerce des personnes polies demande plus de réserve, plus de retenuë & plus de respect. Les égards qu'on a les uns pour les autres, aident beaucoup à conserver une estime réciproque; au lieu qu'un excès de familiarité fait d'ordinaire naître le mepris, & engendre quelquefois des querelles.

D'autres tems, d'autres soins: ce qui convient aux jeunes-gens, ne convient pas toujours à des personnes d'un âge plus avancé. On pardonne à un Page, ce qui ne se pardonneroit pas à un Magistrat, ou à un Général d'Armée. Les Femmes avancées en âge qui veulent attirer les yeux par l'éclat de leurs parures, agissent contre la bienséance. *Celinte* approche de quarante ans; elle veut imiter toutes les petites

tes

tes façons de *Junie*, qui n'en a que seize.

Les personnes les plus délicates sur les bienféances ne sont pas toujours celles qui méritent plus d'égards: elles ne sont si scrupuleuses sur de petites formalitez, que parce que leur réputation est attaquée; & comme la conscience leur reproche de certaines affaires, qui méritent d'être censurées, elles croient toujours qu'on y entend finesse, & qu'on a envie de les offenser. Le chagrin, les reproches, les éclats ne sont pas de bons moïens pour empêcher qu'on ne croie le mal que l'on dit de nous.

C'est à tort que ceux qui ne ménagent pas assez le Public, se plaignent qu'on les censure avec trop de sévérité; on ne juge que selon les apparences; peut-être que vos intentions sont bonnes; mais ce que l'on voit, blesse les yeux. On n'est pas obligé d'approfondir les secrets motifs qui vous font agir; c'est à vous à prendre si bien vos mesures, qu'aucune action ne vous échappe contre qui l'on puisse crier.

Tout excez est vicieux, & blesse les personnes délicates, qui ont un discernement juste; des civilitez excessives ou trop étudiées sont importunes; des hau-

hauteurs trop fières sont choquantes. Le grand art de plaire consiste à trouver le milieu entre trop & trop peu : ce tempérament fait la perfection des vertus humaines ; c'est ce qui distingue les gens qui sçavent vivre d'avec les personnes grossières , qui ne se conduisent que par caprice.

Les Bourgeois, les Provinciaux, les Pédans sont grands faiseurs de révérences ; ils accablent le monde par leurs complimens éternels & par des civilités gênantes : ils font des embarras à toutes les portes ; & il faut disputer une heure à qui passera le dernier : les François se sont défaits peu à peu de tout ce qui a l'air de contrainte ; qu'est-il besoin de tant se tourmenter à faire de si longs complimens, & à dire des choses si recherchées, qui sont suer ceux qui les écoutent ?

Est-ce assez pour une femme, de ne rien faire qui blesse sa gloire, quand les dehors de sa conduite démentent cette idée de sagesse, dans laquelle elle se renferme ? La réputation de *Plotine* est entamée par mille foibles qu'on a droit de lui reprocher ; mais parce qu'elle s'abstient peut-être de ce qu'il y a de plus grossier dans le vice, elle se
regar-

regarde comme un modele de sagesse, & negligé les apparences, qu'elle traite de bagatelles & de minuties.

Les jeunes - filles s'imaginent - elles qu'il suffit d'avoir un extérieur modeste & composé, & que sous ces apparences elles peuvent nourrir dans le cœur de véritables attachemens, sans s'exposer au ridicule, où elles tombent, quand on démêle les myllères de cette fausse pruderie? Elles se sont défaites depuis quelques années de cette rigueur austere, qui étoit d'un grand secours pour sauver la vertu; elles paroissent trop douces, trop complaisantes, trop humaines, trop apprivoisées; pour le dire naïvement, elles n'ont pas assez de retenuë, quoique cette vertu soit l'une des parties essentielles de leur caractère.

C'est mal raisonner de dire, que l'on se contente d'avoir la conscience nette, & qu'on n'est pas d'humeur à se gêner, pour se faire au caprice de tout le monde. Si l'on ne sauve les apparences, on irrite la satire, & l'on ne peut plus faire taire la médisance, quand elle est une fois déchainée: il n'est plus tems de prendre des mesures, quand on a perdu sa réputation.

Les jeunes - personnes se licentient

M

main-

maintenant sur de certaines matières, où elles devroient faire paroître plus de retenuë & plus de circonspection. L'air coquet ou effronté les rend meprisables; il leur sied mal de parler sur certains chapitres; on est surpris de les voir dans un age peu avancé si savantes sur de certaines choses, qu'elles devroient absolument ignorer: elles oublient dans ces rencontres, que la prudence & la modestie est leur partage. Si cette ressource leur manque, elles ne peuvent plus plaire aux honnêtes gens. Les paroles trop libres, dans la bouche d'une fille, quelque enveloppées qu'elles soient, font toujours un mauvais effet: si leurs flateurs les louent en public de leur belle humeur, ils les méprisent en particulier.

La trop grande complaisance que les meres ont pour leurs filles, les jette souvent dans le libertinage. Quand on est jeune & belle, on est exposée sans cesse aux flateries des soupirans: il faut que la sévérité d'une mere vigilante serve de frein à la jeunesse trop facile, & qu'elle la retienne dans le devoir. *Flavie* qui est maintenant si décriée, avoit de la vertu & de la pudeur, quand elle commença à paroître dans le monde.

Sa

Sa mere l'a perduë ; enyvree de la beauté & des agrémens de sa fille, elle en parloit à tout le monde, & ne pouvoit parler d'autre chose : elle la regardoit comme un modele de beauté & vouloit que tout le monde l'admirât. Sa joie étoit extrême, quand elle voioit sa fille entourée d'une foule d'Amans, qui l'encensoient comme une Idole. Elle prenoit même le soin de leur faire remarquer le bon air & la bonne mine de sa fille, & de relever toutes les jolies choses qu'elle disoit. Les jeunes personnes n'ont déjà que trop de penchant à la coqueterie, sans qu'il soit besoin d'allumer le feu par la licence qu'on leur donne.

Un mot échappé fait souvent bien du desordre, & cause de longs repentirs. Qui pourroit s'abstenir de dire son sentiment des autres, quand il ne leur est pas avantageux, auroit trouvé un grand secret de s'épargner bien des démêlez. Il faut au moins gagner sur soi, de ne point dire d'un homme des choses défavantageuses devant des gens qui les lui rediront : c'est s'exposer de gaieté de cœur à se faire des ennemis.

Pour plaire dans la conversation, il faut écouter ce que l'on vous dit, & ré-

pondre à propos. Peu de gens observent cette maxime: ceux qui croient avoir plus d'esprit que les autres, n'écoutent point, & veulent toujours parler. Peu attentifs à ce qu'on leur dit, ils épient le moment d'interrompre la narration, pour debiter ce qu'ils ont dans l'esprit, & ce qui occupe toute leur attention. Ce n'est pas le tout de briller, il faut donner le tems aux autres de faire paroître leur esprit, & de parler à leur tour. La conversation est un commerce, où chacun doit contribuer du sien pour la rendre agréable.

C'est un caractère bien méprisable & bien odieux de vouloir faire le bel-esprit aux dépens de la Religion & des choses saintes: ceux qui parlent d'un ton railleur des mystères qu'ils devoient révé-
rer, font moins voir le brillant de leur esprit, que la corruption de leur cœur. Les Femmes surtout ne doivent pas se licencier à soutenir des opinions particulières en matière de Religion. Il y a à parier, que celles qui laissent entrevoir qu'elles ne sont que médiocrement touchées des maximes de la Religion, vivent dans le desordre, & qu'elles ont quelque intérêt secret à douter des vérités qu'elles combattent.

Il n'y a point de vertu si parfaite, où des actions particulieres ne démentent quelquefois l'habitude qu'on a de faire le bien. La plus grande application d'un honnête homme doit être à cacher si bien ses foibles, qu'on ne s'en aperçoive point, & que personne n'en souffre. Car il ne faut point se flater; on a toujours un côté moins beau par où il ne faut point se montrer. Ce qui fait que mille gens sont décriez, ce n'est pas toujours qu'ils soient moins vertueux que ceux qui ont de la réputation; c'est qu'ils ne prennent pas la peine de dérober aux yeux du monde de certains défauts & des foiblesses qu'on leur reproche avec justice.

A considérer la vie que menent certains Prelats, il semble qu'ils aient oublié qu'ils sont les successeurs des Apôtres: leur train, leur équipage, leur dépense, la magnificence de leur table, le grand jeu qu'ils jouent; leurs manières, leurs occupations ne sont guères conformes à la profession qu'ils ont embrassée. Toute leur vie se passe dans une molle oisiveté; le soin de leurs brebis ne les touche que mediocrement, & l'on diroit qu'ils sont resignez à la réprobation de leurs Diocesains. Ces vers

M 3

d'un.

d'un de nos Poëtes modernes leur con-
viennent parfaitement :

*Est-ce pour travailler que vous êtes
Prélat ?*

*De votre dignité soutenez mieux l'é-
clat.*

Les gens de Robe , quand ils sont
jeunes , s'ils n'y prennent garde , veu-
lent paroître trop évaporez ; les manières
de la Cour qu'ils tâchent de copier,
& qu'ils copient mal, les jettent hors de
leur caractère , & leur donnent un faux
air , qui les rend souvent ridicules. Le
jeune *Cléon* dégouté de son colet & de
sa robe , ne veut paroître qu'en cravat-
te & en justaucorps ; il ne parle que de
chasse , de chevaux , de chiens , & ra-
rement du Code & du Digeste ; il est
tout le jour à table ; il s'enivre & jure
comme un Capitaine de Dragons.

On a trouvé le secret de plaire, quand
on fait entrer dans le genie des gens que
l'on pratique. On aime naturellement
à voir ses inclinations & ses goûts ap-
prouvez des autres ; & l'on ne peut
s'empêcher d'avoir quelque complai-
sance pour ceux qui se conforment à
nos manières. Si les personnes que
vous

vous voiez, ſont d'une humeur triſte & ſombre, il faut compoſer vôtres viſage; & ne les abordez pas d'un air ouvert & enjouié; au contraire, ſ'ils ſont dans la joie, ne la troublez pas avec une mine auſtere, qui ſemble deſapprouver leur enjouement; on vous regarderoit comme un homme incommode; & il eſt fâcheux de jouer un rôle ſi deſagrèable.

On eſt obligé dans le commerce du monde, de voir des gens de toute eſpece: C'eſt une grande habileté de pouvoir ſ'accommoder à toutes fortes de caractères; & le ſigne le moins équivoque pour faire connoître qu'on a un eſprit ſupérieur aux autres, eſt de ſavoir ſe plier en telle forte, qu'on ſ'abaiſſe & qu'on ſ'élève quand il le faut.

Les Savans de profeſſion ne peuvent entretenir des ignorans; les perſonnes polies ſouffrent dans le commerce des gens groſſiers: ceux qui ſont d'une humeur enjouée, veulent rire toujours; mais cet enjouement n'accommode pas les perſonnes qui ont du chagrin. Les gens trop ſérieux, & qui ne deſcendent jamais de leur gravité, ſont fort incommodés à ceux qui voudroient ſe livrer à la joie.

Pour connoître combien de certains attachemens sont honteux, il faut les regarder dans les autres. L'amour-propre est une espece de voile qui nous empêche d'appercevoir l'ignominie de certaines passions qui nous sont cheres. Quand nous voyons les portraits que l'on fait de ceux qui ont les mêmes passions, nous pouvons conclurre qu'on ne nous traite pas avec plus d'indulgence. Une jeune-fille qui voit comme l'on déchire celles qui s'émancipent trop, peut prendre son parti là-dessus, & se dire à elle-même, que la sagesse & la modestie doit être sa vertu favorite.

Le Public est un juge inexorable qu'il faudroit ménager plus qu'on ne fait. Il est inutile de se retrancher sur la foiblesse, sur le siècle qui s'est beaucoup relâché de cette haute severité; on ne reçoit point de si mauvaises raisons. Quelque mérite qu'ait une Femme, si elle n'a de la sagesse & de la vertu, on ne compte pour rien tout le reste: on est convenu que l'amour est une tache qui gâte la plus belle vie. Si une femme n'est modeste, eut-elle d'ailleurs mille bonnes qualitez, de la naissance, de la beauté; elle n'en est pas plus estimée. On le fait;

tout.

tout le monde le dit ; ce ſont les premières leçons que l'on fait aux jeunes-filles ; on ne laiſſe pas d'aller ſon train.

Je ne comprends pas comment des Femmes qui jouent un grand jeu, & qui ne voient que d'autres femmes auſſi décriées qu'elles, qui paſſent les jours & les nuits avec des hommes dans des maiſons publiques, veuillent ſe donner pour prudes, & qu'elles trouvent mauvais qu'on ait des ſouçons de leur vertu. Une vie ſi irrégulière eſt une marque d'un eſprit gâté & d'un cœur corrompu.

Ceux qui aiment encore le monde, quand le monde ne les aime plus, ſont fort à plaindre. Un viſage uſé & ſillonné de rides figure mal parmi des viſages où le feu de la jeuneſſe brille. Ce n'eſt plus le tems de ſe laiſſer aller à des joies évaporées, quand on eſt vieux : & ſi l'on prend un air ſérieux & reſervé, on gêne les jeunes-gens, qui ne penſent qu'à ſe réjouir, & qui ne reſpirent que la galanterie & la gaieté.

Une vieille femme qui épouſe un jeune-homme, eſt-elle en droit de ſe plaindre des mépris qu'il a pour ſa perſonne ? Je ſai qu'il eſt obligé d'avoir de la complaiſance & de la récompenser.

par quelque assiduité, de la dépense qu'elle fait pour lui; mais si elle exige autre chose, si elle veut des soins empressez, de l'amour, de la tendresse, elle est bien éloignée de son compte. *Dorine* a cinquante ans, elle a épousé *Philiste* qui n'en a que trente, qui est beau & bienfait, qui aime la grande dépense & le grand jeu. *Dorine* a beaucoup d'empressement pour ce jeune époux; elle lui donne de quoi jouer; elle a un bel équipage; il fait grand chere; il n'aime point *Dorine*, il la méprise, il n'a nuls égards pour elle; c'est un mal-honnête homme: la bien-séance l'obige à remplacer par quelques dehors le peu d'amour qu'il a pour sa vieille épouse, & qui fournit libéralement les fonds dont il a besoin pour les dépenses qu'il fait.

Le dessein qu'une femme a formé d'épouser un homme, avec qui elle entretient une étroite liaison depuis long tems, ne la justifie point devant le monde; on ne penetre pas dans ses intentions, & l'on a droit de se scandaliser d'un commerce établi qui dure trop, quand même il ne s'y passeroit rien de criminel. La réputation est quelque chose de si délicat; la foiblesse est si gran-

grande ; le penchant qu'on a à juger mal de son prochain , est si naturel , qu'on ne sauroit apporter trop de précautions , ni prendre trop de mesures pour se ménager avec le public , & pour empêcher les gens de médire.

C'est un assortiment bizarre , que le mariage d'un vieillard avec une jeune fille. De telles alliances exposent les femmes à tomber en de grands desordres. Les caresses d'un vieil époux dégoutent une jeune épouse. La disproportion d'âge fait naître de l'antipathie , parce que naturellement on aime son semblable , & que le froid & les chagrins de la vieillesse s'accordent mal avec le feu & les agrémens de la jeunesse.

Un homme avancé en âge , dégoûtant , incommodé , accablé de fluxions prétend-il fixer le cœur d'une jeune fille , éveillée , aimable , & qui aime le plaisir ? Il raisonne mal , s'il se flate que ses richesses lui seront d'un grand secours pour se faire aimer , ou que ses petits soins & sa complaisance diminueront le dégoût que sa personne inspire. Cet empressement , cette envie de plaire , ces minauderies , le rendent encore plus desagréable. Les caresses

d'un homme qu'on n'aime pas, font fades & font soulever le cœur d'une jeune femme, qui cherche quelquefois à se dédommager avec des gens plus agréables, de l'ennui que lui cause un vieil époux.

C'est s'abuser de croire qu'on puisse se soutenir par les agrémens, quand on est vieux. Un homme que ses emplois, ses services, son mérite personnel rendent recommandable, est respecté & recherché à cause des secours qu'on en attend: mais s'il veut faire l'agréable, il sort de son caractère, & perd une partie de son mérite: plus il se radoucit pour plaire aux gens, plus il s'en fait mépriser, & quoiqu'ils le ménagent, ils le regardent souvent comme un ridicule.

Les Maris sont obligez d'être honnêtes & complaisans envers leurs Femmes; mais cette complaisance ne doit pas aller jusqu'à la bestise. Les Femmes en abusent quelquefois, & quand elles prennent l'ascendant, leur empire est tyrannique. On diroit à voir la conduite de certaines femmes, & l'air de hauteur dont elles traitent leurs maris, qu'elles ne les regardent que comme leurs hommes d'affaires & comme les

les intendans de leurs maiſons, qui ſont chargez de tous les ſoins & de toute la peine du domeſtique, où elles n'ont aucune part.

L'avarice eſt un contrepoids au mérite, & qui fait pancher la balance. Ce vice ſeul ſuffit pour faire tomber dans le ridicule, des gens qui ſe feroient diſtinguer par d'autres bonnes qualitez. On mépriſe un Amant avare, un Devoit intereſſé, celui qui bâtit & qui gâte ſon ouvrage par une épargne mal entendüe, qui a un train délabré, & qui ſe reſuſe les choſes les plus agréables & les plus neceſſaires.

L'emportement des peres & des meres n'eſt pas un bon moïen pour ramener les enfans à leur devoir: quand ils ont tort, il faut les punir avec modération, & leur laiſſer entrevoir la tendreſſe qu'on a pour eux, même en les châtiant. Les enfans de leur côté ne doivent jamais manquer de reſpect pour leurs parens, quelques traitemens rigoureux qu'ils en reçoivent. La dureté des uns n'autoriſe point la révolte des autres.

On ne ſe fait pas toujours aimer des gens à qui l'on rend de grands ſervices. Je ne ſai par quel caprice on eſt naturel-

lement gêné avec ceux à qui l'on a de grandes obligations; on ne rencontre leurs yeux qu'avec quelque espece de chagrin.

Une liberalité mal entendüe ne fait point d'honneur; il faut être liberal avec distinction, & placer ses bienfaits avec quelque discernement. Que coûteroit-il d'accompagner ses presens de quelque parole obligeante, qui en releveroit le prix?

Les bienfaits augmentent ou diminuent l'amitié, selon les différentes circonstances qui les accompagnent: le cœur se souleve contre ceux qui laissent remarquer le regret qu'ils ont de faire plaisir. Il faut autant d'art pour donner que pour refuser: un refus temperé par de certains adoucissements & par une grande démonstration de sincerité ne rebute point les personnes raisonnables.

C'est choquer toutes les regles de la bienséance, que de traiter familièrement des personnes élevées au dessus de nous par leur qualité, par leur rang, par leurs emplois, par leur age; la familiarité ne se peut permettre que d'égal à égal, & quoi-que les gens se relâchent quelquefois de leurs droits, il ne faut

ja-

jamais oublier ſon devoir ; ni ſe diſpenſer de les traiter avec le reſpect qui leur eſt dû. *Traſile* eſt entré Mouſquetaire depuis ſix mois ; il parle avec la même liberté, la même familiarité, le même enjouement à celui qui eſt à la tête de la Compagnie, que ſ'il parloit à l'un de ſes camarades ; il l'entretient de ſes bonnes fortunes, il lui fait le détail de toutes ſes aventures, d'un air aſſuré, qui ne convient qu'à un ſot, qui ne ſent pas qu'on ſe moque de lui, & qu'il bleſſe la bienſéance.

On revient plus aiſément des ſottifies de l'eſprit que des ſottifies du cœur ; le cœur s'attache & ſe fixe ; l'eſprit eſt plus volage & plus leger. Les retours que l'on fait ſur ſoi-même, aident à corriger les extravagances de l'eſprit ; mais l'attachement du cœur empêche les reflexions.

Le défaut d'eſprit eſt ſouvent cauſe que beaucoup de belles femmes ne ſont pas aimées autant qu'elles paroiffent aimables : leur beauté plait, mais leurs manières ſont rebutantes : c'eſt une eſpece de contrepoison pour diſſiper le charme de leurs agrémens.

La modéſtie eſt tellement attachée à de certaines profeſſions & à de certains

caracteres, que pour peu qu'on se relâche là-dessus, on perd toute l'estime qu'on avoit acquise; le Public est tout étonné de voir de certaines gens vivre avec tant de licence, & se donner des libertez qui leur conviennent si peu. *Eugene* a mille belles qualitez: il a de l'esprit & du manège, il est homme souple, insinuant: ce seroit un homme accompli, s'il pouvoit se défaire d'un défaut unique, qui empoisonne, si l'on peut parler de la sorte, tout son mérite, & qui fait qu'on est moins touché de ses beaux talens; il a des manières trop libres avec les femmes, quoique sa profession & ses emplois demandent de lui plus de reserve & plus de retenuë.

C'est une grande cruauté de mépriser les gens, parce qu'ils sont dans le malheur: N'ont-ils pas déjà assez de leurs chagrins particuliers, sans y ajouter encore la raillerie, ou l'insulte? Les noms offensans de *miserable*, de *faquin*, de *gueux*, ne doivent point être en usage parmi les personnes polies; ni tous les autres termes injurieux, auxquels on a joint quelque idée de mépris.

Les Dames qui passent la plus grande partie de leur vie à la campagne, sont
d'or-

d'ordinaire moins polies que celles qui font leur séjour dans les grandes Villes, parce qu'elles s'étudient moins à plaire: occupées de leur ménage & de leurs affaires domestiques, elles négligent les agrémens, qui ne leur font pas d'un grand usage. On ne se donne pas beaucoup de peine, quand on ne songe à plaire qu'à son mari.

Les Femmes se plaignent depuis quelque tems, que les hommes sont impolis, peu complaisans, brutaux: à qui faut-il s'en prendre? Si elles étoient moins apprivoisées, les hommes seroient plus soumis & plus respectueux. On ne peut avoir d'estime pour les Coquettes, quelque belles choses qu'on leur dise, & quelques louanges qu'on leur donne: elles amusent pour quelque tems; mais un commerce qui n'est fondé ni sur l'estime ni sur le respect, ne peut être de longue durée.

Le desir de plaire est naturel aux femmes; on ne doit point leur en savoir mauvais gré, quand elles n'ont point de vûës particulières, & que ce desir demeure dans le général. Un mari qui remarque dans la conduite de sa femme quelque inclination qui le blesse, peut en témoigner du ressentiment, pour-

vû qu'il évite l'éclat; c'est le dernier malheur du mariage & l'éciueil de la tendresse qui en doit faire toute la douceur.

La morale des Dames est un peu tombée dans le relâchement, elles ne soutiennent pas avec assez de fierté l'empire que leur beauté & leur mérite leur donne naturellement sur les hommes. On n'osoit autrefois s'émanciper devant elles: les hommes ne sont pas aujourd'hui si scrupuleux: on leur tient des discours qui se sentent un peu de la liberté du siècle. Les plus prudes n'en paroissent point allarmées, pourvû qu'on se serve de termes équivoques & enveloppez. Celles qui font semblant de s'en formaliser, le font d'une manière affectée qui laisse entrevoir leurs véritables sentimens.

Une femme dont la conduite n'est pas régulière, peut-elle ignorer les contes médisans qu'on fait d'elle; & si elle n'ignore pas les satires qui courent à sa honte, comment a-t'elle le front de paroître? Quelque beau semblant qu'elle fasse, la perte de sa réputation lui fait passer de tristes momens: les plus emportées ont toujours quelque reste de modestie; elles ne peuvent s'empêcher

cher

cher de louer & d'estimer les femmes, dont la vertu fait honneur à leur ſexe: quoi qu'elles s'abandonnent à leur penchant, elles ont de tems en tems des intervalles de raiſon, ou elles ne ſe pardonnent pas leurs dérèglemens.

L'inutilité de la vie des femmes eſt la premiere ſource de leurs deſordres: elles ne ſavent à quoi paſſer le tems, pour ſe garantir de l'ennui qu'elles redoutent plus que toutes choſes; de-là le jeu & d'autres divertiffemens encore plus criminels; la plupart n'aiment point la lecture; les livres qu'elles liſent, leur gâtent l'imagination, & tournent leur eſprit à l'amour & aux intrigues. Ce n'eſt pas pour s'inſtruire qu'elles ont recours aux livres, c'eſt pour apprendre les aventures des autres femmes, & tous les détours dont il faut ſe ſervir pour faire réuſſir une intrigue.

Il ſemble que ce ſoit un paradoxe de dire qu'une femme eſt moins raiſonnable & ſouvent moins aimable, plus elle a d'eſprit. L'eſprit eſt l'inſtrument des dérèglemens de leur cœur; la vivacité les rend inſtantes; ſi elles ont de la pénétration, elles en ſont plus artificieuſes & plus malignes: L'experience-

rience fait voir tous les jours, que les plus médifantes, les plus satiriques, les plus fourbes, les plus coquettes, les plus emportées ont plus d'esprit que l'ordinaire des femmes : leurs vices croissent selon la mesure de leur esprit, dont elles font un mauvais usage.

La plupart des femmes sont incompréhensibles, leur caractère n'est point net, ni développé ; c'est une énigme : la même femme est prodigue dans tout ce qu'elle dépense, & avare dans tout ce qu'elle épargne ; incapable de se tenir dans une juste médiocrité ; elle hait aujourd'hui jusqu'à la fureur celui qu'elle aimoit hier jusqu'à l'emportement ; elle a des desirs violens pour une chose qu'elle méprise au moment qu'elle la possède. Mais ce qui est encore de plus incompréhensible, c'est que les hommes qui connoissent les défauts & les mauvaises qualitez des femmes, qui en sont les témoins, & qui en souffrent, n'en puissent guerir. Des hommes si sages, des testes si fortes, se laissent éblouir par un coup d'œil & par l'éclat d'un beau visage.

Les louanges séduisent les femmes, & les empêchent de se corriger ; elles auroient moins de défauts, si on ne leur

leur donnoit point tant d'encens ; elles ne ſont inciviles, fières, mépriſantes, hautaines, que parce que leurs adulateurs les mettent au deſſus de toutes les autres femmes, & qu'elles ne veulent plus ſe dégrader de cette ſuperiorité imaginaire.

C'eſt par un orgueil délicat, ou par amour-propre, que la plupart des femmes prennent le parti de la devotion, après avoir joiué un autre rolle. Cette devotion dont elles ſe parent, eſt un état de vie aſſez commode, pour paſſer de la vie la plus licentieuſe à cette vie auſtère, qui leur fait tant d'honneur dans le monde, il n'eſt pas neceſſaire de changer de maximes, il ſuffit de changer d'habit. Ce n'eſt pas pour être plus humble, plus modeſte, plus endurante, plus mortifiée, qu'une femme alonge ſes manches, & qu'elle remplit ſon ſac d'heures & de chapelets: c'eſt pour jouir plus commodément de tous les agrémens de la vie, ſans que le monde y trouve à redire. On doit à un certain age la bienſéance d'un ſérieux, dont on ne peut ſe diſpenſer ſans ſe rendre ridicule: on n'oſe plus ſe permettre les plaiſirs d'éclat ; mais l'on trouve des moïens pour ſe ſatisfaire à petit bruit.

Une

Une femme d'esprit, qui se croit telle, & qui est bien persuadée qu'elle a un génie supérieur aux autres femmes, regarde en pitié tout le reste du Genre humain; on ne le croira peut-être pas; mais il est fort aisé de s'en convaincre par l'expérience, que plus une femme a d'esprit, moins elle a de sens commun: si l'on examine le caractère de celles qui ont ruiné leurs affaires domestiques, qui sont tombées dans le décri par le dérèglement de leur conduite, avec lesquelles personne ne peut vivre, & qui ne peuvent vivre avec personne, on trouvera, sans y manquer, que toutes ces femmes avoient un grand esprit & un médiocre jugement.

Florine lit toutes sortes de Livres, bons & méchans, sans choix, & sans goût; elle ne lit pas pour s'instruire, elle veut avoir la gloire d'avoir lû, & de citer les noms de plusieurs Auteurs: c'est tout ce qu'elle retient de ses lectures. Il lui en est encore demeuré une grande présomption, qui paroît dans la critique severe qu'elle fait de toutes sortes d'Ouvrages, quelque excellens qu'ils puissent être, & qu'elle déchire impitoïablement. *Florine* veut passer pour connoisseuse à quelque prix que ce soit,

soit, aux dépens même de son jugement, dont elle laisse voir la foiblesse.

Le Sage l'a dit, qu'une femme prodigue ruine la meilleure maison : cette dissipation est déraisonnable & criminelle. Mais la plupart des femmes ont à craindre l'autre extrémité, elles sont naturellement économes ; loin de donner dans le superflu, elles retranchent le nécessaire ; elles souffrent les premières de leur épargne, & font souffrir tout le monde : Si elles ajoutent l'habitude au penchant, elles deviennent incorrigibles ; ces grands raffinemens d'économie les rendent fort méprisables, gauchissent leur droiture naturelle, & altèrent leurs bons sentimens : il ne faut que ce foible pour les décrier ; quelque mérite qu'elles puissent avoir.

Quel fléau dans une maison, qu'une femme qui aime le jeu, & qui risque de grandes sommes ! La discorde, les chagrins domestiques, la ruine entière des affaires, sont la suite inévitable de cette passion, qui devient enfin fureur & frénésie. Il est rare de voir les femmes guérir d'une grande passion : il n'y a que la pauvreté & le délabrement de leurs affaires qui puissent les ban-

nir

nir du jeu. *Melantine* demande l'aumône pour jouer, après avoir tout perdu: l'une de ses parentes l'a retirée chez elle par compassion; elle lui fournit avec des habits & un logement, toutes les choses nécessaires à la vie; mais la déroute de ses affaires n'a pû éteindre la passion qu'elle avoit pour le jeu; elle se mêle parmi la canaille pour jouer le peu d'argent qu'elle ramasse & qu'elle a la lâcheté de mendier. Si la fortune la regarde d'un œil plus propice, & qu'elle fasse quelque gain, elle risque dans un jour les petits profits de plusieurs mois; incapable de se corriger par ses malheurs passez, & toujours flatée de l'espérance de revenir sur l'eau, quoi-qu'elle soit abîmée sans ressource.

Le tempérament des femmes devroit les éloigner des Procez: leur indolence, leur paresse naturelle, l'amour des divertissemens & des plaisirs, le soin de leurs ajustemens & de leur beauté; mais quand elles y sont embarquées, elles ont d'autres qualitez qui les y retiennent. Elles sont plus indociles que les hommes, plus entêtées, plus intéressées, plus opiniâtres; elles entendent moins raison. L'orgueil, le dépit, la honte de ceder leur fait
con-

continuer une plaidoirie, où leur intérêt n'a plus de part; elles veulent contenter leur vanité ou leur vangeance. Rien n'est plus à plaindre qu'une femme qui fait les détours de la chicane par un long usage du Barreau: il se fait alors une révolution dans son tempérament; l'agitation des affaires lui tient lieu de promenades, de plaisirs, d'intrigues: Les femmes ne sont pas naturellement ennemies des disputes, des querelles, des broüilleries, du divorce; & ainsi le tumulte des procez leur devient dans la suite une occupation agréable, parce qu'elle nourrit le penchant qu'elles ont à quereller, à haïr, à médire, & que c'est une source inépuisable de plaintes, de reproches, d'invectives. Elles y trouvent même de quoi satisfaire des passions plus chères & plus délicates. Les charmes sont d'un grand secours pour fléchir des Juges, & pour les engager dans leurs intérêts; elles s'étudient à plaire, & mettent tout en usage pour les séduire; l'art seconde la beauté, & quand leurs artifices ont réussi, elles s'en applaudissent comme d'un triomphe. La haine ne fait guères moins de peine & moins de plaisir à une femme, que l'amour: il semble même

N

qu'el-

qu'elle soit plus vive & plus animée, & qu'elle leur cause des mouvemens plus violens: le procez est le triomphe de cette passion, qui réveille toutes les autres, parce que la gloire & l'intérêt sont les deux ressorts qui font mouvoir l'ame des Plaideurs; voilà ce qui rend les procez éternels, sur-tout quand ce sont des femmes qui s'en mêlent, il est rare de les voir entrer dans quelque accommodement; la préoccupation leur ôte la liberté d'écouter les bons avis qu'on leur donne; plus on apporte de raisons pour les convaincre, plus leur obstination trouve de détours pour les éluder; la fin de la vie devance celle du procez; & le dernier soupir d'une femme de ce caractère est poussé par le regret qu'elle a de laisser son entreprise imparfaite.

On voit des femmes qui ont de la force d'esprit & le discernement très-juste, qui sont capables d'une généreuse résolution & des plus hautes entreprises: Mais, à parler en général, elles sont nées plus délicates & plus foibles que les hommes: voilà pourquoi elles ont tant d'indulgence pour elles-mêmes, & qu'elles veulent toujours être flatées; leur esprit se remplit de pré-

préjugez, & ſe tourne à la bagatelle; quand elles ont pris leur parti, elles le ſoutiennent opiniâtrément, quoi- qu'elles ſoient naturellement volages & inſtantes. Il eſt difficile de les retirer de leurs amuſemens, pour les occuper à quelque choſe de plus ſérieux, à moins qu'elles n'aient quelque violente paſſion, qui l'emporte ſur le naturel. Cet intérêt nouveau qui les occupe, les entraîne, pour ainſi dire, hors d'elles-mêmes, & leur fait trouver dans leur propre fonds des reſſources auſquelles elles n'auroient jamais penſé: elles deviennent hardies & entreprenantes; les peines, les périls, les traverses, rien ne les épou- vante; les oppoſitions les irritent, & font qu'elles ſe roidiſſent contre tous les obſtacles; elles ne murmurent point contre les plus longues fatigues, pour acheter un petit plaifir.

F I N.

N 2

T A-

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A

A DMIRATEURS ,	178	ses effets, 156
leur ridicule ,		ce que c'est que
page 144. 145		l'amour-propre ,
<i>Admiration</i> , effet		165. 272
d'une ignorance		<i>Anciens.</i> Affectation
grossière, 145		de louer toujours
<i>Affectation</i> ce que		les Anciens. 257
c'est, 50		<i>Apologie</i> , son effet,
ses mauvais effets, 51. 52		248
<i>Agréable.</i> Qualitez		<i>Apparence.</i> On ne ju-
requises pour être		ge que selon les
agréable, 216		apparences, 263. il
<i>Air suffisant</i> , ses ef-		faut sauver les ap-
fets, 70		parences, 265
<i>Ami feint & dissimu-</i>		<i>Approbateurs</i> niais,
<i>lé</i> , 104		115
Louer ses amis		<i>Attachemens</i> hon-
chose délicate, 221		teux, 272
Amis quand doi-		<i>Avarice</i> , 277. Ava-
vent être visitez,		res, leur folie, 179
227		<i>Avis</i> , Reserve à don-
<i>Amitié</i> commerce de		ner des avis, 42.
pur interest, 178		regardez comme
<i>Amour propre</i> , son a-		des reprimandes,
veuglement, 150.		42 Donneurs d'A-
		vis,

Table des Matières.

vis, souvent mal récompensez, 225	Bizarrerie, 229	♂
Manière de demander des avis, 252	<i>suiv.</i>	
<i>Auteur</i> , ses défauts, 82. 105	Bizarrerie de certains hommes, 243	
ce qu'il doit faire, 136	nul remede à cette maladie, 244	
comment est estimable, 137	<i>Bourgeoises</i> replâtrées, 152	
Entêtement de certains Auteurs, 137. 158. 165. 166	<i>Brusques</i> , 45	
		C
B	C APRICE. Gens qui ne vivent que de caprice, 233	
B EL-ESPRIT. Entêtement de passer pour bel-esprit, 72. 91. 150	<i>Cavalier</i> comment se fait distinguer, 46. 47	
<i>Bienfaits</i> doivent être assaisonnez, 13. 129. Les <i>Bienfaits</i> augmentent ou diminuent l'amitié, 278	<i>Censeur</i> , rôle difficile, 18	
<i>Bienfèance</i> . Source des fautes contre la bienfèance, 140	<i>Censurer</i> , occupation souvent stérile, 251	
Ignorance grossière des bienfèances, 260. Fausses délicatesses sur les bienfèances, 263	<i>Cérémonies</i> , leur usage presque aboli, 249	
	<i>Chagrin</i> . Mauvais effets de l'esprit chagrin, 118	
	<i>Colere</i> . Se fâcher à tout moment, méchant caractère, 14	
	Ce que doivent faire ceux qui ne	
	N 3 font	

Table des Matières.

font pas toujours	tère,	37
maitres de leur	Connoisseurs. En quoi	
colère,	mettent leur gloire	
213	les mauvais	
Se fâcher pour des	connoisseurs,	87
sujets frivoles,	Conseil. Ce qui coûte	
quelle marque,	le moins, ce sont	
245	les conseils,	41
Complaisance fade à	conspection à les	
éviter,	donner,	42
15	Prévention de	
Complaisance se-	ceux qui donnent	
crete qu'on a pour	conseil,	23
soi,	Contredisans,	246
68	Contre-tems à éviter,	
Necessité de la	212	
complaisance,	Conversations la plu-	
143	part ennuyeuses,	9
Les personnes	pourquoi l'on en	
d'un esprit médio-	fort souvent mal	
cre ont rarement	content, 11. moien	
de la complaisan-	de plaire en con-	
ce, 256. Bornes de	versation,	59.
la complaisance,	146. 267. 270. ce	
260	que c'est que la	
Complimens, leur	conversation,	268
inutilité,	Courage	
112	Marque	
Complimens em-	d'un véritable	
barassans,	courage,	76
214	Créduité, ses effets,	
Condition. Moien de	175	
vivre content dans	Critique inexorable,	
sa condition,	& outrée, ses mau-	
241	vai-	
Conduite blâmée par		
le Public,		
160		
Confiance, effets de		
son excez,		
173		
Confidence,		
92		
Confident, son carac-		

Table des Matières.

- vaises suites, 234
Critiques dissimulez, 105
Cruauté à mépriser les malheureux, 280
- D**
- D**AMES de la campagne, d'ordinaire moins polies que celles des villes, 280. 281
Défaut. Aveuglement pour ses défauts, 3 Défauts qui sautent aux yeux, 20 Il est rare de se corriger de quelque défaut, 78. 171. Aveuglement pour ses propres défauts, 251
Désiance, son effet, 238
Dehors ne doivent pas être negligez, 22
Délicatesse. Origine de la fausse délicatesse, 246
Dépendance, sa peine, 206
Dépense mal entendue, ses effets, 48
 Pour faire une grande dépense on n'en est pas plus à estimer, 111. effets d'une dépense au-dessus de sa condition, 149
Dévotion. Femme qui s'est distinguée long-tems par sa beauté, veut encore se distinguer par sa dévotion, 61
Dévots. Ridicule des faux-dévots, 102
Devotes, en quoi décriées, 62. 285
Discernement, chose fort rare, 85. 86
Discours qu'on tient de nous, vrais ou faux, 248
Disgrace, ses effets, 182. inévitable dans le monde, 220
Dons faits par testament, 183
Douceurs Métier de dire des douceurs à toutes les femmes fade & insipide,
 N 4

Table des Matières.

- de, 7. effets de la
douceur, 125
Dupes, 167. 173. 174
Duplicité est à bannir
de la société, 113
- E
- E**COLE du monde,
23. 24. 25
Ecouter ce qu'on ne
nous dit pas, incivilité,
11. manière d'écouter,
41. 267. manière d'écouter,
41. 267. manière d'écouter
un homme qui nous parle de ses
infortunes, 218
Entêtement ridicule,
10
Entretiens ordinaires,
pourquoi souvent fastidieux.
253
Envieux, 128. 133
Equipage magnifique, ses effets,
97
Equivoques sales, leurs effets,
148
Erudition fastueuse,
69
Esprit. Beauté de l'esprit comparée à la beauté des Dames,
60. comment on reconnoit un grand esprit,
93
L'esprit aujourd'hui est assez commun.
251
Esprits foibles & flottans, leurs défauts,
96
Esprit dissimulé, ses démarques,
100
Esprits frivoles, oisifs,
102
Esprit fort sur le fait de la Religion,
159
Estime publique, 4
Procédé assez ordinaire pour gagner l'estime des gens,
117. 118
Evenement. Injustice à ne juger des choses que par l'évenement,
174
L'excez gâte les meilleures choses,
215. Tout excez est vicieux,
263
Extérieur negligé, ses effets,
14
Extérieur composé,
237
Im-

Table des Matières.

Importance de ne pas négliger l'ex-
térieur, 260.

F

FACHEUX, 166

Familiarité avec les femmes, dan-
gereuse, 10 Effets de la familiarité, 46. 226 ses regles, 261. à éviter avec personnes élevées par leur qualité, 278

Fat, son caractère, 139 *Fat* de qualité, 151

Fatuites bizarres, 97

Favoris flatez, 182

Fautes, Manière de reprendre ceux qui font des fautes, 20. 21

L'esprit fait moins de fautes que le cœur, 229

Femmes. La familiarité avec les femmes est dangereuse, 10. on n'en doit jamais dire de

mal, 19. Moien de conserver la vertu d'une femme, 31. Femmes qui écrivent familièrement à des hommes, 32. Femmes qui louent les hommes, 32. leur effronterie, folie & foiblesse, 33. Indiscretion à confier un secret important à des femmes, 37. Le commerce des femmes ruineux, 37 on ne doit jamais attaquer une femme sur sa beauté, 44. devoir d'une femme qui a une grande beauté, 46 emportement de certaines femmes, 47. quelle doit être la vertu d'une femme, 53. comment se rend suspecte, 54. les femmes sont la plupart coquettes, 54. 55 louanges qu'el-

N 5 les

Table des Matières.

les donnent à la
pudeur, 56 font
critiques outrées,
58 leur facilité, 58
leur affectation,
60 leur dévotion,
61 Ridicule d'une
femme qui con-
trefait la femme
de qualité, 63, 64.
femme qui se croit
belle, 71. 79 ar-
tifice de quelques
femmes, 79 pour-
quoi les femmes
aiment tant à par-
ler, 87 goût dépra-
vé de la plûpart,
88 leur caractère
bizarre, 88. se font
honneur de leur
galanterie, 89. dé-
faut des femmes
d'esprit, 92 senti-
ment de la plûpart
des femmes sur la
galanterie, 92. 93
ce qu'il faut éviter
dans les visites
qu'on fait à des
femmes, 94. les
femmes ne sont
point touchées de

ce qu'elles com-
prennent aisément
94 hommes sou-
vent injustes sur
le chapitre des
femmes, 106 les
femmes ne doi-
vent point être
blâmées en gene-
ral, ni toutes sans
distinction, 106
femmes qui pas-
sent pour des Ve-
stales, 108 Prudes
savantes en maxi-
mes de sagesse,
108 politique de
certaines femmes,
124. 125 imperti-
nence d'une vieil-
le femme, 138 im-
becillité de quel-
ques femmes, 139
les manières é-
tourdies ne con-
viennent point
aux femmes, 149
comment les
femmes du grand
air regardent l'œ-
conomie, 161 dé-
fauts de certaines
femmes, 164 au-
tres

Table des Matières.

tres défauts de
celles qui ont
quelques traits de
beauté, 174 toute
femme doit gar-
der les dehors, 175
femmes du bas
étage qui veulent
être considérées
comme femmes
de qualité, 207 ce
qui arrive quand
on parle de la be-
auté d'une femme
devant une autre
femme, 208. les
femmes ne peu-
vent souffrir de
Rivales, 209. 210
les femmes qui
ont été galantes,
ne peuvent se ré-
soudre à quitter
le monde, 216.
273 bizarrerie des
Pretieuses, 232. ca-
price & bizarrerie
de la plupart des
femmes, 240 leur
fausse délicatesse,
247 fausses délica-
tes sur les bienfé-
ances, 263 sur les

dehors de la con-
duite, 264. 265 si
une femme n'a de
la sagesse & de la
vertu, elle n'est
point estimée, 272
femmes qui
jouent un grand
jeu, & cependant
qui veulent se
donner pour pru-
des, 273 vieille
femme qui épouse
un jeune homme,
273 femme qui
forme le dessein
d'épouser un
homme avec qui
elle a une étroite
liaison depuis
long-tems, 274
empire des fem-
mes, tyrannique,
276 comme regardent leurs maris,
276 défauts d'e-
sprit dans les bel-
les femmes, 279
Dames de la cam-
pagne moins poli-
es que celles des
villes, 280. 281
plaintes des fem-
mes

Table des Matières.

mes sur quoi fon-	l'indulgence que
dées, 281 leur desir	les femmes ont
de plaire, 281. leur	pour elles-mê-
morale relâchée,	mes, 290
282 contes médi-	<i>Festes</i> , voyez <i>Repas</i> .
fans qu'on fait	<i>Fierté</i> à quelles per-
d'elles, 282 inuti-	sonnes se pardon-
lité de leur vie,	ne, 137 c'est un
source de leurs	malheur d'être né
desordres, 283 plus	fier & pauvre, 181
une femme a d'e-	<i>Filles</i> , leur esperan-
sprit, elle en est	ce, 34. filles qui
souvent moins	ont l'entêtement
raisonnable, 283 la	d'épouser des
plupart des fem-	gens de qualité,
mes, incompre-	ridicules & sou-
hensibles, 284	vent malheureu-
femmes séduites	ses, 75 fille rem-
par les loüanges,	plie d'orgueil,
284 par quel	157 il ne suffit pas
esprit prennent le	aux jeunes filles
parti de la devoti-	d'avoir un exte-
on, 285 mépris que	rieur modeste &
fait une femme	composé, 265
d'esprit & qui se	leurs defauts, 265.
croit telle, 288	266
oeconomie des	<i>Filles</i> voilées, leurs
femmes, qui de-	defauts, 95
genere en mesqui-	<i>Fin</i> . Homme fin
nerie, 287 femme	comment est re-
qui aime le jeu,	gardé, 39
287 les procez,	<i>Finesse</i> . Faire finesse à
288 source de	ses amis de certai-
	nes

Table des Matières.

nes choses, 225
Flateur, son caractère, 115 flateur grossier, 168 mé- tier bas & hon- teux, 169
Foibles de l'hom- me, 229
Formalités à fuir, 250. 257
Fortune. Change- ment de fortune, ses effets, 12 ef- fet d'une grande fortune, 97 com- ment un homme qui a fait une grande fortune, devient fier, mé- prisant, &c. 144
Fourberie, voiez *Mensonge*.
Frequeratiön. Choix qu'on doit faire des personnes à frequenter, 247

G

GAÏETE' trop grande, est en- nuieuse, 91. 150
Généalogies chimeri-

riques, 170
Génies. pourquoi les grands génies ad- mirent peu, 117 grands génies. 173
Gloire. Effets de la fausse gloire, 82
Goust. S'il faut dis- puter de gousts, 85
Grands copiez par les petits, 151 im- pression qu'ils font sur la multitude 162 les Grands se dégradent de leur autorité, quand ils en abusent, 206 leurs défauts, 207

H

HAINE, ses ef- fets, 96
Homme ce que c'est, 4 les hommes doi- vent éviter les a- justemens aussi bien que la mal- propreté, 13. 14 leur soin 21 foi- blessé naturelle des hommes, 36 hommes dupes en
 N 7 fait

Table des Matières.

donnable,	9	Interest, ses effets,	177
Incommode,	38. 45.	Intrigue. Gens d'in-	
	147	trigue, gens sans	
Indigence, cruë le		mérite,	110
plus grand des		Foüeurs, leurs dé-	
malheurs,	177	fauts,	38
Indiscret,	26	Foüeuse,	288
Indiscretion, ce que			
c'est, 27 comment			
on tombe dans			
l'indiscretion, 30.			
	31. 37		
Indolent. Les per-		L E T T R E S ont	
sonnes indolentes		souvent de mau-	
fort incommodes		vaises suites, 224	
pour le commer-		Libéralité mal enten-	
ce,	59	duë,	278
Inégalitéz bizarres		Loüange. Manière	
de certaines gens,		de se conduire	
	231	quand on nous	
Infortune. Un hom-		donne des loüan-	
me à qui il est arri-		ges, 56 loüange	
vé quelque infor-		maligne, 80. 127	
tune, en veut tou-		excessive, 80. de	
jours parler, 220		soi-même, 80. 81.	
Ingratitude, 182		empoisonnée, 81	
Ingrats, leur carac-		ceux qui loüent	
tere,	77	beaucoup, par quel	
Inquiet, ses peines,		esprit le font, 116	
	127	Donner des loüan-	
Inquietude sombre		ges à un homme	
& chagrine, 236.		qu'il ne mérite	
	242	pas, 165 prodig-	
		uer de fades loü-	
		anges à tout le	
		mon-	

Table des Matières.

monde, rolle mé- prifable, 222 effet des loüanges em- poisonnées, 235 loüanges des au- tres entendües avec peine, 239 les loüanges fédui- sent les femmes, 284	mari qui a une femme d'une con- duite fufpecte, 284 <i>Maisons</i> , fource de leur ruine, 48 <i>Maitres</i> , leurs dé- faits, 40 <i>Mediocrité</i> , fes effets, 73 <i>Médifance</i> est à évi- ter, 109. 110 <i>Médifant</i> , 19 moien de vivre avec les médifans, 132 comment font re- gardez les médi- fants, 133 leur ami- tié vaine & fragi- le, 238 <i>Memoire</i> . Préparer de mémoire ce qu'on a à dire dans la conversation, est un moien de plaire rarement, 59 <i>Mensonge</i> . Hardieffe de certaines gens à debiter des men- songes. 101 <i>Menteur</i> odieux, 238 <i>Mere</i> , qui est déjà sur le
---	--

M

MALADE, ce qu'il
doit obser-
ver, 17

Manières étourdies,
148 manières fa-
stueufes, odieu-
fes, 209

Mariage, fes bons &
mauvais effets, 124
mariage mal affor-
ti, 222 mariage
d'un viellard avec
une jeune fille, af-
fortiment bizar-
re, 275

Maris, leur devoir,
31 leurs foupçons,
125 mari avare
222. 223 leur con-
duite envers leurs
femmes, 276 ce
que doit faire un

Table des Matières.

le retour, ce qu'il	<i>Morts.</i> Lâcheté à
le fait, 60. flaterie	parler des morts,
& complaisance	132
des meres pour	<i>Mots</i> choisis em-
leurs filles, 208 ses	ploiez pour ex-
effets, 266	primer les choses
<i>Merite</i> doit être me-	les plus triviales,
nagé, 2 peu se con-	62 mot favori re-
noissent en vrai	peté sans cesse,
mérite, 86. le mé-	164
rite n'est pas	<i>Mysterieux.</i> Ridicule
gravé sur le front,	des esprits myste-
97 défaut des per-	rieux, 127
sonnes de mérite,	
209	
<i>Mesures</i> nécessaires à	N
garder avec les	N AISSANCE. Dé-
gens qui nous ont	fauts de ceux
brusqué, 219	qui sont d'une bas-
<i>Mode.</i> Il faut s'affu-	se naissance, 63. dé-
jettir au caprice	fauts des person-
de la mode, 66	nes de basse nais-
<i>Modestie</i> attachée à	sance qui ont fait
de certaines pro-	fortune, 153. 154
fessions, 279. 280	privileges de la
<i>Monde</i> plein de sot-	haute naissance,
tes gens, des agréa-	207
bles, 119 moien	<i>Noblesse</i> visionnaire
de conserver son	154
repos dans le	<i>Nouveauté</i> , son
monde, 120. 131	charme, 95
<i>Morale</i> importune,	<i>Nouvelliste</i> , caractere
213. 214	ridicule, 147 Nou-
	vel-

Table des Matières

- vellistes regardez comme des importuns, 223
- O
- O**BLIGER quelqu'un, la manière, 128
- O**conomie, comment regardée par les femmes du grand air, 161
- O**ffense, ses effets, 160
- O**pinion. Effets de la bonne opinion qu'on a de soi-même, 130 entièrement pour de certaines opinions, 159 manière de soutenir son opinion, 159
- O**rgueilleil, 156
- O**ubli. Inutile de faire ressouvenir de nous, des gens qui nous veulent oublier, 111
- O**uvrages mauvais, pourquoi trouvent tant de protecteurs, 136
- O**uvrier. Affectation ridicule de se servir des plus excellens ouvriers pour les choses les plus indifférentes, 65
- P
- P**AIX. Ce qu'il faut faire pour avoir la paix, 181
- P**arens, leurs défauts, 40
- P**arler bas en conversation, incivilité, 16 parler de ses bonnes qualitez & de ses défauts, 57 parler, demangeaison de parler, 77. 92 parler de soi, chose ennuyeuse, 82. 217 de ses affaires, 218 ceux qui parlent doivent être écourez. 236
- P**arle, afin que je te connoisse, maxime, 92
- P**arleur. Défauts des grands parleurs, 35. 218
- P**a-

Table des Matières.

<i>Parole.</i> Manière de se conduire envers ceux qui nous manquent de pa- role, 12 paro- les desobligeantes doivent être ban- nies, 19. 20 Il faut garder sa parole, 104. 112	<i>Plaire,</i> Moïen de plaie en conver- sation, 12. 15 59. 146
<i>Passion</i> violente, ses effets, 37 passions déguisées, 102 pourquoi nous a- vons tant d'indul- gence pour nos passions, 157 pas- sions intéressées, 178	<i>Plaisans.</i> Froides rail- leries des mauvais plaisans, 90 moïen de ne leur pas don- ner prise, là-mé- me défaut des plai- sans de profession, là-même. plaisant, caractere bas, 146
<i>Patelinage</i> , foiblesse, 113	<i>Plaisanterie</i> com- ment doit être écoutée, 45. 143
<i>Pédant.</i> Faire le pé- dant mal à propos, 214	<i>Plaisir.</i> Source du peu de plaisir que les hommes trou- vent les uns avec les autres, 243 aller dans les parties de plaisir où l'on n'est pas souhaité, 219
<i>Pédantisme</i> , 239	<i>Politesse</i> , ce que c'est, 6. 23
<i>Pere.</i> Empolement des peres & des meres, 277	<i>Politiques.</i> Sorte suffi- sance des faux po- litiques, 210
<i>Plaideuse</i> , 288	<i>Prelats.</i> Genre de vie de certains Pre- lats, 269
<i>Plaintes</i> continuel- les, leurs effets, 129 plaintes de certaines gens, 255	<i>Pre-</i>

Table des Matières.

<i>Précieuses</i> , leurs manières, 58 leur bizarrerie, 232	<i>Querelleux</i> , 19
<i>Prévention</i> , 156 personnes prévenues de bonne opinion pour elles-mêmes, 163. 165	<i>Questionneurs</i> , gens insupportables, 142
<i>Promesses</i> . A quoi s'engagent ceux qui font légèrement des promesses, 28 promesses en l'air, 100	
	R
<i>Provinciaux</i> , leurs défauts en conversation, 8	R AILLERIE jamais permise, 17
<i>Public</i> , juge inexorable, 272	43 son usage difficile & dangereux, 44. 45 raillerie fine, 114 nécessité d'entendre raillerie, 143
	<i>Railleurs</i> à quoi exposez, 132
	<i>Rapports</i> fréquens dans le monde, 43 effets des mauvais rapports, 106

Q

Q UALITE'. Comment les bonnes qualitez contribuent à rendre un homme ridicule, 2 avantages des personnes de qualité, 65 défauts des personnes de qualité, 143. 147	<i>Recit</i> . Celui qui fait un recit, ne doit pas être interrompu, 59 raconter un fait, une histoire, une nouvelle, chose plus difficile qu'on ne pense, 77 les recits doivent être purs, 148 manière de faire un Recit, 223 interrompre un hom-
---	--

Table des Matières.

homme qui fait	Retenuë, son effet, 15
un recit n'est pas	Reverences. Quelles
savoir vivre, 224	personnes sont
Reconnoissance com-	grands faiseurs de
ment doit être, 181	reverences, 264
Redires, leur méchant	Riches manquent
effet, 129	souvent d'honête-
Reformateurs, gens	tez, 71
incommodes, 121	Richesses. Effet d'u-
133	ne grande riches-
Religion. Caractere	se. 154. 155
d'esprit fort en fait	Ridicule. Tomber
de Religion, 159	dans le Ridicule, 1
faire le bel-esprit	manière de l'évi-
aux dépens de la	ter, 2. on peut tom-
Religion, caracte-	ber dans le ridicu-
re méprisable, 268	le par les mêmes
Remontrances, 42. 43	choses en quoi on
Repas, maxime à ob-	excelle, 75 on n'en
server en donnant	revient gueres, 81
des repas, 16	on tombe dans le
Reprendre ceux qui	ridicule, quand on
font des fautes, en-	fort de son caract-
treprise hardie, 114	tere, 218. 276
Reprimandes à écou-	Rival, 39
ter, 121. 222	Robe. Défauts des
Reputation, sa perte,	gens de Robe, 270
71 entêtement	Roturiers, leur fo-
touchant la repu-	lie, 74. 111
tation, 84 sa du-	
rée, 107. 110 soin	
qu'on en doit a-	
voir, 235. 261	S
	SAIRES mali-
	gues contre les
	fem-

Table des Matières.

femmes, 106. con- tre des personnes qu'on n'aime pas, & dont on a reçu quelque outrage, 113	sauroit être trop reservé à dire son sentiment des au- tres, 267
<i>Savans</i> de profession, peu au goût des gens polis, 21 fai- re le savant, ridi- cule caractere, 94 pourquoi les Sa- vans de profession sont souvent fort fots, 138 ne sont pas propres pour le commerce, 138 les Savans de profes- sion ne peuvent entretenir des ig- norans, 271	<i>Services.</i> Effet des grands services, 277 <i>Sincerité</i> , son excez dangereux 15 à quoi n'oblige pas toujours, 36 ce que c'est, 100 pourquoi tout le monde se vante d'être sincere, 103 ce que c'est qu'u- ne sincerité con- certée, 104
<i>Savoir-vivre</i> , son im- portance, 143	<i>Singularitez</i> bizar- res, 90 singulari- tez des esprits faux & guindez, 233 toujours cho- quantes, 236
<i>Science</i> ne gâte point l'esprit, 239	<i>Sot</i> , son caractere, 72
<i>Secret.</i> Indiscretion à confier un secret à des femmes, 37 fidelité à garder les secrets que nos amis nous con- fient, 261	<i>Sottises</i> de l'esprit & sottises du cœur, 279
<i>Sentiment.</i> On ne	<i>Soupçons</i> , leurs effets, 238
	<i>Soupçonneux</i> , son commerce diffi- cile, 254
	T A.

Table des Matières.

TABLE. Pratique
pour la table, 16

144. 145

Temps-present, 224

Autre tems, autres
soins, 262

Tu ou *Toi*, son usage
introduit parmi
les Précieuses &
les petits-maitres.

262

V.

VALETS, leurs
défauts, 40

Vanité. Comment est
définie la sottise va-
nité, 67 défaut des
personnes vaines,
67. 78 effets de la
sottise vanité, 67. &
suiv.

Vertu. Effet des appa-
rences de la vertu,
107 vertu solide

ne se dément ja-
mais, 109 les ver-
tus comme les vi-
ces nous attirent
des ennemis, 131
nulle vertu parfai-
te, 269

Vieillards, leur ridi-
cule, 122 fuïs des
jeunes gens, 123
Vieillard amou-
reux, son ridicule,
149 *Vieillard* qui
épouse une jeune
fille, assortiment
bizarre, 275

Ville. Personnes de la
ville, leur affecta-
tion, 64

Visite de femme, ce
qu'il y faut évi-
ter, 94 manière de
se conduire dans
les visites, 158.
166. 167. 226. lon-
gues visites ennui-
euses, 228

Vivre tranquille, le
moïen, 29

Fin de la Table.

T A-

TABLE ALPHABETIQUE
des Personnes caracterisées
en ce Livre.

	A		
		Celie ,	152
		Celimene,	30.53
A	DRASTE, page	Celinte,	262
	240	Cephise,	164
Agaton,	94	Chimene,	78
Agenor,	197	Clarimont,	74
Alcippe,	182	Clarine,	164
Alidor,	103	Cleandre,	16
Alys,	80	Clearque,	200
Aminte,	163.257	Cleobule,	225
Araminte,	98	Cleon,	270
Ariane,	164.184	Cleonice,	201
Aricie,	131	Cleonte,	17.123
Ariste,	150	Cliton,	13.186
Aristide,	112	Corinne,	149
Arnolphe,	195	Cryfalide,	222
Arsenne,	227		
	B	D	
B	ELISAN,	D	AMIS,
	206		70
Belife,	136	Damon,	92
Beralde,	210	Dorante,	140
Brutus,	182	Dorilas,	63
	C	Dorimene,	148.163
C	ARITIDES,	Dorimon,	236
	164	Dorine,	65.274
Celidan,	27.214		

EMI-

		Lucine,	52
E		Lycas,	16
		Lyse,	64
EMILIE	51	Lylias,	72
Erafte,	237	Lysidor,	113
Eudoxe,	257	Lysion,	156
Eugene,	280	Lylis,	81
Eugenie,	114		
Eutyme,	15	M	

F		MELANTINE,	288
FAUSTINE,	115	Meliffc,	222
Florante,	197	Merlet, Comteffe,	47
Florine,	286	Mifandre,	230
Florinne,	208		
Frontin,	87	N	
Fronton,	64	NICANDRE,	171
Fulyie,	101		

G		O	
GERASTE,	171	ONUPHRE,	192
Geronte,	27		

I		P	
IPHIGENIE,	164	PHENICE,	233
Ismene,	57	Philagyre,	179
Julie,	255	Philante,	170.208
Junie,	263	Philemon,	44
		Philidor,	82
		Philippe,	205
L		Philis,	164
LUCILE,	141	Philifte,	274
Lucinde,	150	Phi-	
		O	

Philotime,	83	Theodeme,	22
Plautine,	68. 131	Tiberine,	237
Plotine,	264	Tite,	257
		Trafon,	78
	S	Trafimont,	98
SILVERIE,	153	Trafyle,	279
Simon,	138	Turpin,	94. 149
Sylvain,	218		
Sylverine,	235		V
Sylviane,	164		
		V	ARRUS, 249

	T		
T	HEAGENE,	184	
	Theobalde,	8	

FIN.



22	Theodeme	83	Philome
237	Tiberine	131	Plantin
238	Tic	264	Platin
28	Tigon		
28	Tissmor		
29	Tivle	177	Silvian
29	Tivle	178	Silvian
		179	Sylvan
		180	Sylvan
		181	Sylvan
		182	Sylvan
		183	Sylvan
		184	Sylvan
		185	Sylvan
		186	Sylvan
		187	Sylvan
		188	Sylvan
		189	Sylvan
		190	Sylvan
		191	Sylvan
		192	Sylvan
		193	Sylvan
		194	Sylvan
		195	Sylvan
		196	Sylvan
		197	Sylvan
		198	Sylvan
		199	Sylvan
		200	Sylvan



REFLECTIONS

ON THE

STATE OF THE

UNION

AND THE

CONSTITUTION

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

BY

W. L. GAY

OF THE

STATE OF

NEW YORK

AND

OF THE

WEST INDIES

IN

THE

YEAR

1800

AND

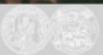
1801

BY

W. L. GAY





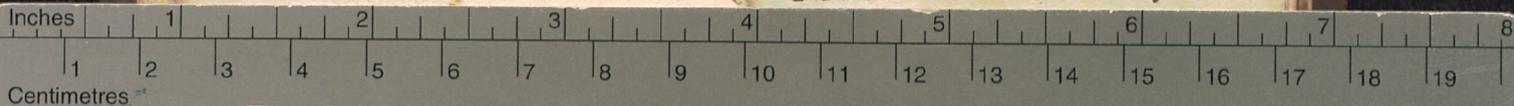




AB = 34B $\frac{3}{17}$
5

Hav 6631 K
X 24069 19

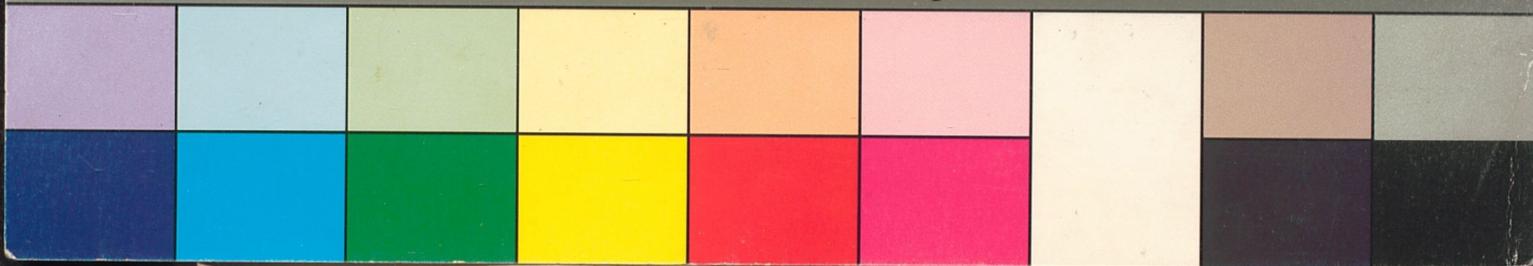
REFLEXIONS
SUR LE RIDICULE,



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



Suivant la Copie Imprimée
A PARIS,
Chez JEAN GUIGNARD, à l'entrée
de la Grand'-Salle, à l'Image S. Jean.

M. DC. XCVI.

